

S. BERNARD

LA RÉVÉLATION

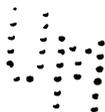
ÉTUDE SUR LES RELIGIONS COMPARÉES
ET L'ÉSOTÉRISME FÉMININ
DANS LES TRADITIONS ANCIENNES

Avec préface de

F.-Ch. BARLET

« Le vert était dédié à Aphrodite,
Déesse de la Nature et de la Végétation ;
le vert aussi était la couleur de Rome.
On y entrevoit je ne sais quelle liaison
mystérieuse entre Rome, la Terre et
Vesta. »

Court de Gébelin: *Monde primitif.*



PARIS
LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX
P. Dujols et A. Thomas

76, Rue de Rennes, 76

1911

Vignard
5-15-29

PRÉFACE

MADAME,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander mon avis sur votre œuvre. Je craindrais bien de vous en faire repentir, en me laissant aller au plaisir de vous le dire complètement ; votre volume est tellement rempli, tellement condensé et suggestif de problèmes capitaux, que je ne saurais l'apprécier comme il faut sans développements fort longs. Je suis trop heureux, cependant, de participer si peu que ce soit à votre noble entreprise, pour ne pas vous demander la permission d'insister, du moins, sur un ou deux points essentiels de votre thèse.

Vous savez combien et pourquoi je partage votre enthousiasme pour le but que vous poursuivez, de traiter dans toute son ampleur la question féminine.

Il n'en est pas de plus difficile, de plus singulière, de plus passionnante, même de notre temps qui, cependant, en soulève sur toutes les institutions sociales. Aujourd'hui, comme de tout temps,

il n'est pas un élément de la société qui ne soit intéressé à ce troublant problème ; il n'est pas de peuple qui ne soit comme frappé d'une empreinte caractéristique selon le traitement que la femme y reçoit.

Nos sciences positives, dans leur triomphe assez présomptueux, voudraient ne voir en elle qu'une malade incurable ; mais, féminines elles-mêmes, elles nous donnent le triste spectacle des égarements dangereux de la femme tombée par l'orgueil ou l'égoïsme, quand elles prétendent, au nom de leur matérialisme, à la tyrannie universelle des consciences.

Nos sociologues, pour avoir voulu pousser à l'extrême un affranchissement légitime, mais qui ne leur appartenait pas, ont fait de la femme, au lieu de la compagne inspiratrice et régulatrice des rudes activités de l'époux, une égale identique appelée comme lui à toutes les cruautés fatales du combat pour la vie. Et le spectre des amazones, évoqué des bas-fonds de l'histoire ou de la civilisation, est venu jeter encore dans le désordre de nos égoïsmes déchaînés la singulière éclosion du Féminisme : l'avidité industrielle avait brisé la famille en créant l'atelier ; la logique populaire chasse de l'atelier même cette concurrente trop vaillante, et l'abîme se fait plus profond entre les deux sexes, en même temps que le danger des passions malsaines se multiplie.

Vous vous plaignez amèrement, et avec trop de raison, que l'homme se soit toujours efforcé d'opprimer la femme, mais il ne faut pas le condamner sans circonstances atténuantes : si, comme vous nous le montrez, elle peut le sauver, elle est exposée aussi à le perdre plus sûrement encore quand elle s'égare.

Le femme est mère d'abord, et c'est cette fonction qui apparaît comme la seule raison des sexes. Il semblerait qu'elle dût être en même temps une source d'union, d'amour dévoué, de sollicitude du père envers la mère. Mais la maternité est dominée par la plus violente et la plus impérieuse de toutes les passions sensuelles. Le venin de l'égoïsme s'est donc aisément glissé entre les époux pour les diviser, et le plus fort tend toujours à faire prévaloir la violence des désirs dont lui-même est l'esclave. Bien inutilement, du reste ; si l'homme la tyrannise, la femme sait échapper à son despotisme par la ruse et le mensonge, cachés sous la séduction de ses charmes les plus attrayants, et, par là même, la famille se trouve corrompue jusque dans sa racine ; rien n'est plus profondément divisé par la passion ; l'amour est devenu la source des pires tragédies. Voilà à quels tourments l'homme se flatte inutilement d'échapper par la tyrannie.

Mais il n'est pas exact, non plus, que la maternité soit la cause unique des sexes ; on peut même

dire qu'elle n'est pas la principale. La femme est, avant tout, de nature humaine, c'est-à-dire un organisme intelligent au service d'une âme. Ce n'est que par la proportion des éléments psychiques et intellectuels qu'elle diffère de l'homme, étant plus sentimentale que mentale, plus intuitive que logique, comme elle est surtout plus faible que lui dans les réalisations matérielles. Voilà de quelles différences fondamentales il faut mesurer la portée et surtout connaître la raison.

Sont-elles suffisantes pour que la femme, écartée de la vie sociale, soit confinée au gynécée? L'histoire de tous les siècles est remplie de faits propres à démentir une pareille assertion, et, sans recourir à l'exemple surnaturel de notre Jeanne d'Arc, vous trouveriez sans peine une foule de femmes qui ont mérité la reconnaissance de l'Humanité.

La philosophie n'est pas plus utile que la sociologie à la solution de cette grande question fondamentale; parmi les causes qu'elle a fonction de rechercher, c'est une de celles qui lui échappent le plus, et c'est parce qu'elle n'en a pu saisir que les effets qu'elle est arrivée trop souvent à ces solutions excessives qui vous révoltent.

La religion seule peut nous éclairer suffisamment, parce que, remontant par sa tradition, conservée depuis les origines elles-mêmes, jusqu'à la naissance de l'Humanité, elle peut nous en dire tous les mystères.

Voilà pourquoi vous cherchez à nous éclairer par la religion. Ici, je suis particulièrement heureux de vous voir attachée à la nôtre : tous ceux qui ont l'occasion de scruter les grands mystères s'accorderont, je pense, à reconnaître que, pour nous au moins, c'est dans le catholicisme qu'on les trouve résolus de la façon la plus profonde, la plus élevée, la plus large et la plus harmonieuse. Seulement, il faut les avoir cherchés sous l'enveloppe parfois étrange qui les recouvre encore, par la nécessité des temps passés, et c'est pour nous les révéler comme vous les avez vus que vous tenez à nous montrer l'origine même de ses symboles, à les suivre à travers tous les temps, à nous en faire voir la trace dans toutes les religions. C'est par là que votre œuvre, servie par une érudition laborieusement acquise, se présente avec une grandeur vraiment digne du but que vous poursuivez, et rare partout ailleurs.

Permettez-moi de vous suivre dans la lecture de la Bible seulement, et sur la seule question fondamentale : Qu'est la Femme ? Cette question en suppose une autre plus étendue : Qu'est-ce que l'être humain ? C'est le terrain où nous amène l'un de vos chapitres principaux. C'est bien ici que nous touchons au fond des grands mystères expliqués par toutes les traditions, par toutes les religions et chez tous les peuples.

L'Homme, nous dit la Bible, est fait à l'image

et à la ressemblance de son Créateur, avec la mission de *dominer* sur les poissons de la mer, les volatiles du ciel, sur les bêtes et sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui s'y meuvent. Il est fait masculin et féminin (Genèse, I, v. 26 et 27).

Voilà le passage essentiel que tout votre livre développe par la revue des traditions les plus variées ; c'est aussi celui sur lequel je vous demande d'insister pour en faire ressortir, autant que je le puis, toute la signification. Il demande même à être complété par cet autre verset, qui le suit : « Et il les bénit, lui *Ælohim*, disant : Croissez « et multipliez et remplissez la terre, et *soyez souve-* « *rains-protecteurs* pour elle; *gouvernez* les poissons « de la mer, et les êtres ailés du ciel, et toutes les « bêtes et toute la terre, et tous les reptiles ram- « pant sur la terre » (1) (*Id.*, v. 28).

Pour qui lit attentivement ces passages célèbres, les questions se multiplient, et de première

(1) Telle est la version littérale du grec; Fabre d'Olivet dit : « Engendrez et multipliez et remplissez la terre et captivez-la, et tenez le gouvernail dans le poisson des mers et dans l'oiseau des cieux, et dans toute chose mouvante d'un mouvement vital sur la terre. » Mais le mot *engendrez* est la traduction du mot hébreu *phrou*, qui veut dire simplement *produire*, pousser, croître, sans idée particulière de *génération* (dictionn. de Fabre, p. 106), et le mot *romsheth* veut bien dire *ramper* (avancer en se ramassant sur soi-même), comme d'Olivet l'explique lui-même, p. 53, et non se mouvoir d'un *mouvement vital* comme il l'interprète ici pour le besoin de sa cause spéciale (oubliant ou méconnaissant un point essentiel dans la Kabbale : la nature de l'Astral).

importance : Pourquoi l'homme est-il androgyne ? — Pourquoi sera-t-il séparé plus tard ? Et quel est l'effet de cette séparation pour la créature humaine ? — Sans compter d'autres problèmes aussi graves que vous allez soulever tout à l'heure après ceux-là. Mais il en est un qui les domine tous, celui de savoir même ce qu'est ce Créateur à la ressemblance duquel l'homme est formé ; car, ainsi que vous le faites ressortir, ce grand problème féminin nous entraîne forcément jusqu'au fond des mystères.

La définition de Dieu, vous nous l'avez rappelée vous-même en nous citant la célèbre traduction de l'hymne védique : Au delà de nos origines il n'y a rien, etc... La Bible nous dit de même : « La Terre était invisible et non apprêtée, et les « Ténèbres étaient sur la face de l'Abîme, et l'Esprit de Dieu était porté à la surface de l'étendue « fluide » (Genèse, I, v. 2) (1) ; l'immensité du vide avec l'Esprit, puissance infinie sans forme ni étendue, tel est le tableau présenté par nos Livres sacrés.

Le texte hébreu, d'après d'Olivet, dit textuellement : la terre n'était qu'une puissance contin-

(1) C'est la version littérale du texte grec ; saint Jérôme dit encore mieux dans son texte latin : la terre était « inanis et vacua », sans existence et vide. La version samaritaine dit aussi : la terre était divisée jusqu'à l'annihilation et vaine (v. d'Olivet, p. 29).

gente d'être dans une puissance d'Être ; c'est-à-dire rien que des Puissances au repos.

Saint-Yves, développant le même texte, dit encore :

« Car l'Univers astral ne serait par lui-même....

« Et n'était Rien ; Chaos sans Loi, Vide sans Forme. — Et la Ténèbre ignée, étendant son lin-
« ceul sur l'Infini, voilait et voilerait encore l'Es-
« pace sans Mesure et sans Dimensions. » (Ancien Testament, v. 2, ch. I.)

En somme, Tout en Rien et Rien en Tout, telle est la conception, à notre point de vue, de l'Être *absolu* de qui notre Monde est issu. C'est la Toute-Puissance encore en principe : Beræshith.

Cependant, ces Puissances, qui nous apparaissent si arbitraires, sont déjà sur le seuil du Monde réel ; le premier verset nous fait assister à la naissance de ce Monde : « *Ælohim a produit, en principe, le Ciel et la Terre* » ; celle-ci est *Aretz*, le principe de concentration solide, de fixation limitée des formes. Les cieux sont nommés *Shamaïm*, pour *Æsh-Maïm*, mot composé de deux autres signifiant le Feu et l'Eau.

Mais *Ælohim* lui-même, quel est-il ? Comment son nom est-il pluriel ? C'est d'abord qu'il n'est pas un être unique, mais un chœur de démiurges, car la Bible ne remonte pas jusqu'au Premier Principe de toutes choses. Saint-Yves commence sa traduction par ces mots : « Le Bra-Shith, créa-

teur des six jours, le Principe, le Verbe, avait créé l'Ordre de ses Alhym. »

C'est, en outre, parce que cet Ordre est double ; son nom l'indique : *Al*, la force ou Puissance expansive, et *Houa*, l'être étant, la Force qui existe par soi-même, sans contingence ; autrement dit, d'une part, la Spontanéité, la Toute-Puissance ; de l'autre, la Possibilité de manifestation ; sans celle-ci, celle-là resterait inerte, elle *serait*, mais *n'existerait* pas ; il n'y aurait ni mouvement ni vie.

Ælohim représente donc la première manifestation de l'Absolu, celle que les Hindous nomment la *polarisation* de *Parabrahm* : c'est la distinction des deux éléments qui dormaient dans son sein ; ils se séparent pour se manifester l'un par l'autre, pour vivre l'un de l'autre : « *Rouah*, l'énergie divine, par *Aor*, la Lumière, pour former l'*Aor-Rouah*, la Vie éternelle ».

Au sein même de l'Absolu, nous trouverons le Principe féminin avec le masculin, constituant Celui que nous appelons du mot si vague de *Dieu*, comme ils constitueront, plus tard, sa créature principale, l'Homme en son premier état : l'Androgyne.

Il y a entre eux, ou pour mieux dire en eux, une troisième Puissance, qui maintient les deux autres indissolublement unies malgré leur distinction : c'est l'*Amour*, cause, du reste, de cette distinction même et de la Création.

Telle est la notion sublime que la Bible nous donne de Dieu.

*
* *

Voilà à quelle image est fait *Adam*, l'Homme universel. Il reste androgyne tant que le Monde *réel* qu'il doit régir est encore virtuel ; mais quand le Monde sera effectif, manifesté au sein du Principe féminin en Dieu, Adam aussi sera scindé en ses deux éléments, que l'Amour, seul, maintient unis ; il le sera à l'image encore de son Créateur, et pour qu'il puisse accomplir sa mission.

Quelle est donc cette fonction qui, dans la pensée divine, exige, pour être accomplie, une créature spéciale ? Ce sont les versets 26 à 28 qui la définissent et qu'il faut interroger à leur tour.

Le Créateur, par ses *Ælohim*, a fait toutes choses, en principe ; c'est l'œuvre des six premiers jours ; dans le septième, *Ælohim* se retire, et Dieu lui-même nous apparaît, nommé pour la première fois de ce nom sacré qu'aucun homme ne sait prononcer sans le profaner, s'il n'est parfait : IEVE. (Genèse, chap. II, v. 4.) Saint-Yves traduit et commente :

« Les Alh-Ym rentrèrent dans l'Aor,
 « Pour célébrer l'*Yom-Shabiwi* (Jour septième)...
 « Alah, le Tout-Puissant, *Thoa*, signa du Tho,
 « Du signe de la Croix des fins universelles,

« Les Générations du Ciel Fluide et Celles
 « De l'Univers astral. — Il les signa devant
 « *Bu-Ha-Bram*, oui, devant leur Créateur, le
 Verbe,

« Le Bra-Shith... »

La Terre ne vit pas encore ; elle est encore en un état d'universalité analogue à celui d'Adam, « aussi différente de la terre proprement dite, re-
 « marque d'Olivet (p. 72), que l'Homme universel,
 « intelligible, *Adam*, est différent de l'homme cor-
 « porel et particulier, *Ænosh* ». La Bible nomme cette terre du même nom que l'Homme qui y sera placé : *Adamah*.

C'est elle qu'Adam doit élaborer, mais il n'y est pas encore ; il est encore en son état supérieur que la Bible désigne par le nom d'*Aïn* (un rien, un non-être) ; son œuvre n'est pas commencée.

« Car IEVE, cette Essence Unique à triple vie,
 « N'avait pas fait l'Hymen de la Terre et des Cieux,
 « Adam était encore *Aïn*, Fils de la Gloire,
 « Et résidait plus haut que l'Ath de l'*Adamah*. »
 (Genèse, ch. II, v. 5. — Trad. Saint-Yves.)

Adam doit d'abord être revêtu de cette même substance de l'*Adamah*, et il y occupera un séjour particulier.

Dans les versets 6 et 7, Moïse nous montre le corps d'Adam fait de cette substance imprégnée de l'essence divine, à laquelle est ajoutée une essence de vie, de sorte que sa forme est double

comme son principe, faite de l'union des deux éléments masculin et féminin.

« C'est là (sur l'Adamah), traduit encore Saint-Yves, que le Dieu vivant de tous les Dieux, Ihoah-Alhym, transposa le corps spirituel d'Adam, de son Genre, à l'Espèce amphibie et suprastrale d'Ada-mah. C'est là qu'il l'insuffla de l'Esprit céleste des Alhym, celui des Cycles de la Vie. »

Après quoi, le premier Homme, toujours androgyne, est placé dans son séjour propre, qui sera comme le laboratoire de l'œuvre qui lui est confiée : l'enceinte du Paradis terrestre, réservée pour lui dans l'Adamah elle-même (v. 8).

C'est un jardin consacré aux plus précieux végétaux ; il est dans la *Kadmée*, à l'Orient, c'est-à-dire vers la Lumière du divin Créateur, à l'opposé des Ténèbres, en dehors du Monde physique. (La *Kadmée* où le Verbe est le Grand Roi des Dieux, remarque Saint-Yves).

De là sortait l'émanation vivifiante qui se répandait sur la Terre en quatre branches animatrices (les quatre fleuves du Paradis).

Cet Eden, Adam, *feudataire* d'Ihoah-Ælohim, selon l'expression du même traducteur, devait le *cultiver* et le *garder* (v. 15) ; c'est une fonction de plus qui s'ajoute aux précédentes. Sa mission est donc triple : 1° Croître, multiplier, remplir la Terre ; 2° Régner sur les êtres terrestres en dominateur ; 3° Garder et élaborer l'Eden.

Il est indispensable d'y insister un peu plus pour comprendre la suite.

« Produire et multiplier » : Il n'est pas question ici de génération ; quand la Bible en parlera, elle aura soin d'employer des expressions spéciales : (v. 1^{er} du chap. IV : « et Adam *connut* Ève, et elle *conçut*, et elle *enfanta* »). Adam n'est pas dans la matière terrestre ; il est dans la région de l'Essence et de la Substance ; ce sont les matériaux de sa production multiplicatrice ; c'est avec eux, non de son propre corps, qu'il doit former des êtres terrestres. Il ne fait pas des *émanations*, mais des *formations* substantielles auxquelles il ajoute l'essence de la vie, comme la fable affirme que Pygmalion le fera plus tard, comme Prométhée, à qui vous consacrez l'un de vos chapitres, tentera de le faire prématurément sur la Terre.

Qu'est-ce aussi que la Vie ? car ici, chaque mot est de telle importance qu'il faut tout définir...

Au physique, c'est la faculté d'assimiler la matière extérieure pour la faire sienne par transformation et, par là, croître ou persévérer à travers le milieu contraire ; au moral, c'est la faculté de se transformer pour recevoir progressivement l'influx de l'Être, le souffle de la Pensée divine, et la réaliser ainsi dans la matière.

Ainsi les productions d'Adam sont duelles comme il l'est lui-même, composées de Substance et de Vie.

b

Sa deuxième fonction est de régner sur les êtres terrestres ; le texte sacré les énumère (chap. I^{er}, v. 28) : *Dagoth*, le poisson des mers, que vous nous montrerez plus loin dans le symbolisme chrétien, c'est-à-dire « le chef de la plongée des « Êtres, d'onde en onde et de Limbes en Eaux ; « *Moph*, le Planant, qui fait la remontée de l'Onde « Astrale aux Cieux ; et *Behemah* (ou le quadru- « pède, type de l'animal terrestre). Et son oppo- « sant, le *Remesh* et les siens... dans le sein de « tout le cycle astral ». (Trad. Saint-Yves.)

Behemah, *Ym* : c'est la foule des productions d'Adam, dont le I^{er} chapitre de la Genèse a dit la création *en principe* par *Ælohim* ; Adam doit les réaliser et les *multiplier*. De sa région éthérée, il les fait passer en acte formel et divisionnaire ; il leur donne la vie ; *Dagoth* les descend à travers la région astrale, les revêtant de matière, jusqu'à la Terre physique ; et, quand elles ont vécu leur vie terrestre, épuisé la fraction de puissance essentielle qui leur était dévolue, *Moph* les ramène aux régions célestes. Mais elles ont d'abord à subir le terrible jugement de *Remesh*, le tourbillon dissolvant de la décomposition astrale, irrésistible pour tout ce qui n'a pas encore atteint sa fin ; il restitue les éléments de l'organisme à leur région propre, en vue de revêtements ultérieurs, et disperse pour toujours la personnalité imparfaite.

Adam a pour troisième fonction de cultiver et

de garder son propre séjour : l'Eden; on a dit, dans les versets précédents, les fruits qu'il produit et l'effusion de leur abondance sur la Terre qu'arrose l'eau vivifiante du fleuve éthéré aux quatre branches, *Nahar*, le véhicule interastral des Ondes vives. Mais, du fond de la Terre, l'angoissante anxiété de vivre pour soi-même, pour soi seul, au détriment de tout autre, s'élève ardente, avide, féroce, s'élance à l'assaut du Ciel, s'est emparée déjà des bas-fonds de l'Astral et de l'arme terrible de ses tourbillons. Elle envahira tout, elle absorbera tout, elle réduira tout en poussière si son flot dissolvant n'est réprimé.

C'est contre elle qu'Adam doit défendre l'Eden ; il a reçu pour cela la puissance de le protéger en *assujettissant* la Terre.

Or, ce triple rôle comporte deux conséquences indispensables : « Adam, à l'état glorieux, a été formé, comme son Créateur, de deux âmes s'aimant dans un même corps d'Ange, mâle et femelle en Un » ; il faut que, à l'image aussi de IEVE, il subisse la distinction de ces deux âmes ; il faut, d'autre part, que le formateur ait à sa disposition la source de toute forme vivante.

Feudataire du Dieu Créateur, chargé du dernier degré de réalisation, il devait rassembler en soi les éléments extrêmes de l'Absolu, dont il est l'intermédiaire. Mais il ne pouvait rester androgyne sans imposer l'un de ces éléments à l'autre,

sans accomplir d'une manière arbitraire l'Union finale qui doit être librement consentie de part et d'autre : l'Amour, cause originelle de toutes choses, doit être aussi le seul mobile de leur réalisation.

C'est pourquoi, comme vous l'avez démontré, Dieu plongea l'Androgyne dans le sommeil de l'extase, non seulement pour lui faire contempler, dans toute sa vivacité, la Beauté de la Forme qui devait être son chef-d'œuvre, mais aussi pour la faire sortir de lui, dans la réalité de leur existence éthérée, pour que sa collaboratrice se tint à jamais devant lui, dans le ravissement de leur amour réciproque, pour

Que la femme qui dort dans son cœur vierge encore,
S'éveille pour ses sens, et ravisse ses yeux.

Et *Aïshah* se dresse devant *Aïsh* (1), la faculté vo-

(1) « *Aïsh* est formé de deux racines contractées : *Aï* et *Æsh* : « la première développe toute idée de désir, de penchant, d'élection. — *Æsh* est la puissance du mouvement, le feu considéré « dans l'absence de toute substance : le mot qui résulte de « leur contraction, indique un mouvement intelligent, volitif, « durable : l'*Homme intellectuel*, développement nouveau d'*Adam*, « qui lui donne une individualité indépendante, et le laisse « libre de se manifester dans des conceptions autres et particulières, au moyen d'une compagne, d'une force auxiliaire, « *Gnetzer* (comme la nomme le verset 20), chargée de réfléchir « son image. » (Fabre d'Olivet, p. 92, vers. littér.)

« *Aïshah* est sa créatrice ; c'est par elle qu'il crée ; c'est au « moyen de cette faculté qu'il réalise ses conceptions. Il veut, et « tout ce qu'il veut existe. Mais cette faculté n'est point homogène avec la faculté créatrice de l'Être des Êtres, car, si elle

litive d'Adam en face de sa faculté intellectuelle. Car Adam n'est plus Adam, et Aïshah n'est pas encore *Hevah*, mais l'un et l'autre et l'un par l'autre sont Adam, l'Être universel par qui l'Absolu se fait Réel ; il n'y a entre eux ni opposition, ni distinction d'une supériorité quelconque ; ce sont deux parties de la même créature, éternellement solidarisées par l'Unité de l'Amour ; aucun des deux n'est rien sans l'autre. (Ch. II de la Genèse, v. 22.)

Distincts aussi sont leur rôles : *Aïsh* doit distribuer le souffle de Puissance réalisatrice, l'activité, la force, l'individualité, l'indépendance ; *Aïshah* doit préparer la personnalité terrestre à recevoir ces dons divins, en lui fournissant la Substance convenable, en lui inspirant le feu du désir d'être, l'amour du Père, la faculté de se conformer à sa volonté par la transformation (ce que la religion nomme la *grâce*) ; elle l'échauffe par

« l'était, elle n'existerait pas, ou *Adam* serait *Dieu*. Elle n'a que
 « le degré de force et d'étendue que lui donne le degré qu'*Adam*
 « occupe dans l'ordre des émanations divines. Elle peut tout,
 « excepté se créer elle-même en revenant à son principe et s'en
 « emparant. Il est essentiel que l'Homme connaisse ce point
 « important où s'arrête sa puissance, afin qu'il ne se perde
 « pas par l'abus de sa liberté, et le mouvement rétrograde de
 « sa faculté volitive. » (*Id.*, p. 106, sur le v. 12.)

On ne peut expliquer plus clairement la nécessité, le rôle respectif des sexes et la limite de leur puissance, ni montrer mieux, en même temps, comment la chute risque d'en résulter.

le modèle de la Beauté à réaliser, par l'inspiration de la Sagesse, seule voie vers l'immortalité.

Lui donne le Feu de l'Esprit avec sa Puissance, qui ne se distribue que par fractionnements successifs, selon la discontinuité du *Nombre*, et qui brûle les téméraires.

Elle donne le Feu de l'enthousiasme, la Lumière et la Chaleur de l'Âme, pour que l'Amour assouplisse la créature, la corrige, la transforme progressivement, selon la continuité de la *Forme*, et qu'elle réponde aux appels, librement assentis, de la Pensée divine.

Dépositaire de cette pensée, *Il* achève la créature par le jugement suprême qui consacre ou rejette hors de l'Éternité.

Éducatrice, *Elle* la prépare par la tendresse, la Sagesse et la Grâce; Médiatrice, *Elle* intervient en sa faveur au nom du repentir et de l'expiation que le temps permettra.

Il est la Volonté, la Puissance, la Loi inflexible; *Elle* est la Providence, Mère du divin Rédempteur.

Sans *Elle*, l'échelle indéfinie des êtres ascendants et descendants, serait bientôt rompue sous le poids de la rigueur ou du désespoir, laissant un abîme béant entre le Ciel abstrait et la Terre révoltée.

Par *Elle*, tout converge vers l'harmonie de l'Amour universel, et c'est pourquoi vous la voyez

sous la splendeur de l'Esprit-Saint, sous la forme resplendissante de la Femme revêtue du Soleil.

Et, cependant, Aïshah elle-même a failli, et Aïsh avec elle !

Ne vous semble-t-il pas qu'à cette pensée le mystère s'obscurcit à nouveau ?

C'est que vous nous avez entraînés trop haut ; nous oublions qu'Adam est une créature ; les versets qui nous restent à lire vont nous le rappeler et nous ramener à de plus justes appréciations.

Nous n'avons pas encore vu *comment* il devait cultiver l'Eden, nous n'avons pas vu comment il dispose de la source des formes vivantes.

Elle est dans le monde végétal, auquel vous avez si justement consacré tout un chapitre, celui des traditions sur l'*Arbre*.

Après que le Créateur a séparé la Lumière des Ténèbres et les Eaux inférieures des Eaux supérieures, c'est-à-dire distingué les *Enfers (infera)* du Ciel, il emploie le troisième jour à séparer encore, dans les régions inférieures, les eaux vivifiantes, principe relativement actif, du sol terrestre nu, principe passif, support de la vie formelle. Puis, de cette terre, *Il* fait surgir une substance intermédiaire, fixée au sol par des racines, élevée par une tige dans l'Humidité fécondante des Eaux et la Lumière vivifiante du Soleil : c'est la fille de l'Union entre les deux éléments qu'*Il* vient de distinguer ; « germe germifant, faisant fruit »,

dit la Bible (ch. I^{er}, v. 10, 11, 12), substance fructueuse, matière fermentescible qui, dans l'aridité terrestre, distribue et perpétue la vie ; première étape d'ascension de la Matière vers l'Esprit qui l'appelle.

Cette œuvre du troisième jour achève l'incarnation des principes premiers ; les quatre jours suivants fourniront les instruments de leur réalisation matérielle, savoir : 1^o Multiplicité des mondes planétaires ; 2^o Germes propres aux éléments vitalisants : Air et Eau (*Hozan* et *Leviathan*) ; 3^o Germes de *Behemoth*, l'Ordre des êtres terrestres ; 4^o Enfin l'Homme, intermédiaire universel (Genèse, ch. I^{er}, v. 14 à 28).

Quand le grand œuvre des six jours est achevé, le Créateur rappelle encore la formation essentielle du troisième jour, l'*Aliment*, lien physique de tous les êtres comme l'Amour en est le lien spirituel, fil conducteur des ténèbres silencieuses vers l'Illumination du Verbe, par l'entraînement de la Vie (*id.*, v. 29, 30).

Enfin, au septième jour, après que l'enceinte Paradisiaque est établie dans l'Adamah, une troisième fois, ce Créateur redit à sa créature supérieure, « à son feudataire », la puissance de l'*Aliment* qu'Il a mis à sa disposition ; Il lui en révèle alors le mystère tout entier, qui est, en même temps, celui de la mission qu'Il lui confie.

Comme Adam l'Androgyne, comme tout Prin-

cipe médiateur (1), la Substance végétative est duelle : réceptrice d'en haut, distributrice pour l'inférieur.

En Eden, laboratoire d'Adam, il y aura donc deux *Arbres* (Genèse, chap. II, v. 9) : ici, une substance végétative « belle autant que possible selon la vue, et bonne selon le goût », celle qui doit fournir à Adam son aliment spirituel, l'essence de toute vie parfaite et immortelle ; là, « dans le centre de l'enceinte organique, une « substance des vies » terrestres en voie de perfectionnement, nécessairement condamnées à la transformation mortelle jusqu'à ce qu'elles aient conquis le Paradis par la lutte laborieuse de l'activité individuelle, par la souffrance inévitable, mais passagère du Mal (Genèse, chap. II, v. 17).

Celui-là, garde-t-en bien, ô Adam, ce n'est pas à toi qu'il est destiné : « Crains l'Arbre séculier ; « laisse ses fruits au Temps, — Car le jour où ce « Ferment mordrait ton cœur, serait son Cycle, et « le Temps fermerait pour toi l'Éternité... Toi, le « Transformateur, tu serais transformé, Toi, le « Générateur, dégénéré du Genre, et tu serais « l'Agent de la Mort même et non plus de la Vie. » (Trad. Saint-Yves, p. 53, v. 17.)

(1) Le Créateur lui-même est duel : I-HOH. — C'est précisément parce que lui aussi s'est fait médiateur entre l'*Absolu* (ou zéro) et sa manifestation : la Dualité (l'Unité qui n'est que par le deux, la polarisation).

Maintenant, quand Adam, distingué en ses deux moitiés indissolublement unies, commence son œuvre, c'est à *Aïshah* d'adoucir pour leurs formations, pour leurs sujets terrestres, l'amertume du fruit temporel par le parfum d'Amour et les séductions de la Beauté. C'est à *Aïsh* que revient la fonction d'alimenter sa compagne à l'Arbre divin, de la défendre elle-même contre les charmes inférieurs qu'elle va distribuer sur la Terre ; c'est à *Aïsh*, le Fort, que revient la fonction de *cultiver* et de *défendre* l'Eden.

Mais, dit la Bible, Nahash, le Serpent astral, cet ensemble d'êtres rampants à la surface de la Terre, qu'Adam doit *dominer*, fils de l'ardeur cupide, de l'égoïsme individuel, qui est comme la vapeur des abîmes ténébreux, Nahash était une créature d'une malice raffinée et particulièrement habile (Genèse, ch. III, v. 1). (Voir Fabre d'Olivet, p. 96, sur l'analyse de ce nom.)

« Nahash, le Séraphin, de la Shanah des Lunes, « Prince de l'Air subtil qui confine à l'Éther, y « dardait l'aiguillon du Désir. » (Trad. Saint-Yves, 3^e chap.)

Il s'est glissé dans l'Eden, échappant à la surveillance d'Adam et revêtu des apparences les plus trompeuses.

Ici se présente un nouveau mystère qu'il faudrait approfondir encore, celui de la Chute de l'Ange. Mais où pourrait-on s'arrêter si l'on se

laissait entraîner à votre suite à la recherche des problèmes fondamentaux dont vous avez voulu nous esquisser la solution dans leur ensemble? J'arrive donc tout de suite au but du Tentateur, pour ne pas m'écarter davantage de votre sujet principal, la grande figure d'Ève.

Décidé désespérément à réaliser sa propre pensée égoïste et finie (symbolisée par le Serpent qui se mord la queue), Nahash vise l'Arbre de Vie, et il espère l'occuper en possédant Adam.

Par la Force, il ne le pouvait pas, à cause de l'Amour contre lequel rien ne prévaut; la ruse et le mensonge étaient ses seules ressources, et il y était expert. C'était à *Aïshah* qu'il devait s'adresser, parce que c'était elle qui, par sa fonction, descendait vers lui, pour préparer la Terre à la réception de la Vie, et aussi parce que, sensitive plus qu'intellectuelle, elle était plus susceptible qu'Aïsh d'être égarée par la sensation.

Inexpérimentée et innocente, en l'absence d'Aïsh, son protecteur, elle est surprise par la fascination de Nahash.

Aïsh aurait dû la protéger préventivement; après la séduction, il devait la défendre, et l'Eden avec elle; c'était à lui de reconnaître mentalement le mensonge et d'user de sa puissance.

Mais Aïsh non plus ne sait pas encore, tous deux sont innocents; dans cette ignorance que l'avenir aurait dissipée, leur devoir et leur salut

était d'obéir à l'injonction de leur Créateur. Là est leur première faute ; et, par la ruse raffinée du serpent astral, leur amour même en aggrave les conséquences : « Adam écoute la voix de sa femme » (1).

Ainsi leur faiblesse était dans leur attache terrestre qui les entraînait à l'égoïsme orgueilleux (v. 4 et 5) : le fruit de mort avait paru à Aïshah « bon à manger, beau à voir et d'un aspect qui excitait le désir ». C'était un adultère véritable : au lieu de la Pensée divine dont ils étaient chargés, ils allaient être séduits par le charme de réaliser leur propre pensée.

La conséquence obligée était l'interdiction de former, de puiser encore à la source essentielle de la Vie cosmique, celle que Nahash visait en les trompant. Adam est donc chassé de l'Eden, la garde du Jardin paradisiaque et de l'Arbre de Vie lui est enlevée. Il n'y a là ni rigueur, ni jalousie contre lui, mais la conséquence fatale dont le Bon Créateur l'avait averti.

Il n'y a pas eu non plus de révolte du premier couple ; il ne s'est pas opposé volontairement comme l'Ange déchu contre la Pensée divine, contre l'Esprit-Saint, ce qui est, par nécessité, le mal sans remède. Il y aura donc Rédemption.

Mais il faudra qu'elle soit conquise par la voie

(1) Bossuet a magistralement interprété ce drame psychologique dans ses *Élévations* (VI, §§ III et IV).

animale, la Progression des vies ; par le ferment de l'Arbre de Mort dont le virus est inoculé déjà, *Aïshah* n'est plus *Aïshah* ; elle devient « *Hevah*, Matriarche des êtres *incarnés* (fût-ce le Verbe Dieu) ». (Trad. Saint-Yves, v. 20, ch. III, Genèse.)

C'est cette Mère de l'Homme terrestre, c'est la Femme qui procurera l'évolution vers le Rédempteur ; l'Homme devra le mériter par le travail de la Force et de l'Intelligence, reflet de ses Puissances célestes. Et ce sera à une double condition :

Que la Force se règle sur la Justice et la Charité, parce que l'Amour est le seul remède contre l'unité brisée ; et que l'Amour, dont la Femme a surtout la mission, soit éclairé par la Science pour refléter la Sagesse.

A ce prix, l'Homme pourra, quand il le faudra, recevoir le secours suprême du Verbe, duquel il est « le feudataire », et c'est par la Femme que le Verbe s'incarnera, comme Esprit d'Amour et de Réunion.

Le Rédempteur enseignera comment vaincre la Mort, comment conquérir l'Arbre de Vie en se sacrifiant, sur l'Arbre de Mort, à l'ardeur des passions inférieures.

Mais ici s'ouvre toute une série de nouveaux mystères où je dois me retenir, Madame, de pénétrer encore à votre suite ; j'ai cédé trop longuement déjà au charme du sujet où vous nous conviez. J'ai voulu seulement mesurer, par un des

nombreux sujets embrassés dans votre thèse, avec quelle ampleur vous la traitez et quelles réflexions suggèrent quelques pages seulement de votre livre.

J'ai tenu surtout à constater avec vous que, si la femme a perdu l'Humanité, elle est appelée aussi à la racheter en s'appuyant sur son propre Principe qui est la Sagesse. Cette Sagesse, que vous nous montrez en Dieu même comme la première des créatures, née de la polarisation de l'Absolu, du premier Sacrifice de l'Être, notre Mère Céleste la reçoit par l'Esprit-Saint, communication du Verbe, second acte de l'Amour d'où doit naître le Monde.

Mais votre travail s'étend bien plus encore : c'est avec le plus grand intérêt que je vous suis dans ces chapitres si remplis où vous appuyez vos assertions sur les traditions relatives aux grandes déesses de l'Antiquité. Ce n'est cependant pas toujours sans étonnement que je suis de mon mieux votre course hardie à travers les méandres si compliqués et si obscurs des traditions anciennes. A votre suite, mon pied se heurte à quelques pierres d'autels que je considérais comme tout à fait inébranlables.

Telle est, par exemple, cette doctrine de la Trinité chrétienne ; certaines de vos affirmations ont pour elle et pour notre Théodicée de telles conséquences que j'aurai besoin, pour les admettre,

de plus longs commentaires de votre part sur ces traditions que votre érudition nous évoque en foule. J'espère donc que votre livre n'est encore qu'une préface de votre œuvre, et que vous voudrez nous faire participer par de nouveaux développements aux convictions dont s'inspire votre foi.

Quoi qu'il en soit, j'applaudis de grand cœur à votre vaillant apostolat en faveur des traditions féminines. Il est précieux pour tous les partisans convaincus de l'Ésotérisme universel, qui réclament la restauration complète des initiations primitives, de voir une femme rappeler aux femmes que de tous temps l'initiation était féminine aussi, et réclamer pour son sexe toute la majesté du rôle auquel le Créateur lui-même l'a conviée dans l'œuvre de la Régénération humaine.

Je souhaite donc vivement, Madame, comme je l'espère, que votre savant et chaleureux plaidoyer rassemble bientôt, pour vous seconder, nombre de vos compagnes en une de ces *Théories sacrées* ou Collèges de la Colombe antique dont vous nous évoquez le souvenir.

Permettez-moi, Madame, de me faire d'avance l'écho de vos lecteurs en vous adressant de sincères félicitations sur ces pages si suggestives, pour le succès desquelles mes souhaits seraient superflus.

F.-Ch. BARLET.

INTRODUCTION

Un des plus célèbres monuments de l'Antiquité était le Sphinx. Ses proportions colossales et majestueuses rappellent la grandeur de ces civilisations disparues dont la nôtre n'est plus qu'un triste et pâle reflet. Qu'elle disparaisse à son tour, et le voyageur tardif, en recherchant sa trace, ne trouvera un jour que la poussière de notre propre néant.

Immense dans les contours et les formes, l'Antiquité l'était aussi pour l'idée. Toutes les grandes vérités que nous possédons aujourd'hui, dans les sciences de la nature autant que dans les sciences du domaine surnaturel, et que nous appelons « la connaissance », c'est des Anciens qu'elles nous arrivent, et à peine savons-nous épeler les premiers principes de l'alphabet merveilleux qu'ils nous ont légué et qui seul peut nous rendre le trésor perdu.

Cet alphabet que les Anciens appelaient l'écriture divine, parce qu'ils disaient l'avoir reçue de

Dieu lui-même, c'est l'hiéroglyphe. C'est avec et par l'hiéroglyphe que se construisent les symboles, qui sont le véritable dogme vivant d'une vie éternelle. C'est donc en recherchant le sens des hiéroglyphes que nous reconstruirons toute l'antique sagesse renfermée dans les symboles et enseignée dans les sanctuaires de tous les temps. Ne nous étonnons pas de les retrouver dans les mystères des religions disparues ; les formes extérieures seules ont changé, l'idée est restée « une » et invariable.

Cette idée centrale et essentielle, les Anciens l'ont exprimée par le Sphinx. Le Sphinx est l'hiéroglyphe par excellence, le mystère des mystères, et c'est en cette qualité qu'il se trouve à l'entrée des temples comme aux portes des tombeaux des Pharaons, ces demi-dieux d'une certaine époque.

Le Sphinx, nous disent les Commentaires, est le symbole même de l'initiation, de la connaissance, de la sagesse ; dans sa figure, il résume, pour ainsi dire, tout le mystère de l'Être, mystère que nous ne pouvons connaître vraiment et parfaitement qu'en franchissant le tombeau, comme on s'ingéniait à l'enseigner dans les temples de l'éternelle Isis. Mais, en disant que le Sphinx est la figure de la connaissance et de la sagesse, évidemment nous ne trahissons encore rien, et ce n'est pas ici l'endroit d'en donner la définition.

Nous sommes au seuil du mystère, nous ne pouvons le franchir que par degrés initiatiques, comme procédaient les Anciens.

Mais, afin de préparer l'âme pour la réception des hautes vérités, il fallait d'abord la purifier et la détacher de la matérialité des choses.

Car cela est une loi positive et en même temps une figure symbolique. Nous ne franchirons pas le seuil du mystère intérieur et spirituel tant que nous n'aurons pas laissé derrière nous tout ce qui tient à la lettre, à la forme ; il faut fermer la porte sur le monde des sens, pour que le monde des idées se révèle à nous dans une illumination tout intérieure et profonde.

Voilà ce que le sacerdoce antique, extraordinairement discipliné et instruit, comprit à merveille, et sur cette loi était basée l'initiation antique, l'institution des mystères.

En dehors de cette longue et sévère préparation morale, la connaissance était jugée comme un bien dangereux, comme un fruit défendu. Aussi était-elle entourée du secret le plus inviolable, le plus rigoureusement imposé. La violation du secret des Mystères, on le sait, entraînait la peine capitale.

Mais, à côté de la science cachée et dangereuse pour celui qui n'était pas préparé à la recevoir, il y avait encore une doctrine tenue volontairement secrète, d'ailleurs inséparable de l'autre, et

dont la divulgation était plus à craindre que tout le reste.

Toute la littérature classique de l'Antiquité, pour qui sait lire, porte les traces de cette doctrine « qu'il est défendu de dire » ; mais, si nous insistons auprès des poètes, des philosophes, des historiens, témoins de ces mystères et toujours vivants par leurs œuvres, ils finissent par nous livrer la clef de leurs secrets. Ainsi, nous savons qu'elle avait trait au passé mystérieux de l'humanité, qu'on aurait volontiers anéanti pour toujours, si on avait pu avec lui détruire toute la science, tout l'héritage religieux renfermé, comme nous l'avons dit, dans l'Écriture divine : les hiéroglyphes. Et les deux traditions, l'une toute philosophique et psychologique, l'autre se rapportant à l'histoire, sont symbolisées par la figure du Sphinx ; voilà pourquoi il est le mystère des mystères, et nous ne pouvons pas le définir par une simple formule.

Tout comme le sacerdoce des mystères, celui du peuple hébreu a sa doctrine secrète. Elle est le patrimoine des docteurs de la Loi ; elle n'est pas écrite, afin de prévenir toute indiscretion, mais se transmet par voie orale et parmi de rares élus seulement. Le peuple ne possède que la lettre ; l'esprit est dans la tradition orale, qui sert à l'explication des textes au fur et à mesure que les besoins s'en font sentir.

Mais, comme la littérature du paganisme, celle du peuple hébreu nous parlera de cette doctrine cachée de la science secrète ; et le Voyant nous apprend que le jour approche où doit venir celui qui l'enseignera à la face du monde entier.

La Vérité sera libre, le passé reflurira, la lumière éteinte se rallumera sur les autels rebâtis « dans les temples qui s'élèveront sur les lieux déserts depuis plusieurs siècles ».

« Ils relèveront les anciennes ruines ; ils rebâtiront les villes abandonnées dans les lieux où il n'y a eu qu'une solitude pendant plusieurs âges » (1).

Le Voyant insiste :

« Israël (l'ancienne loi) a été une épouse délaissée par un mari jaloux ; elle a perdu ses enfants, mais le pardon viendra, une nouvelle famille lui sera donnée, tellement nombreuse que l'ancienne maison ne suffira plus pour la recevoir. »

Voilà le Christianisme prédit, ainsi que la venue du Messie, et Lui-même annoncé comme le Sauveur d'un ancien principe, d'une ancienne Loi à laquelle il donnera une nouvelle vie et une vigueur inconnue jusqu'à ce jour.

Chateaubriant, dans son *Génie du Christianisme*, en témoigne dans ce sens : « Le fils de Marie, dit-il, a révélé un mystère enseigné en secret dans les temples antiques. »

(1) Isaïe, LX.

Ceci, le divin Maître l'affirme lui-même : « J'ouvrirai ma bouche pour parler en paraboles, je publierai des choses qui ont été cachées depuis la création du monde » (1).

Saint Paul parle de la révélation du Christ comme du « mystère qui a été caché dans tous les siècles et dans tous les âges, et qui maintenant a été découvert aux saints » (2). Voilà comment l'Ancien et le Nouveau Testament s'expriment sur la doctrine du mystère. Saint Augustin et les autres Pères de l'Église affirment que la vraie Religion a existé depuis le commencement du monde, mais qu'elle porte seulement le nom de Christianisme depuis la venue du Christ.

Nous sommes donc autorisés à rattacher les vérités chrétiennes à des révélations antérieures, et nous pouvons invoquer encore la grande autorité de Bossuet pour démontrer que ces révélations antérieures se rattachent immédiatement à la révélation primitive et éternelle, celle que l'homme a reçue par la parole de Dieu.

« Le Christianisme, dit ce dernier Père de l'Église, est le dernier trait d'un dessein formé de toute éternité par la Providence, le couronnement d'un édifice commencé à la création; il s'est avancé avec les siècles, et il n'a paru ce qu'il est

(1) Saint Matthieu.

(2) Cor., II, 26.

qu'au moment où l'ouvrier y a mis la dernière main » (1).

Les temps sont révolus, l'« Annoncé » des prophètes comme des sanctuaires païens apparaît ; et quel est le signe qui nous le fait connaître comme le Libérateur et le Rédempteur attendu des nations ?

Il jette à la tête du sacerdoce juif ce cri d'indignation : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez aux hommes le Royaume des Cieux, car vous n'y entrez point vous-mêmes et vous vous opposez encore à ceux qui désirent y entrer » (2).

« Malheur à vous, docteurs de la Loi, qui vous êtes saisis de la clef de la science et qui, n'y étant point entrés vous-mêmes, l'avez encore fermée à ceux qui voulaient y entrer » (3).

Jésus-Christ était venu pour leur arracher la clef de cette science : il a payé le prix capital imposé pour la divulgation du mystère. Divulguer le mystère, c'était le blasphème, c'était l'impiété par excellence. Le Fils de Dieu a accepté l'épreuve suprême, librement il s'est constitué la rançon du monde entier. Sa mort même était nécessaire et prédite de tout temps.

(1) Bossuet, *Traité de la Religion*, cité dans *l'Histoire universelle catholique* par l'abbé Rohrbacher.

(2) Saint Matthieu, xxiii, 13.

(3) Saint Luc, xii, 25.

L'œuvre est accomplie, et quels sont les signes qui l'accompagnent? Les éléments se révoltent, la foudre éclate sur tout le monde prévaricateur, le voile du temple se déchire du haut en bas : le Saint des Saints est affranchi et libre dès ce jour pour tous les siècles.

Le voile des sanctuaires d'Isis en même temps se lève, la gentilité accourt à la nouvelle vérité si longtemps refusée au monde.

La légende dit que le Sphinx se jeta dans la mer quand l'énigme qu'il avait proposée au monde, et dont le mot était *l'Homme*, fut devinée par Œdipe.

Que les hommes de bonne volonté, ceux qui cherchent la paix et la vérité promises à cette condition seulement, lisent avec nous dans le grand livre des symboles où toute la doctrine du Verbe éternel est inscrite par le signe divin au nom de Celui qui a fondé sur ce Verbe éternel son Église.

Jésus-Christ avait dit : « Si vous vous taisez, les pierres parleront. » Les pierres ont parlé : sur les monuments antiques, sur les ruines des temples enfouies dans le sable des déserts asiatiques et africains, sur les stèles et les cylindres, nous trouvons sculptées de magnifiques légendes, et les archéologues restent éblouis de la splendeur rayonnante qui se dégage de ces monuments du passé.

« Lorsqu'on aura complètement fouillé les my-

thologies, celles de l'Asie surtout et de l'Inde, on y trouvera une relation de l'éternité dont les rayons pourront à peine être supportés par des yeux voilés » (1).

J'ai voulu interroger ces documents du passé à mon point de vue spécial ; ils m'ont répondu au-delà de toutes mes espérances. Les études présentes ont été écrites d'une façon indépendante ; il s'est trouvé que, une fois terminées, elles convergeaient toutes vers une même idée, à savoir de prouver la divinité du Sauveur ; je n'ai donc pas hésité à les publier dans un même ouvrage à cause de ce lien qui les unit très intimement. Et comment en serait-il autrement, puisque là est la pensée dominante qui remplit tout enfant fidèle à la doctrine de l'Église, cette doctrine qui apparaît de plus en plus lumineuse quand on la rapproche de sa source divine ?

Je n'ai pu qu'effleurer ces sujets si importants, car une seule de ces études approfondies aurait demandé plusieurs années de recherches ; je ne puis donc que renvoyer le lecteur aux savants qui m'ont permis de marcher sur leurs traces.

De grâce, qu'on ne me reproche donc pas l'insuffisance de ce travail ; ce n'est pas seulement faute de temps, mais encore manque de préparation suffisante à ce genre de travail. Seule, une

(1) Mayer, Avant-propos du *Dictionnaire Mythologique*.

foi très ferme, une conviction aussi ardente que pure m'a donné le courage nécessaire pour aller jusqu'au bout.

J'ajouterai encore : si dans ces lignes j'ai trahi le secret de quelque sanctuaire quel qu'il soit, qu'on m'excuse, mais, n'ayant reçu mon initiation d'aucune École et me confessant appartenir uniquement à l'Église catholique universelle du Christ, je puis dire avec Fabre d'Olivet : « J'étais libre de donner ce que j'avais reçu moi-même librement. »

La figure de Jésus-Christ, sauveur de la femme, seule m'a inspirée et m'a encouragée. Jésus-Christ est le Maître et le héros de la femme ; non seulement il a été son Rédempteur, mais il l'a associée à son œuvre de Rédemption.

A côté du service de la charité, symbolisé dans l'Évangile par Marthe, Jésus-Christ a appelé la femme à un rôle spirituel symbolisé par celui de Marie. Qu'on se rappelle les paroles du Maître : « Marie a choisi la meilleure part, et *celle-là ne lui sera point ôtée.* »

Voilà le langage symbolique et en même temps historique employé par la Sainte Écriture. Marie est la figure de Celle qui devient la Mère des apôtres, qui sera l'Ame de l'Église. Marie est plus que cela, elle est *la Mère* par excellence. Avec son dernier souffle, Jésus-Christ a prononcé son testament : « Voilà ta mère », dit-il à saint Jean. Et l'Église nous dit que saint Jean est ici la figure de

l'humanité entière. La dernière pensée du Seigneur conviait la femme à son sacerdoce éternel, celui de Mère divine et de Mère des hommes.

Femmes, avez-vous compris tout ce que cette dernière pensée du Maître contient de tendresse et de délicatesse à votre égard, mais en même temps la responsabilité qu'elle vous impose? Et l'Église, chargée de veiller sur l'exécution du divin testament, l'a-t-elle toujours compris dans toute l'étendue de sa pensée profonde?



LA RÉVÉLATION

CHAPITRE PREMIER

ÈVE

I

Le Mépris.

Bercée par la parole du Serpent tentateur, la femme prend le fruit défendu, et, l'ayant trouvé à son goût, elle entraîne son compagnon dans sa faute.

Ce récit enfantin qui, dans l'Écriture, semble ouvrir l'histoire douloureuse du genre humain, révèle néanmoins, n'en doutons point, une profonde vérité. La femme, source maudite du péché et du mal, voilà le dogme fondamental de toutes les religions ; comparons les doctrines et les traditions des peuples les plus divers, nous les trouverons chargées d'humiliations et de dédain

pour la malheureuse coupable; ouvrons les livres sacrés de tous les temps, l'anathème contre la femme sert de base, de point de départ pour les systèmes religieux quels qu'ils soient.

Faut-il rappeler le mythe de Pandore dans la théogonie d'Hésiode? La femme ouvre le couvercle de la boîte d'où s'échappent tous les maux... seule, reste l'espérance: forme allégorique que la légende a donnée à l'éternelle rancune de l'homme en face de l'ascendant funeste que la femme a toujours exercé sur son cœur.

C'est ainsi que l'Ecclésiaste résumera la sagesse des générations et des siècles par ce mot énergique et sincère: « Comme le ver s'engendre dans le vêtement, ainsi toute l'iniquité de l'homme vient de la femme. » Admirons ce touchant accord, alors que tant d'autres dogmes, aujourd'hui comme jadis, ne furent que des raisons de dissidences et de luttes fratricides: ils naissent, ils meurent; celui-là a résisté, il domine toujours le plan de l'histoire religieuse.

Si l'on veut en croire les écrivains religieux, on peut constater que, dans les langages primitifs de toutes les nations, la racine du mot « femme » s'identifierait avec celle qui caractérise le mal, le péché, ce qui ferait présumer, en effet, que celui-ci date de loin.

« Dans les caractères primitifs chinois, le nom d'Ève voulait dire « celle qui lie les autres dans

son propre mal » ; ailleurs, la racine du mot « femme » renferme l'idée de souillure, d'infirmité, de larmes, de contagion.

« L'idiome patriarcal que parlaient les héritiers de Sem, fils de Noé, exprime, par les racines du nom de la femme, l'idée d'oubli, oubli de la défense de Dieu » (1).

Combien d'exemples pourrait-on donner ? mais il suffit de constater qu'il y a là une parenté étroite entre toutes ces légendes, et qu'elles sont visiblement inspirées par un parti-pris de vengeance et de réaction contre l'éternel féminin, rançon de la victoire que l'homme, un jour, remporta sur sa compagne devenue sa victime et son esclave.

Et, en premier lieu, il faudrait admettre que le fait initial qui fut le point de départ de la doctrine fatale appartient encore à cette antiquité reculée, préhistorique et antérieure à la dispersion des peuples. Du centre commun, berceau des races, les peuples s'en allèrent dans tous les sens, emportant avec eux les traditions des ancêtres, héritage sacré qui révélera un jour leur origine commune. La doctrine de la femme « péché » en fait partie. Voilà du moins ce que nous enseignent les auteurs les plus autorisés, s'appuyant sur l'unanimité des faits et des documents.

(1) Roselly de Lorgues, *La Mort avant l'Homme*.

Mais est-ce à dire que cette thèse mysogyniste doive, sans aucune contestation, continuer à passer pour un dogme absolu et définitif, un de ceux que le genre humain a reçus de la main de Dieu lui-même, et qui, ainsi, sont arrêtés dans les desseins éternels et immuables de la Providence ?

Assurément non ! Trop de faits sont en contradiction flagrante avec cette thèse, et, si loin qu'elle semble remonter dans le passé du genre humain, elle apparaît toujours mêlée et pour ainsi dire superposée à une autre conception qui, au contraire, montre la femme entourée de gloire et de vénération. On sent là deux courants, deux principes, qui se touchent, qui se heurtent dans une continuelle réaction l'un contre l'autre, et nous nous demandons avec étonnement quel est le vrai principe, le plus ancien, comment expliquer leur lutte, et lequel des deux aura finalement le dernier mot. Nous espérons, par une étude approfondie, arriver à une conclusion qui, pour être nouvelle et troublante, sera cependant saluée comme l'aurore et le triomphe de la vérité et de la justice pour la victime d'un préjugé mille fois séculaire.

II

La Divinité féminine à l'origine des Religions.

Adressons-nous à l'histoire des Religions : elle va nous apprendre une chose étonnante au premier abord ; en effet, si l'ancienne théorie misogyniste était exacte, plus nous remonterions en arrière, vers les origines, plus nous devrions rencontrer à la base de l'idée religieuse la condamnation de la femme. Mais tout le contraire a lieu, et ce que nous y trouvons, c'est l'exaltation et l'adoration de la femme sous la figure de la déesse.

Aussi loin que nous portent les investigations dans le passé religieux de l'humanité, nous trouvons la déesse auprès du dieu ; bien plus, le dieu apparaît comme inférieur, comme subordonné, comme *le fils de la femme* à laquelle il doit honneur et dignité.

Avec une surprise plus grande encore, le savant constate à un moment donné que le dieu disparaît, qu'il n'y en a plus trace dans les textes ; ce qui reste seul, dominant le Ciel religieux de l'humanité, c'est la divinité femme et mère.

Personne aujourd'hui, ayant fait de l'histoire des Religions, ne pourra le contester.

Je suis heureuse de pouvoir citer ici le témoignage d'un auteur nullement suspect de par-

tialité dans la question qui nous occupe. Il constate la prééminence de la déesse dans les peuples primitifs de la race sémitique, prééminence qui est loin d'être particulière à cette race.

Voici ce que dit le Père Lagrange dans son livre sur les Religions sémitiques (1) :

« Le culte de la divinité féminine remonte aussi loin que les plus anciens documents. Il est supposé comme la chose la plus normale, et cependant quel mystère ! Qu'on ait adoré des forces inconnues, des esprits mystérieux, qu'on leur ait donné le nom de Maîtres, rien d'étonnant ! Mais quand la déesse apparaît, le divin est donc assimilé à l'humanité ? Si certains systèmes ont pris soin de marier leurs dieux et leurs déesses et de ne laisser aucun dieu sans sa déesse parhèdre, ces grandes déesses sémitiques ne sont nullement de simples épouses. Vellhausen a bien fait remarquer qu'elles ont leur rôle à elles, souvent même elles ne conçoivent et n'enfantent pas. Istar chez les Babyloniens, Astarté en Syrie, Al-Lat ou Al-Ouzza parmi les Arabes, n'ont pas le rôle effacé d'une femme obéissante. On a prétendu qu'elles avaient même la suprématie sur le dieu, et qu'il y avait là un indice de l'ancien état social où le matriarcat était la règle. Mais on ne peut pas dire que, chez les déesses,

(1) Chapitre sur les déesses, reproduit dans la *Revue Biblique*, 1901.

le caractère de Mère soit beaucoup plus en relief que celui d'épouse ; la conception d'un dieu fils ne paraît pas très ancienne. »

Nous ne pouvons donc pas nier que la divinisation du principe féminin apparaît dans l'histoire des religions avant la divinisation du principe masculin ; les textes et les documents sont là, et leur valeur affaiblit singulièrement l'antique préjugé ecclésiastique qui réserve à l'homme seul le privilège divin.

Nous n'insisterons pas pour l'instant sur ce point, car il ressortira clairement dans la suite de l'étude qui est le but de cet ouvrage ; mais nous pouvons dès maintenant nous arrêter à cette vérité démontrée que la divinisation primordiale de la femme renverse d'une façon absolue le dogme d'une condamnation initiale, qui, dès lors, n'apparaît plus que comme une doctrine accidentelle conséquente à quelque événement d'une portée universelle.

Avant cet événement, l'Écriture ne montre-t-elle pas la femme comme investie d'une certaine autorité vis-à-vis de l'homme ? Adam écoute la femme, il lui obéit. Pourquoi ? Parce que, comme nous le prouverons dans la suite, à l'origine elle lui apparaît comme douée d'un certain privilège et possédant certaines qualités qu'il ne se reconnaît pas à lui-même. Il lui rend même un culte d'adoration : elle est le symbole de la vie, elle est

la créatrice, la mère, possédant la vie en elle; elle est assimilée aux forces éternelles de la nature; elle est l'image, ici-bas, de la divinité conçue comme le principe de vie qui anime l'univers : de là le culte de la femme à l'origine de toutes les religions.

III

Différence de la version élohiste et de la version jéhoviste.

Nous croyons donc pouvoir affirmer avec certitude que :

1° Un temps que nous ne saurions évaluer s'est écoulé entre la création de ce Paradis terrestre, séjour de félicité où l'homme vivait heureux avec sa compagne dans une intelligence et une innocence parfaites, et le moment sinistre où tout s'est écroulé sous la colère divine ;

2° Les événements, tels que nous les trouvons aujourd'hui dans le livre des origines du monde, n'ont pas été rapportés de cette manière par le premier historien du genre humain. L'histoire de la condamnation de la femme, en particulier, est une version due à une rédaction ultérieure.

Il n'y a rien dans le fait même de ces versions successives qui puisse étonner quiconque s'est occupé de critique biblique. C'est un fait aujour-

d'hui acquis à la science, et que l'enseignement des séminaires eux-mêmes a reconnu, que le Pentateuque, tel que nous le possédons, est une compilation remaniée plusieurs fois dans la suite des âges.

On sait que, au retour de la captivité, Esdras réunit les livres saints en un seul canon. L'Écriture nous apprend que ces livres, qui avaient été perdus pendant la captivité, furent reconstitués avec l'aide des principaux docteurs. Plusieurs versions avaient déjà cours à cette époque parmi les commentateurs de la Loi. Esdras et Néhémias, les restaurateurs du code et des textes sacrés, s'efforcèrent de ne point imposer dans leur rédaction leurs opinions personnelles, mais voulurent d'une manière aussi concise que possible laisser une place à toutes les Écoles. Ils conservèrent ces couches d'opinion qui, ainsi superposées, forment cette véritable stratification qu'une critique attentive peut discerner dans la Bible.

Bien avant Esdras, d'ailleurs, c'est de cette manière qu'agirent tous les écrivains sacrés lorsqu'ils voulurent établir un système nouveau qu'ils croyaient devoir être nécessaire, étant données les circonstances et l'époque dans lesquelles ils vivaient : ils ne manquaient jamais de laisser dans leurs écrits, d'une manière quelquefois voilée, mais toujours reconnaissable aux yeux de l'inves-

tigateur clairvoyant, la trace des systèmes qui les avaient précédés.

Moïse, le plus ancien des écrivains sacrés connus, n'est pas véritablement le premier d'entre eux tous : bien longtemps avant lui, l'art d'écrire était usité dans les classes sacerdotales ; aussi Moïse a-t-il pu se servir d'anciens mémoires pour la composition de son œuvre (1).

Ces fragments, selon la critique la plus rigoureuse, remontent à la plus haute antiquité ; ce sont là des traditions dont l'origine se perd dans la nuit des temps. On les retrouve avec peu de variantes chez tous les grands peuples de l'antiquité, et, transmises pieusement dans les temples, elles arrivèrent au peuple juif par Abraham, grand-prêtre chaldéen, émigré dans la Palestine ; leur rédaction se trouve déjà arrêtée ainsi, autant pour sa forme écrite que pour sa forme orale (2).

Il est donc parfaitement légitime de conclure de là, non seulement que ces différentes parties que nous relevons dans le texte de la Genèse ne peuvent pas provenir de la même main, mais qu'elles sont l'expression de mentalités si différentes qu'il faut nécessairement admettre qu'elles

(1) Jean d'Astruc : *Conjectures sur la Genèse*, Bruxelles, 1753 : Réflexions préliminaires.

(2) Lenormant : *Origines de l'Histoire*, préface, xv.

ont été rédigées à des époques fort éloignées les unes des autres.

La critique relève surtout deux versions, dont l'une, l'élohiste, serait la plus ancienne : elle provient, dit-on, de la Phénicie ou de l'Égypte, et résume l'antique tradition des Patriarches; l'autre, la jéhoviste, doit être attribuée à Moïse.

La preuve en est que le nom de Jéhovah ne fut pas connu des Hébreux avant ce Législateur, comme il est dit dans le chapitre VI, versets 2 et 3, de l'Exode, où Dieu parle ainsi à Moïse : « Je me suis bien fait connaître à Abraham, à Isaac, à Jacob, comme le Dieu Tout-Puissant (Shaddaï), mais, sous le nom de Jéhovah, ils ne m'ont pas connu ». C'est donc à partir de Moïse que le nom de Jéhovah passa pour être celui du Dieu « Un », l'Unique par excellence, « Celui qui est ».

Le nom d'Elohim (qui est un pluriel), continue, au contraire, à être employé par les nations voisines des Hébreux, qui se livraient à l'idolâtrie.

Voyons maintenant en quoi consiste la différence des deux versions.

Dans la première, qui ouvre l'Écriture Sainte, appelée par la critique version A (chapitre I, versets 1 à 31), c'est l'Élohiste qui parle; la narration est naïve et tout imprégnée d'un délicieux optimisme, elle est comme un chant d'amour que Dieu adresse à la Terre en la comblant de sa faveur et de ses bénédictions. Il crée le couple

humain à son image et à sa ressemblance dans une unité et une égalité parfaites ; ayant vu que son œuvre était bonne, il désire qu'elle vive et qu'elle prospère, et il dit aux oiseaux, aux poissons, à l'homme, en les bénissant : « Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre, la mer et l'air », ajoutant encore une promesse toute paternelle selon laquelle jamais la terre ne serait stérile et ne refuserait la nourriture à toutes les générations à venir. C'est comme l'exaltation de la création et de la fécondité où Dieu, le Créateur, se glorifie lui-même dans son œuvre.

Ici, nous trouvons toutes les caractéristiques des anciens cultes féminins combattus violemment dans la suite. Le souvenir de ce passé reste comme celui d'un âge d'or et de félicité dans la mémoire des peuples.

Tout au contraire, le Jéhoviste — version B de la critique — semble faire non seulement de l'histoire, mais encore et surtout de la morale : il parle en philosophe qui pose le problème du bien et du mal ; selon lui, tout le mal vient de la femme, et il conclut à une nouvelle Loi qui met la femme sous la puissance et sous la domination de l'homme.

Toute la version B trahit visiblement l'intention du grand Législateur des Hébreux : une nouvelle ère s'ouvre où l'homme dominera sur la terre, ayant son type idéal dans le Ciel, *l'Homme-Dieu*, Jéhovah, le « Dieu Un ».

De ce rapide aperçu, il paraît ressortir une conclusion évidente : quand l'œuvre de Moïse commence, de longs siècles se sont écoulés ; aux versions primitives s'ajoutent les versions rétrospectives des traditions, à la révélation succède l'histoire ; déjà le plan divin se déroule devant nos yeux et aboutit à la grande réforme religieuse que l'Église appelle la révélation mosaïque, qui est celle du monothéisme pur et rigoureux (1).

Plus de déesses, plus de Mère, plus de Reine des Cieux.

Nous verrons plus tard que ces cultes féminins étaient pourtant trop enracinés dans l'âme du peuple pour jamais disparaître complètement.

Toute l'histoire d'Israël raconte sa plainte et sa souffrance de se voir privé du culte si cher à ses ancêtres, et nombreuses sont les tentatives pour sa restitution...

Il était nécessaire, pour faire comprendre la suite de ce travail, d'établir dès le début la différence radicale qui existe entre les deux versions des Écritures sur les origines. Ce premier point étant arrêté, nous aurons à établir plus tard le rapport qui se trouve entre la doctrine paradisiaque de la condamnation de la femme, d'une part, et

(1) La chronique de Larcher la place entre le xvi^e et le xii^e siècles. Moïse est contemporain des héros solaires, des vainqueurs de la femme, comme Bacchus, Jason, Héraclès... il a réalisé la réforme religieuse *masculine* pour le peuple israélite.

les événements historiques qui ont amené la chute des doctrines féminines, d'autre part.

Mais qu'on ne se scandalise pas d'avance et qu'on ne crie pas à l'hérésie ! Qu'on ne m'arrête pas en disant que le renversement de la culpabilité de la femme, c'est en même temps celui de la chute, et que, sans chute, il n'y aurait plus de Rédemption !

Non, la Rédemption est précisément la réhabilitation de l'incarnation que la chute semble condamner, du moins telle qu'elle est présentée dans les cultes ultérieurs en réaction contre ceux qui l'ont glorifiée à l'origine.

Tout le problème historique autant que psychologique est là.

« L'incarnation est chose divine et voulue, mais en tant qu'obéissance à la volonté et aux lois divines. »

Voilà le véritable dogme qui est inscrit en lettres grandioses à la première page de l'histoire du genre humain.

L'incarnation du Fils unique de Dieu pouvait seule répondre aux théories falsifiées, aux erreurs qui s'étaient accumulées, à la dégradation et à la corruption du genre humain qui en étaient la triste conséquence.

Il était nécessaire qu'il dît lui-même : « Je suis la vie », afin que la vie resplendît de nouveau dans la gloire des temps primitifs, que le dogme

de la chute fût racheté par celui de la Rédemption, gage de la vie éternelle.

IV

L'Écriture sacrée.

Éblouis un instant par ces perspectives infinies, par ces développements merveilleux de la divine pensée, nous sentons le besoin de nous retourner en arrière pour assurer notre marche, de rentrer dans le Paradis céleste et de nous mettre en face de nos premiers parents, ces premiers enfants de Dieu, purs et innocents, tels qu'ils étaient créés par la Bonté suprême. Notre guide, c'est l'Écriture sacrée, le Sepher de Moïse.

Mais quoi ? dès l'abord, notre intelligence s'étonne : une histoire enfantine, un petit conte, qui révolte à la fois le bon sens et l'esprit de justice, se présente à nous.

Devons-nous croire, comme les encyclopédistes antireligieux du XVIII^e siècle, et comme affectent de le penser les adversaires modernes de la Religion, que, pour une pomme, le monde ait été bouleversé et des centaines de générations maudites alors qu'elles n'avaient commis aucun mal ?

Ah ! s'il devait en être ainsi, notre conscience se révolterait contre une telle injustice, en même

temps qu'elle s'étonnerait d'une telle disproportion entre l'effet et la cause.

Il y a, sans nul doute, autre chose derrière les textes. Ce que contient l'Écriture est voilé sous une forme exotérique; il y a autre chose, et cette autre chose, c'est le symbole. Il ne faut pas juger les temps reculés de l'histoire de la même manière que les temps modernes. Aujourd'hui, la science et la philosophie sont universellement répandues jusque dans les classes inférieures de la population.

Dans les temps anciens, il n'en était pas ainsi : l'éducation des peuples a dû se faire progressivement en commençant par les classes les plus élevées. N'en est-il pas de même dans la nature ? ne voyons-nous pas, le matin, le soleil éclairer d'abord le sommet des montagnes pour descendre ensuite dans la plaine ? Ainsi la science et la philosophie devaient illuminer d'abord les hautes castes, et spécialement les castes sacerdotales, dont c'était la fonction et la raison d'être.

Mais, pour préparer l'éducation progressive des peuples, ces savants prêtres devaient s'arranger de telle sorte que, contenues dans les textes sacrés et suffisamment voilées aux yeux des profanes, les grandes vérités se dévoilassent progressivement aux yeux de l'initié.

Nous savons que ces écritures s'élaborèrent dans le mystère des temples ; mais quels furent

les procédés employés par les hommes de Dieu dans la rédaction de leurs œuvres ?

Toutes les langues idéographiques de l'Orient sont là pour nous répondre.

La clef de ces langues — réservée à l'origine aux seuls initiés —, c'est ce que les documents anciens appellent l'écriture divine, c'est-à-dire l'hiéroglyphe, première forme de l'écriture, qui se retrouve identique chez tous les peuples les plus anciens et dès les temps les plus reculés, aussi bien dans les temples de l'ancienne Asie que dans les sanctuaires du Mexique et du Pérou primitifs. Le principe de cette écriture est l'image. C'est dans l'image que repose l'idée ; l'idée gît dans l'image comme le germe dans l'œuf, elle y vit d'une vie latente et potentielle ; que les circonstances deviennent favorables, et elle éclora, prenant exactement la forme *voulue* par le plan de Dieu.

Ainsi, quiconque lit l'Écriture sacrée sans réfléchir n'y voit au premier abord qu'une suite d'images sans liens apparents. Mais que la réflexion vienne, que les circonstances de la vie soient favorables, et l'image, le mot emmagasiné dans la mémoire, vont laisser éclore l'idée profonde qui y était enfermée, et la vérité se déploiera aux yeux étonnés du philosophe.

Dans ces images se trouvaient insérées les vérités d'ordre psychologique unies aux vérités d'ordre historique, et l'initié y lisait le grandiose

enchaînement de la cause à l'effet, la loi fatale et élémentaire inhérente aux choses soumises à la Loi divine éternelle.

Les premiers Pères de l'Église comprenaient parfaitement cette antique langue sacrée. Saint Irénée dit : « La langue ancienne était parlante, signifiante, cachante », c'est-à-dire qu'elle avait un sens matériel, symbolique et transcendant.

Moïse, disciple des prêtres égyptiens, possédait au plus haut degré la méthode des temples anciens ; aussi Fabre d'Olivet a-t-il pu dire du Sopher : « Fils du passé et gros de l'avenir, ce livre, héritier de toute la science des Égyptiens, porte encore en germe les sciences futures. Fruit d'une inspiration divine, il renferme en quelques pages et les éléments de ce qui fut, et les éléments de ce qui doit être. Tous les secrets de la nature lui sont confiés..... ce que la nature a de plus profond, de plus mystérieux, ce que l'esprit peut concevoir de merveilles, ce que l'intelligence a de plus sublime, il le possède ».

La critique moderne montre un manque absolu de lumière et de pénétration en s'arrêtant au texte grossier et matériel, au lieu de chercher l'esprit au-dessus de la lettre, l'idée sous le symbole. Qu'il est triste de voir, dans certains livres, le texte des écritures rendu suspect, même ridiculisé, en rejetant la faute sur les auteurs et les accusant d'écrire des enfantillages et de propager des erreurs !

V

Adam.

Maintenant, après ces préliminaires nécessaires, nous allons essayer d'interpréter à notre tour les textes de nos origines. On verra qu'il n'est pas impossible de restituer à ces métaphores sublimes, à ces allégories et à ces symboles, leur véritable sens : elles nous sont arrivées lourdes de révélations, et, chose plus admirable encore, celles-ci s'y trouvent intactes grâce aux images typiques et inaltérables, alors que le langage humain est soumis sans cesse aux fluctuations de la pensée et des destinées des peuples.

Qu'importe que le vulgaire, arrêté par son ignorance, n'y ait jamais vu que le sens grossier et matériel ? L'initié, lui, savait que le voile était nécessaire pour garantir le dépôt sacré contre les investigations de la curiosité sacrilège. C'est ainsi que, dans le tabernacle, repose cachée la Divinité unique et éternelle. Seul, le grand-prêtre, l'initié des mystères divins pouvait pénétrer dans le sanctuaire et se prosterner, ravi dans une véritable extase, devant les ineffables beautés qui se révélaient à lui.

Entrons à notre tour dans le sanctuaire du mystère.

En racontant la création, l'hiéroglyphe primitif montre *l'homme*..... est-ce à dire qu'il affirmait par là la formation matérielle d'un seul homme, d'un couple unique ?

Le profane le croit encore ; la science religieuse, cependant, reconnaît le sens universel métaphorique de l'image.

Adam, dit la traduction (de la version samaritaine, selon le Dictionnaire de Vigouroux) veut dire l'universel, l'unité collective du genre humain. Cette première race adamique était conçue par Dieu à son image et à sa ressemblance, et tous les Pères de l'Église, selon les plus anciennes traditions, affirment que ces premiers hommes, premiers-nés de Dieu, étaient créés dans un état de grâce surnaturelle.

Jésus-Christ, dit-on, pour appuyer cette opinion, est le second Adam, parce qu'il nous a renouvelés dans cet état de justice et de sainteté que le premier ancien Adam avait reçu par la grâce de Dieu, puis perdu par le péché.

Aussi sommes-nous bien éloignés aujourd'hui de cet état primitif que Dieu nous avait accordé au commencement.

En effet, dit saint Bonaventure, « si l'on se place au point de vue de la Justice, de la Sagesse et de la Bonté de Dieu, on arrive à la conclusion que le Créateur n'a pu, à l'origine, mettre l'homme dans la condition lamentable où il est aujourd'hui,

et que penser autrement serait une grande impiété » (1).

Nous ne sommes plus que les ombres du type humain idéal tel qu'il est sorti de la main de Dieu. (Quand on parle de « main de Dieu », il faut encore rappeler que c'est là une métaphore, un hiéroglyphe. « La main » voulait dire « la puissance » ; c'est ainsi que, sur des tableaux anciens, Dieu le Père est représenté par une main, et que l'Écriture parle de la formation de l'homme par la main de Dieu pétrissant le limon.)

Saint Bonaventure explique la déchéance de la race humaine par le péché : « Par suite du péché, dit-il, l'homme a été blessé dans les biens naturels, dont il n'a pas été privé, mais il a été dépouillé des biens gratuits qui avaient été ajoutés, par grâce, aux biens naturels. Des dons excellents qu'il possédait, les uns, c'est-à-dire les dons naturels, comme raison, mémoire, intelligence, ont été corrompus par le péché ; les autres, c'est-à-dire les dons gratuits, lui ont été enlevés.

Tous les Pères de l'Église sont unanimes à dire qu'Adam fut créé dans un état d'excellence parfait, de sainteté absolue, et l'Écclésiastique exprime la tradition de tous les temps en disant : « Dieu créa nos premiers parents dans la science de l'esprit ; il remplit leurs cœurs de sagesse,

(1) *In Sent.*, II, 30.

et leur fit connaître les biens et les maux » (1).

Mais, si nous voulions comparer l'état de ces premiers hommes à toutes les perfections d'ici-bas, nous aurions encore tort, et saint Augustin l'affirme en disant « que nous ne sommes plus que pesanteur et faiblesse en comparaison des natures exquisés de ces temps ». En vérité, ils ressemblaient plus à la nature des anges qu'à celle des hommes d'aujourd'hui, et l'Écriture nous montre, misérables déçus que nous sommes, dans la figure du premier homme, notre véritable *type céleste*, notre origine et notre fin selon le plan de la justice divine.

Essayons de fixer ce type primitif de l'homme, pour notre propre édification d'abord, ensuite pour satisfaire les exigences de l'étude historique que nous avons entreprise.

La Kabbale juive appelle Adam l'homme d'en haut, l'homme supérieur, prototype céleste de l'humanité, créé par Dieu à sa propre image et à sa ressemblance. C'est l'Adam Kadmon des livres secrets de la doctrine juive, qui a passé de là dans les sectes gnostiques et dans la littérature apocryphe des premiers siècles du Christianisme.

Dans toute cette littérature, l'Adam Kadmon revêt une forme extra-terrestre, et possède une nature hyperphysique quasi-angélique, nature médianimique qui lui confère ces dons extraordi-

(1) xvii, 1, 5, 6.

naires de grâce surnaturelle : « grâce de la vision de Dieu, des anges, de la domination de la nature physique, des éléments et des êtres créés, comme les animaux..., selon l'Écriture même ».

Saint Thomas reconnaît qu'Adam possède la faculté de la vision béatifique qu'à l'origine Dieu conféra à l'homme, privilège actuel de quelques rares élus, mais fin suprême à laquelle nous arriverons à la fin des temps.

Dans le Dictionnaire de Ferdinand Chabrol (art. *Adam*), il est dit : « Adam voyait le ciel ouvert au-dessus de sa tête, et il conversait avec les anges. »

Cette première race d'êtres adamiques vivait donc, à n'en pas douter, sur un autre plan que celui qui est représenté aujourd'hui par notre plan terrestre.

En état de conscience éveillée, leurs facultés psychiques dominaient des horizons qui nous sont fermés aujourd'hui, état de clairvoyance et de magnétisme supérieur qui les mettait en rapport avec des sphères célestes dont nous ne pouvons nous faire aucune idée actuellement. Ils respiraient, pour ainsi dire, l'haleine divine ; ils entendaient les sons de la nature, les mille voix par lesquelles elle échange ses mystérieuses pensées, ils comprenaient le bruissement des arbres, le murmure des eaux, les chants des anges, la parole de Dieu.

Ce n'était pas encore le plan de l'incarnation

actuelle, mais un état bien au-dessus de celui-ci et que nous ne pouvons regretter qu'avec des larmes d'amer repentir !

Une pièce curieuse, que je ne puis m'empêcher de citer ici, met déjà l'expression de ce regret brûlant sur les lèvres de nos premiers parents, et, certes, jamais le genre humain n'a perdu le souvenir des félicités dont il avait joui dans ces temps, avant la transgression des ordres et de la Loi divine. Ce document est appelé « le testament d'Adam à son fils Seth » (1). L'univers n'avait pas de mystères pour lui, et l'ordre du monde lui était connu ; mais déjà, entre lui et le Créateur, le grand drame a creusé l'abîme infranchissable, et Adam ne laisse plus à son fils que le dernier reflet d'une science toute divine que le péché lui a ravie.

Le fragment que nous citons contient la division mystique des heures, l'horloge du Seigneur, d'après laquelle il règle la création. « Voici, mon fils, dit Adam, la première heure de la nuit : c'est l'heure de l'adoration des démons ; durant tout le temps que dure cette adoration, ils cessent de faire du mal et de nuire à l'homme, parce que la force cachée du Créateur de l'Univers les retient ;

2 h. C'est l'heure de l'adoration des poissons et de tous les reptiles qui sont dans la mer ;

(1) Fragments du livre gnostique intitulé « Apocalypse d'Adam », traduction de Renan dans le *Journal Asiatique*, 1853, nov.-déc., p. 467-471.

3 h. Adoration des abîmes inférieurs et de la lumière qui est dans les abîmes, et de la lumière inférieure que l'homme ne saurait sonder ;

4 h. Trisagion des Séraphins : avant mon péché, j'entendis à cette heure, ô mon fils ! le bruit de leurs ailes dans le Paradis, car les Séraphins avaient coutume de battre des ailes en rendant un son harmonieux dans le temple consacré à leur culte ; mais, depuis que j'eus péché et transgressé l'ordre de Dieu, je cessai de les voir et d'entendre leur bruit, ainsi qu'il était juste ;

5 h. Adoration des eaux qui sont au-dessus des Cieux : à cette heure, ô mon fils Seth ! nous entendîmes, moi et les Anges, le bruit des grandes vagues élevant leur voix pour rendre grâce à Dieu, à cause du signe caché de Dieu qui les agite ;

6 h. Assemblage des nuées et grande terreur religieuse qui marque le milieu de la nuit ;

7 h. Repos des puissances et de toute la nature pendant que les eaux dorment ;

8 h. Action de grâce rendue à Dieu pour la production des herbes et des graines, au moment où la rosée du ciel descend sur elles ;

9 h. Service des Anges qui se tiennent devant le trône de la Grandeur ;

10 h. Adoration des hommes : la porte du Ciel s'ouvre afin d'y laisser entrer les prières de tout ce qui vit et se prosterne, puis elles sortent ; à cette heure, tout ce que l'homme demande à Dieu

lui est accordé, au moment où les Séraphins battent des ailes et où le coq chante ;

11 h. Grande joie sur toute la terre, au moment où le soleil monte du Paradis du Dieu vivant ;

12 h. Attente et profond silence parmi tous les ordres des Esprits, jusqu'à ce que le prêtre ait placé l'autel des parfums devant Dieu ; puis tous les ordres et toutes les puissances du Ciel se séparent.

Stivent ensuite les heures du jour, mais ce tableau a suffi pour nous placer, pour ainsi dire, dans le cadre des visions et de la science d'Adam. Quelle poésie profonde ! Quel mysticisme sublime ! Quelles hauteurs merveilleuses, vers lesquelles nous nous élevons avec peine sur les ailes de l'imagination, sœur de l'intuition et chétif reliquat des glorieuses facultés surnaturelles qui nous furent octroyées à l'origine !

La science explique cette nature hyperphysique des premières races en nous les montrant dans une correspondance étroite avec l'état du Cosmos de ces temps.

La création d'Adam eut lieu à la fin de l'œuvre divine, au sixième jour, c'est-à-dire, selon l'interprétation qui prévaut aujourd'hui, à la sixième époque du monde, quand, par suite des évolutions cosmiques et géologiques, la température et la composition de l'air, l'ordre des saisons, en un mot toutes les conditions nécessaires à l'existence

de l'homme, furent devenues convenables (1).

Ainsi, l'état de l'atmosphère dans laquelle évoluent ces premières races adamiques expliquerait la nature hyperphysique de l'homme : atmosphère saturée d'oxygène, qui, paraît-il, a la propriété d'aimer les organismes, de surexciter leur vitalité, et de leur conférer une puissance médianimique qui les mettrait dans une communion plus immédiate avec les forces cosmiques.

M^{me} Renooz, dans son livre sur « l'Origine de l'homme et des animaux », explique de la même façon le déséquilibre dont souffre l'humanité de nos jours : « Le milieu dans lequel nous avons été créés, dit-elle, n'est pas celui dans lequel nous vivons; tout le prouve, l'histoire géologique de la terre, l'histoire astronomique du ciel, notre histoire physiologique, et cet état de souffrance résultant de la désharmonie entre le milieu actuel et notre organisme, habitué à fonctionner à l'origine d'une façon différente de celle dont il fonctionne aujourd'hui. »

VI

Androgynité primitive.

Après avoir démontré ainsi qu'il n'y a aucun désaccord entre les données de l'Écriture Sainte

(1) Vigouroux, *Dictionnaire*.

et celles de la Science, qui se complètent et s'expliquent réciproquement, nous n'en avons pas fini avec la définition du vocable « Adam », employé dans les textes pour désigner la race humaine primitive dans son unité collective, comme nous l'avons dit.

« Adam, dit encore le Dictionnaire de Vigoureux, est un nom générique qui s'applique à la femme aussi bien qu'à l'homme, parce qu'il désigne les humains, en général, sans distinction de sexe, tandis que, plus tard, l'Écriture emploiera le mot Aïsh pour désigner l'homme, en opposition avec Aïshah pour désigner la femme. »

Ces races adamiques, nous les avons vues, dans leur gloire et leur félicité céleste, partager avec les Anges un autre privilège, celui de l'androgynité. On connaît la réponse de Jésus aux Saducéens qui voulaient l'embarrasser en lui demandant à qui, après la résurrection, appartiendrait la femme qui avait sept frères pour maris. Jésus-Christ répondit : « Après la résurrection, les hommes n'auront point de femmes, ni les femmes de maris, mais ils seront comme les Anges de Dieu dans le Ciel. » Est-ce à dire qu'ils ne sont ni hommes ni femmes? Non, car la tradition nous apprend que la nature des Anges, supérieure en cela à celle de l'humanité, réunit dans un seul corps l'unité mâle et femelle, comme c'était le cas dans les races humaines avant la division des sexes.

Cette théorie est attestée par les traditions de tous les peuples : elle se trouve en Chine, dans les Indes ; elle est reproduite par des auteurs comme Bérose, Sanchoniathon. Le document chaldéen nous rapporte l'existence d'hommes à deux têtes, l'une masculine, l'autre féminine, avec deux sexes à la fois.

« La tradition juive, aussi bien dans les Targumim que dans le Talmud, n'hésite pas à admettre universellement une semblable interprétation en professant qu'Adam fut créé à la fois homme et femme, ayant deux visages opposés l'un à l'autre. Parmi les écrivains ecclésiastiques chrétiens des premiers siècles, Eusèbe de Césarée accepte cette manière d'entendre le texte biblique, et pense que le récit de Platon sur les Androgynes primitifs s'accorde entièrement avec les Livres saints (1). »

A cela correspondrait le fait que, dans tous les temples les plus anciens, se trouvent des divinités à double sexe.

Tout cela n'est point simplement un symbole, mais aussi la réalité historique dont nous n'avons pas le droit de douter en rejetant l'autorité des textes sacrés qui nous l'attestent. Dans un sens supérieur, ces textes présentent le symbole d'une vérité psychologique et initiatique, celle qui proclame l'unité du couple devant Dieu. A l'ori-

(1) Lenormant, *Origines de l'histoire*.

gine, il y avait unité, qualité et harmonie parfaites.

Soyons certains que telle est la révélation primitive, la Loi fondamentale qui ne se démentira pas; l'homme seul y a mis le déséquilibre et en a rompu l'harmonie. Mais c'est déjà un progrès, un indice de retour à l'équilibre que la démonstration de cette unité primitive. Que devons-nous penser de cette exclamation fameuse: « Souviens-toi, femme, que tu n'es qu'un os surnuméraire et que tu devrais couvrir ton indignité et ton humilité avec des haillons! » N'est-ce pas là simplement un mouvement d'éloquence destiné à mettre l'homme en garde vis-à-vis de la femme, l'éternelle ennemie? Cette exclamation même n'est-elle pas un signe du déséquilibre et du manque d'harmonie qui succédèrent à l'âge du Paradis terrestre dont nous avons parlé? Dès l'instant où l'homme et la femme ne concourent pas à la même œuvre en harmonie parfaite, le désordre se met en eux, et chacun des deux rejette la cause de son malheur sur l'autre.

VII

La Séparation.

Mais continuons notre analyse, et voyons comment se fit la séparation des sexes.

L'Écriture dit: « Le Seigneur envoya donc à Adam un profond sommeil, et, lorsqu'il fut en-

dormi, il lui retira une côte, et mit de la chair à sa place ; et le Seigneur forma la femme de la côte qu'il avait tirée d'Adam et la lui amena » (1).

Nous concevons déjà, selon la méthode indiquée, qu'il ne faudrait pas entendre par ce sommeil d'Adam un sommeil ordinaire, l'assoupissement qui nous surprend après les fatigues de la journée en arrêtant nos facultés pour un temps.

On dit que, dans le sommeil, pendant que la vie physique semble comme anéantie, la vie subconsciente agit d'une façon plus intense, comme dégagée des liens qui l'entravent pendant la veille ; nous vivons alors, pour ainsi dire, dans un autre plan ; voilà pourquoi, dans toutes les religions, on appelle le sommeil le frère de la mort, puisque la mort, elle aussi, nous transporte, mais définitivement, dans cet autre plan extra-terrestre. Tel est le sens que les Anciens, les Égyptiens, donnaient au sommeil. Fabre d'Olivet, auquel nous aurons recours plus d'une fois pour nos définitions, dit que l'hiéroglyphe par lequel les anciens Égyptiens désignaient le sommeil donnait à penser qu'ils le regardaient comme une sorte d'universalisation de l'être particulier, comme une sorte de retour au grand Tout.

Le sommeil d'Adam semblerait donc indiquer qu'il passa d'un état primitif « astralisé », magnétique, dans un autre plus individualisé. D'après ce

(1) Genèse, chap. II.

texte très précis, nous apprendrions encore une fois de plus que ce premier état était comme une sorte de somnambulisme (Fabre d'Olivet), état de vision extatique surnaturelle qui était celui de nos premiers parents. Puis, peu à peu, avec les changements survenus dans les rapports cosmiques, la constitution de l'être humain se modifia... au sortir de ce premier état, l'homme se trouva divisé.

La séparation se fit, dit la science, au sortir des grandes ténèbres, quand l'atmosphère nuageuse qui entourait le globe terrestre, jusque-là constituée par d'épaisses vapeurs, se condensa peu à peu en laissant traverser la lumière, le jour.

Alors, Dieu, du couple androgyne, fit l'homme et la femme, et Adam, se voyant divisé, cria dans sa joie : « Os de mon os, chair de ma chair, elle se nommera Aïshah, femme, parce qu'elle est prise d'Aïsh, l'homme... ce qui, littéralement, veut dire « hommese ». Mais, selon Lenormant (*Origines*), il faudrait lire « côté », et non « côte » ; le mot « tsé-lâ », employé ici, signifie dans tous les autres passages bibliques où on le rencontre « côté », et non pas « côte » ; la traduction philologiquement la plus probable du texte de la Genèse serait donc celle-ci : « pendant le sommeil, Dieu prit un des côtés d'Adam, et il en ferma la place avec de la chair ».

Nous aurons déjà beaucoup gagné en prouvant que ce mode de création n'implique nullement l'infériorité de la femme ; on aurait, en effet, autant

de raisons de dire que l'homme a été tiré de la femme que d'affirmer le contraire ; matériellement parlant, bien entendu, car le grand mystère cache, à côté du sens historique, un sens psychologique et mystique que nous traiterons ultérieurement.

Ici, retenons que Dieu créa la femme comme le complément naturel de l'homme ; le texte sacré l'explique en disant : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui une aide semblable à lui » ; et plus loin : « l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils seront deux dans une seule chair » (1).

C'est le rétablissement de l'Unité primitive, tel est l'ordre sacré : il n'y a pas d'infériorité, pas d'humiliation, pas de condamnation de la femme.

« Toute forme, dit le Zohar, dans laquelle on ne trouve pas le principe mâle et le principe femelle, n'est pas une forme supérieure et complète. Le Saint, béni soit-il ! n'établit pas sa demeure dans un lieu où ces deux principes ne sont pas parfaitement unis ; les bénédictions ne descendent que là où cette union existe, comme nous l'apprenons par ces paroles : Il *les bénit* et il appela *leur* nom *Adam*, le jour où il les créa ; car même le nom d'homme ne peut se donner qu'à un homme et à une femme unis comme un seul être (2) ».

(1) Genèse, chap. II, vers. 18 et 24.

(2) Zohar ; 1^{re} part., fol. 55, verso, sect. *בראשית* ; cité par Franck : *La Kabbale*, p. 239.

VIII

Ève.

Voici Ève, la femme type :

« Et Adam, dit l'Écriture, donna à sa femme le nom d'Ève, « Hévah », qui signifie la vie, parce qu'elle était la mère de tous les vivants. »

Ce nom de « vie », donné par l'Écriture à la femme, contient tout le sens mystique et mystérieux qui s'attache au sexe féminin. La vie, de toute antiquité, étant identifiée à l'âme, c'était reconnaître que l'un et l'autre sont la même essence, que la vie est inséparable de l'âme. C'est ce que le langage vulgaire constate encore de nos jours en disant : « rendre l'âme », pour rendre la vie... Le véritable nom de la femme fut donc, selon les racines primitives, l'hiéroglyphe révélateur, celui de « âme-vie ».

L'Écriture semble dire clairement que cette compagne donnée à l'homme pour être son aide et son associée, c'est son âme enveloppée d'un corps, une âme personnifiée pour l'accompagner et l'entourer de sa force et de ses conseils.

La tradition semble donc envisager ce sens mystique en disant que Dieu ouvre une côte d'Adam pour en tirer la femme. Elle sort de l'homme, de son cœur ; elle restera ce que Dieu

a pris en lui de meilleur, de plus précieux ; elle sera son cœur, sa vie, séparés de lui, mais sans lesquels il n'y aura pour lui ni vie, ni aucune félicité... Comme la vie est tout pour l'homme, la femme représente pour lui son « tout » et sa raison d'être. Prenez-lui la femme, il est un corps sans âme, sans vie ! Voilà ce que semble dire l'Écriture. O profondeurs des textes qui, d'un seul mot, nous ouvrent tout un monde de philosophie et d'initiation !

Mais de quelles responsabilités Dieu a-t-il chargé cet être si délicat et si faible ! Physiquement, elle ne possède qu'une infime parcelle de la force de l'homme, selon l'image que l'Écriture emploie pour expliquer la création de la femme, mais, moralement, elle est tout. Elle est son cœur, sa volonté, son intelligence supérieure, son guide et sa loi : l'homme sera ce qu'elle fera de lui. Dieu lui a confié l'homme, et par là tout son royaume et toute sa création. Voilà donc le rôle initial d'Ève ; nous voyons qu'il est sublime, et nous sommes loin des traditions identifiant le mot qui signifie « femme » avec celui de corruption, de mal et de péché. La femme « âme », la femme « vie », voilà la véritable révélation de Dieu. Nous la confirmerons dans la suite, mais, déjà, nous ne saurions en douter sans renverser les textes sacrés.

Pour les Anciens, la vie était surtout renfermée dans le cœur ; ceci encore repose sur l'observation

que le cœur cesse de battre aussitôt que la vie s'échappe, avec le dernier souffle qui sort des lèvres expirantes ; il était donc naturel qu'on mît l'un en rapport avec l'autre ; le cœur devenait ainsi le signe ou le symbole de l'âme, et, comme le cœur préside à la circulation du sang, comme il en est le régulateur, on s'imaginait que la vie avait son siège dans le sang. De là les sacrifices sanglants, les purifications par l'aspersion de sang, principe de vie, dans lequel on voyait quelque chose de divin. On croyait participer à la force de ce principe en le recevant sur son corps. Le sang était chose sacrée (1).

Tout cela était contenu dans le nom de Hévah, Ève, qu'Adam donna à sa femme : elle est son cœur, son âme, son amour, sa vie.

Les Anciens allaient plus loin : pour eux, l'âme, principe de vie, était aussi le principe de la pensée qui fait l'homme l'image de Dieu. Mais cette âme contient en réalité trois principes.

Les hommes, selon leur tendance individuelle, sont plus particulièrement attachés à l'un ou à l'autre de ces trois principes : ceux chez lesquels le premier principe contenu dans l'âme est prépondérant recevaient des Anciens le nom de charnels, ou hyliques ; ceux chez lesquels le second principe

(1) En allemand, « Leb » = leben, vie ; « Lieb » = liebe, amour.

était plus développé, c'étaient les psychiques ; ceux enfin qui possédaient la pensée divine, le Principe supérieur, étaient les pneumatiques. La femme représente les trois principes : vie élémentaire physique, qui la met en rapport avec la vie inférieure de l'Univers ; vie de sentiment, de passion ; enfin vie divine, identifiée au Pneuma de Dieu, à l'âme de Dieu.

Ici, une digression s'impose pour définir le mot « âme », selon la tradition kabbalistique.

Le mot dont Moïse se sert pour désigner l'âme et la vie animatrice de l'être mérite la plus grande attention ; c'est à la numération kabbalistique qu'il nous faut recourir pour l'expliquer. Il se compose en hébreu de quatre lettres.

Chaque lettre de l'alphabet hébraïque représente, on le sait, un nombre, et chaque nombre représente une idée. Voici donc comment se lit ésotériquement le nom divin Iod-Hé-Vau-Hé. La première lettre, Iod, a pour valeur le nombre 10 ; or, qu'est-ce que 10 ? c'est l'un uni au zéro, l'un et le zéro donnant la dizaine, qui est l'élément parfait du système décimal. Or, un, c'est l'être, et zéro, c'est le non-être ; et l'être et le non-être confondus sont bien le premier principe métaphysique, logiquement antécédent à toute autre chose au monde. Le Iod, c'est l'être parfait immobile, le sans-limite, l'Aïn-Soph de la Kabbale, celui qui se tient au-dessus et au-delà de toute concepti-

bilité. Dans le nombre 10, en effet, sont contenus tous les autres chiffres, dont sont composées toutes les autres quantités, quelles qu'elles soient. Tel est le sens de cette première lettre du Nom divin.

Mais cet être divin, pour agir, doit forcément se dédoubler. De potentiel qu'il était, il devient manifesté, mais, étant manifesté, il devient passif par rapport au potentiel ; cette seconde personne est active par rapport au monde, et passive par rapport à l'être figuré par le Iod ; et c'est ce qu'exprime la seconde lettre, le Hé, dont la valeur numérique est 5. 5 est la moitié de 10, ou le dédoublement de 10 sortant de lui-même pour entrer en action.

Étant donnés l'être potentiel et l'être manifesté, le « Iod » et le « Hé », le 10 et le 5, ces deux principes ont forcément une action combinée et réciproque l'un sur l'autre ; c'est ce que la Kabbale représente par l'addition du 10 et du 5, qui nous donne 15 ; mais on sait que tout nombre, dans la Kabbale, doit se réduire jusqu'à ce qu'il soit ramené à un des dix premiers nombres. Cette opération, qui s'appelle la réduction théosophique, s'opère ainsi : 15 est équivalent en symbolisme à $1 + 5$, c'est-à-dire à 6. Or, 6 est justement la valeur numérique de la lettre Vau, troisième lettre du Nom divin, qui représente l'action réciproque des deux premiers principes en équilibre ; telles sont les trois racines qui donnent la clef du Nom divin. Mais ce Nom

divin, dans lequel se trouvent trois racines, est composé de quatre lettres. Cherchons à nous en rendre compte.

Dans l'assemblage « Iod-Hé-Vau-Hé », les trois premiers signes « I-é-v » représentent les trois premiers principes, ou la Trinité qui contient toutes choses et est la cause première de tout. « I-é-v », c'est la Trinité-Dieu, parfaite en elle-même et se tenant en équilibre en elle-même. Mais cette Trinité-Dieu a en face d'elle le monde sur lequel elle va agir. Comment va-t-elle agir ? Exactement de la même manière que tout à l'heure le principe « Iod », lorsqu'il dut sortir de lui-même par la projection hors de lui du principe « Hé ».

La Trinité « Iod-Hé-Vau », dès qu'elle veut s'exprimer, s'exerce par le principe « Hé », ce qui nous donne, pour le Dieu complet actif, le nom de « I-é-v-é », ce nom que nul ne devait prononcer, car il contenait en lui-même, on le voit maintenant, les plus formidables principes.

Le nom de « I-é-v-é », que nous avons groupé en « Iév-é », Trinité et Principe d'action de la Trinité, peut se grouper autrement en séparant le « I » de « É-v », ce qui nous donne le Dieu inattingible en face de « É-v », âme de Dieu, Principe animateur de toutes choses. Cette Ève se décompose, en effet, en deux principes féminins envoyés par Dieu ; l'un de ces principes, le premier Hé, qui est l'âme universelle, touchant à Dieu, et le second

Hé, qui est l'âme individuelle, touchant au monde. Entre les deux se tient un Principe équilibrant qui les réunit et qui donne au monde son harmonie. Ainsi interprété, grâce à la Kabbale, ce nom de « Ève » se lit : Action double de Dieu sur le monde, équilibre, vivifiante harmonie des choses.

Allons encore plus loin, et, toujours grâce à la numération kabbalistique, essayons de tirer de ce nom ineffable un peu des mystères qu'il contient.

Les quatre lettres « I-é-v-é » représentent donc dix plus cinq, plus six, plus cinq. Opérons sur le second groupement $5 + 6 + 5$ l'opération de la réduction théosophique, pour voir à quelle valeur symbolique nous arrivons :

$$5 + 6 + 5 = 16; \quad 1 + 6 = 7.$$

Sept, chiffre merveilleux par lequel toutes les Religions antiques ont exprimé l'énergie du monde. Ève, c'est le 7, l'expression de Dieu, les sept modalités de la Puissance divine, les sept couleurs de l'arc-en ciel, les sept notes de la gamme, les sept génies planétaires, les sept courants de pensées, les sept dons du Saint-Esprit, les sept aspects sous lesquels se révèle à nous l'âme merveilleuse de Dieu.

Sons, couleurs, pensées, sentiments, tout se révèle à nous par 7. Sept est la signature de l'âme de Dieu.

Maintenant que nous avons vu que le 7 est le

développement du nom de « Ève », voyons comment ce développement va rentrer dans l'unité. 7, c'est le développement des trois principes contenus dans « Ève », mais si, à ce 7, nous ajoutons le 3, qui représente les trois premiers principes de l'âme divine, nous obtenons 10, chiffre du « Iod » originel, et tout rentre dans l'Unité parfaite. L'âme divine revient à son principe : Dieu ; l'âme et Dieu se confondent en un seul être indissolublement et éternellement concentré en lui-même, l'âme étant Dieu, comme Dieu étant l'âme. L'âme et Dieu sont et n'ont jamais cessé d'être une seule et même personne, une seule et même essence : mystère sublime que dévoile le nombre sacré, le nombre qui, d'après Pythagore, régit le monde.

Nous venons de voir que « Ève » est l'âme et la vie de l'homme, le Principe d'animation supérieur par lequel l'homme sent ses attaches avec le monde et avec Dieu. Il convient de déterminer ici les rapports de la figure d' « Ève » avec ce que les Livres saints appellent « Rouach ». Recourons quelques instants à la méthode d'interprétation kabbalistique de la Bible.

Ève, l'âme de l'homme, contient trois principes distincts : Nephesh, Rouach et Neshamah ; mais l'homme, ainsi que nous l'avons vu, est créé à l'image de Dieu ; c'est la Genèse elle-même qui l'affirme. Nous devons donc, si Dieu et l'homme

sont semblables, trouver en Dieu trois âmes, ou mieux trois modalités d'âme qui sont une seule et même âme.

Ces trois âmes sont, elles aussi, Neshamah, Rouach et Nephesh ; mais Neshamah, la plus haute, la plus inaccessible à notre nature, est tout ce que n'est pas le Dieu infini et inattingible lui-même, et reste, par rapport à nous du moins, dans un état d'immobilité parfaite. Elle est trop au-dessus de nous, et, comme un aigle que nous voyons d'en bas et qui plane dans les nues, nous ne pouvons distinguer les battements de ses ailes.

Mais, en Dieu, l'âme Rouach est celle qui, tout en participant des hautes qualités de l'animation divine, peut venir jusqu'à notre compréhension. Ainsi le Rouach, âme vivante et agissante de Dieu, emplit le monde de son mouvement. Cette âme Rouach est véritablement pour nous, bien plus que Neshamah, immobile dans sa perfection, et bien mieux que Nephesh, qui ne préside qu'à la vie matérielle, la grande dispensatrice de toute beauté, de tout amour, de toute vie.

Dans ces conditions, qu'est donc Ève par rapport à Rouach ? Ève, c'est le Rouach de l'homme ; « Ève » et « Rouach » ne sont qu'un seul et même principe considéré sous deux aspects différents. « Rouach », c'est l'âme se tenant auprès de Dieu, issue, soufflée hors de Dieu ; mais, dès que cette âme suscitée par Dieu s'exhale de l'homme et l'anime,

elle devient « Ève », l'âme individuelle de l'Adam individuel type, comme Rouach était l'âme universelle et globale de Dieu.

Dès lors, un véritable courant, un merveilleux influx s'établit à travers la nature tout entière. Jaillie hors de l'illimité, de l'éternel et de l'infini, l'âme Rouach s'individualise dans chacun de nous et prend sa forme. Rouach suscite Ève, et Ève révèle Rouach.

Si nous prenons les textes en mains, nous allons voir plus clairement encore cette vérité se révéler à nous.

Et tout d'abord, dans la figure hébraïque araméenne, le mot Rouach est du genre féminin ; c'est un hasard, sans doute, pensera-t-on, une simple forme grammaticale ? Non ! parce qu'au sens grammaticals'ajoute le sens psychologique : tout le long des Écritures, ce Rouach est assimilé à la figure de la Sagesse, figure absolument et indéniablement féminine, comme nous allons le voir par des citations du Livre de la Sagesse de Salomon.

Cette féminité du mot « âme », nous la voyons affirmée à chaque pas ; le Rouach-Ève et la femme se tiennent comme un seul et même Principe. Dans les noms donnés à Ève, Aïshah, l'âme, et Ève, la « Vie », repose toute la glorification de la femme, qui, identifiée à l'âme individuelle, l'est aussi à l'âme universelle.

L'âme de Dieu, ce que les Écritures appellent

Rouach-Elohim, première évocation de la Divinité, est, comme l'Écriture l'atteste de façon irréfutable, conçue comme une puissance féminine, puissance Mère avec laquelle Dieu accomplit l'œuvre de la création.

La création de la femme terrestre peut donc être comparée, par analogie, à celle de l'Épouse divine ; elle ne procède pas de l'homme par génération, mais par voie d'émanation. Ève, la femme type, fut conçue spirituellement seulement, et l'œuvre de la chair n'y était encore pour rien... le péché n'existait pas encore ; c'est l'Immaculée, la toute pure, type de la femme céleste, celle-là seule que les siècles ont saluée de ce nom, et qui doit rétablir l'humanité dans son intégrité primordiale : celle qui sera la mère de Dieu et des hommes.

IX

Le Rouach-Elohim.

Revenons maintenant au texte de l'Écriture : « Et la terre était un désert et un chaos vide ; les ténèbres étaient à la surface de l'abîme : le souffle d'Elohim (Rouach-Elohim) se mouvait à la surface des eaux » (1).

(1) *Genèse*, I, 2.

C'est le souffle créateur éveillant dans le chaos la génération de la vie ; comme dit l'Écriture : « c'est l'Esprit qui m'a créé, c'est le souffle du Tout-Puissant qui m'a donné la vie » (1).

L'Antiquité donnait à l'action de l'Esprit, particulièrement dans ce passage de la Genèse, le sens d'obombrer, couvrir, protéger avec tendresse, comme l'oiseau couve, avec sa chaleur vivante, la vie renfermée dans l'œuf. Pour cette raison, et aussi pour la couleur immaculée de son plumage, on choisit la colombe comme image de cette activité particulière de l'Esprit. Comme l'oiseau communique sa chaleur à ses petits et fait éclore la vie, ainsi Dieu agit par son Esprit (2).

Saint Basile compare le Saint-Esprit à une mère-aigle qui couve ses petits et les fait éclore (3).

Merveilleuse clarté des textes !

« La Sagesse, dit l'Ecclésiaste, est sortie comme un souffle de la bouche du Très-Haut. » La première manifestation divine est lumière et chaleur : lumière, puisqu'il est dit que dès lors la lumière se fit ; chaleur, puisque son action est comparée à la chaleur vivante de l'oiseau couvant son nid.

Comme un souffle, est-il dit, apparut la Sagesse dans le monde. Souffle divin, visible cependant comme l'haleine qui sort de la bouche d'un être

(1) *Psaumes*, XXXIII, 4.

(2) *Genesis*, Dillmann, p. 18.

(3) *Homélies*.

vivant, souffle de chaleur humide qui, au contact de l'atmosphère extérieure, prend la forme d'un nuage blanc, d'une légère vapeur. Voilà ce que la Sagesse explique clairement en disant : « J'ai couvert le monde comme un brouillard » ; ce brouillard blanc, visible dans les ténèbres absolues, était la première forme de la lumière, la lumière permanente.

Dieu, dès sa première manifestation, est lumière et chaleur, Amour, Sagesse, Esprit, Vie.

Voici ce que dit la Sagesse : « Je suis sortie de la bouche du Souverain, première engendrée avant toute créature ; j'ai fait que dans les cieux fût produite la lumière permanente, et j'ai couvert la terre comme un brouillard ». « Aucun arbre ne poussait sur les rocs, aucune herbe ne verdoyait sur la terre, mais un brouillard se levait et abreuvaient la surface de la terre » (1).

Ce brouillard apparaît ici comme le principe originel de la vie ; c'est ce que nous voyons encore mieux dans ce passage des Proverbes (2) : « Lévé m'a produite comme les prémices de sa création, la plus ancienne de ses œuvres ; j'ai été formée dès l'origine, avant le temps, avant le commencement, dès le début de la terre ; je fus enfantée avant que les montagnes ne fussent

(1) VIII, 5-6.

(2) II, 22-29.

fondées, avant les collines. J'étais là quand il préparait les cieux, quand il disposait le firmament au-dessus de l'abîme, quand il consolidait les hauteurs du ciel, quand il faisait jaillir les sources de l'océan, quand il fixait les limites de la mer, quand il disposait les fondements de la terre. »

Ce texte montre que rien ne fut créé avant la Sagesse, que tout fut créé *avec elle* par le Seigneur.

« Le Seigneur, dit encore la Sagesse, m'a possédée au commencement de ses voies, avant qu'il fît aucune chose, dès le principe j'étais établie. »

Comparons à cela le texte du Psalmiste : « C'est par la Parole de Dieu que le monde fut créé » (1) ; cette Parole est équivalente au Souffle, à l'Esprit.

La paraphrase araméenne traduit le mot du Livre de Moïse par « Sagesse » (Sophia) : « La Sagesse est une émanation de l'Essence divine, principe originel de toutes choses. »

« Dieu décida de mettre de l'ordre dans le chaos : quand ce moment fut arrivé, Dieu envoya sa Sagesse, et aussitôt ce chaos fut saisi d'un mouvement extraordinaire ; les parties qui se fuyaient et se séparaient s'embrassèrent et s'unirent ; la

(1) XXXIII, 6.

lumière apparut dans les ténèbres, et l'air se sépara de l'eau et de la terre » (1).

« Pour diriger les éléments, Dieu envoya son âme » (2).

Dans toutes les cosmogonies antiques, la Sagesse hébraïque se retrouve identique, avec son sens cosmogonique universel de déesse-mère ; les Phéniciens, race sémitique, appelaient ce principe originel de toutes choses « Taote », la Mère des dieux, identique à la Neith des Égyptiens, principe qui engendre le fils, la création, identifiée à la nuit, engendrant le jour, et à l'abîme, contenant la nature ordonnée et visible.

Dans les cosmogonies orientales, la « Taote » babylonienne s'identifie avec Mylitta - Astarté ; dans la mythologie grecque, c'est « Latone » engendrant Phœbus.

Dans Sanchoniathon surtout, on retrouve exactement cette idée que le principe féminin est la déesse mère de toutes choses, le principe cosmogonique premier.

« Mauth », la terre humide, dont tout est sorti, reçoit chez Plutarque le nom d' « Isis » ; la même idée se retrouve dans la déesse de Chypre, Atergatis, qui naît de l'écume de la mer.

Apulée nomme la déesse de Paphos « Rerum

(1) Beer.

(2) Platon.

naturalium prisca parens, et elementorum origo initialis mater » (1).

La « *bona misericordia dea* », dans son sens cosmogonique, est la matière première, le brouillard, l'air, la nature chaotique qui s'ordonne et s'organise (2).

Il y a une autre interprétation du souffle dont il nous faut parler ici : c'est celle qui, dans les théogonies anciennes, identifie également l'air avec les déesses-mères (3).

Lorsque les Égyptiens voulaient exprimer hiéroglyphiquement une mère, la vie, l'horizon, la pensée, ils représentaient un vautour.

« L'image du vautour, dit Champollion, est devenue le signe de l'air, et, en même temps, celui de la maternité dans l'écriture hiéroglyphique. Comme tel, il est l'attribut des reines-mères divinisées sous les Ptolémées, et, en général, des déesses-mères, comme « Neith », comme la Vénus asiatique, comme Héra-Junon. De longues plumes surmontent la tête des déesses, et distinguent spécialement Hathor et toutes les grandes divinités-mères dans les différentes triades égyptiennes. Mauth, Mylitta, Astarté, étaient regardées à l'origine comme des divinités

(1) *Lib. IV*, p. 50.

(2) Movers : *Phenizier*, t. V, p. 49.

(3) Horapollon : *Hiéroglyphes*, chap. X.

de l'air ; l'Égypte primitive représentait par le signe du vautour la déesse Tépé, qui est la personnification du Ciel, et qui répond à la Vénus Céleste des Assyriens, à la Virgo Cœli des Carthaginois, comme à la Vénus Uranie des Grecs » (1).

La doctrine du souffle est très visible dans la philosophie antique (2).

L'air jouait un très grand rôle, il est presque divinisé, ainsi que l'eau et le feu. Dans cette conception, l'air, en se condensant, produit la terre ; il vit et se meut en vertu d'une force qui lui est inhérente ; il est non seulement le principe de la matière primitive, mais en même temps la force initiale et la cause créatrice du monde.

Diogène d'Apollonie lui attribue certaines qualités spirituelles ; vie et pensée, chez les êtres vivants, sont produits par ce principe qu'ils respirent et auquel ils sont liés.

En tant que principe des choses, l'air, selon Diogène, doit avoir deux caractères : comme substance universelle, il doit se répandre partout, il doit être contenu en tout ; et, comme cause de vie, il doit être pensant.

Les Anciens entrevoyaient donc un sens métaphysique derrière la matérialité du rôle physique de l'air ; d'où leur venait cette conception ? De l'initiation antique des mystères.

(1) Lajard, *Culte de Mithra*.

(2) Dict. Larousse, article « Air ».

Mais, dans les mystères de l'Antiquité, comme de nos jours, cette doctrine féminine du souffle créateur apparaît comme une doctrine secrète.

Tandis que tous les mystiques de tous les temps reconnaissent l'existence et l'action du souffle de l'âme universelle comme un principe féminin, la plupart des sacerdoces officiels, aussi bien dans l'Antiquité que de nos jours, rejettent cette doctrine de la féminité de l'âme universelle pour mettre à sa place un certain principe directeur mâle, auquel seul ils reconnaissent la nature divine.

Dès les temps anciens, les querelles entre différents sanctuaires mettent en relief cette dualité de doctrine. En Égypte, l'étude des textes nous révèle les discussions théologiques entre les prêtres masculinistes d'Ammon et les prêtres féministes de Neith.

Dans l'Inde, ce sont les Yogis, adorateurs de l'âme universelle, et les Védântins, qui, par des interprétations subtiles des textes, s'efforcent de rejeter au second plan la suprématie féminine. En Chine, c'est le Taoïsme, doctrine initiatique primitive, en face du Confucianisme qui devint la doctrine officielle.

Cette lutte n'a jamais cessé; la doctrine de la Sagesse, pieusement conservée dans le sanctuaire de tous les temples, fut, dans la suite, altérée de plusieurs façons, en s'éloignant de plus en plus de la révélation primitive qui l'avait rat-

tachée, de la manière la plus étroite, au principe d'unité du Dieu suprême.

Perdre de vue cette unité primordiale, c'est tomber insensiblement dans le panthéisme avec toutes ses conséquences de désordre, aussi bien dans le plan philosophique que dans le plan moral. L'âme de Dieu devient l'âme du monde, principe vague, sans but défini, sans équilibre et sans mesure.

Maintenant, l'âme universelle n'apparaît plus comme une force bienfaisante et maternelle, mais comme la divinité cruelle et fatale, le destin inexorable de la philosophie ancienne.

N'est-il pas certain que, si nous nous livrons aux énergies de la nature sans chercher à en comprendre la finalité, nous en serons le jouet ?

Les livres de philosophie hindoue nous présentent souvent Mâyâ, la Mère universelle, comme une magicienne perverse et trompeuse qui nous apporte infiniment plus de maux que de biens.

Le tort en est, non à Mâyâ, mais aux Hindous qui n'ont pas su voir en Elle l'unité parfaite et permanente du monde.

Mâyâ, l'âme, n'est pas seulement Amour, mais aussi Raison, comme le véritable amour grand et divin est dans la raison. La plupart des philosophes hindous se sont trompés parce qu'ils n'ont envisagé la question que d'un seul côté. Ils n'avaient vu dans la nature que ce que Spinoza appelle

la nature naturante, c'est-à-dire la totalité des lois de la nature, tandis que ce qu'il fallait voir, c'était leur unité dans le Principe suprême.

Chez les philosophes grecs, le panthéisme appartient à l'École philosophique des Ioniens. Thalès, Héraclite, fixèrent leur attention sur les seuls phénomènes changeants de la nature, et arrivèrent ainsi à nier l'Unité du monde.

L'École des Éléates, au contraire, ne voyait que l'Unité et niait les phénomènes.

Ces manifestations ne sont qu'illusion et rêverie : l'Unité seule existe et persiste au-delà des choses.

Aujourd'hui encore, le panthéisme est le grand danger dès qu'il s'agit d'envisager ce principe second d'énergie et de vie féminine. La vérité est dans la fusion, dans l'harmonie de Dieu et du monde ; la vérité, c'est l'âme de Dieu, Rouach joint à Elohim, en évitant le grand danger qui menace dès qu'il s'agit, dans cette doctrine, de séparer le Rouach, son principe premier, de *Dieu*.

Après avoir défini ainsi le Rouach comme la Loi et la Sagesse de Dieu, nous verrons combien cette théorie est loin des interprétations rencontrées habituellement dans les commentaires des textes sacrés. Là, le principe féminin apparaît toujours comme le chaos primitif en opposition avec l'Esprit qui souffle au-dessus pour l'ordonner et pour le vivifier.

Le chaos féminin est alors mis en antithèse avec le Verbe de Dieu qui l'organise et qui est considéré comme le principe mâle.

Soyons sûrs que la vérité se trouve en germe dans les mythes anciens et que nous n'avons qu'à l'y chercher.

Tel qu'il nous est en effet présenté dans les hymnes religieuses antiques, le chaos ne peut être considéré comme un principe féminin, mais comme un principe essentiellement neutre.

Voici, comme exemple et comme preuve, un texte des Védas : « Rien n'existait alors, ni l'être, ni le non-être; point de ciel, point de firmament; la mort n'existait pas encore, ni l'immortalité; le jour ne luisait point dans la nuit; seul le « Un » respirait en lui-même *sans souffle*, il n'y avait rien au-delà de Lui. »

N'est-ce pas là cet être dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'il est le « Un »? Il n'y avait alors ni être ni non-être, ni jour ni nuit, ni sujet ni objet, rien que l'insondable abîme qui ne peut être exprimé ni par le plus, ni par le moins, ni par aucun mot dans aucune langue, si ce n'est l'insondable ou le sans-limite.

L'hymne continue : « L'obscurité régnait au commencement, entourant tout de ténèbres comme un océan sans lumière. »

Ce texte sacré, qui voit le « Un » *existant* avant toutes choses, est en parfaite harmonie avec le

texte de la Sagesse qui la montre *conçue* avant toutes choses.

« Le désir en surgit d'abord, et fut le premier germe de l'Esprit ; alors le germe caché dans son enveloppe sortit [seul par la force de la chaleur. Tel est le lien que les Sages ont, en méditant, reconnu dans leur cœur entre l'être et le non-être. »

Ici surgit le principe féminin moteur, désir et chaleur, qui, en couvant, va faire éclore le germe caché dans son enveloppe. Le chaos est donc en antithèse avec le principe féminin créateur et organisateur.

Telle est la doctrine de la Sagesse, que les commentateurs, il ne faut pas se le dissimuler, cherchent à voiler avec intention. Est-ce la crainte du panthéisme qui jette dans les esprits la défiance envers la théorie féminine ? Cependant, on finira bien par reconnaître qu'il n'est plus possible de confondre ainsi le principe de la Sagesse avec le principe du chaos, ce qui serait une contradiction absolue.

Voici maintenant un autre exemple de critique, provenant cette fois de l'exégèse catholique ; je le trouve dans le compte-rendu du Congrès Marial de Fribourg, article intitulé « Conception surnaturelle et critique », signé Léon Gry (p. 211).

Il est question de l'union de Dieu dans la per-

sonne du Saint-Esprit avec la Vierge Marie. Voici ce qu'en dit l'auteur : « Mais encore faut-il s'entendre sur le sens de cette union ; on a voulu partir de là pour prouver que la doctrine traditionnelle, *entièrement étrangère* au monde juif, n'avait pu s'élaborer que dans un milieu où l'hébreu était inconnu. Le mot « esprit » est féminin en hébreu : comment dès lors un écrivain familier avec cette langue aurait-il pu faire descendre l'Esprit pour qu'il couvrît Marie de ses ombres ? »

L'auteur part de cette affirmation que le mot « obombrer » a le sens d'engendrer, connaître. « Il faut avouer, dit-il en continuant, que l'auteur de l'Évangile des Hébreux avait bien pris garde au genre du mot « esprit » lorsqu'il mettait dans la bouche de Jésus ces paroles étranges : « Récemment ma mère, l'Esprit-Saint, me prit par l'un de mes cheveux et me porta sur la haute montagne du Thabor... » Reste à savoir si l'auteur du troisième évangile a agi de même, et s'il lui est venu à la pensée une représentation aussi matérielle que celle qu'on lui prête ? La réponse négative est absolument garantie. »

On se trouve comme arrêté par un doute si on a bien lu : en quoi une conception féminine serait-elle plus matérielle que celle qui assimile l'Esprit-Saint au principe masculin ? Ou, en d'autres termes, en quoi la conception masculine est-elle plus « spirituelle » que la conception [féminine ?

L'auteur conclut que, étant donné que le mot « pneuma », esprit, n'est pas affecté de l'article ..., il faut entendre au sens impersonnel l'action du Saint-Esprit.

L'auteur démontre encore que le même verbe « couvrir, obombrer », est employé de même par les Septante à l'occasion du nuage reposant sur le Tabernacle au temps où celui-ci se remplissait de la gloire du Seigneur; il faudrait donc conclure que l'entrée de Dieu dans le Tabernacle et le Temple, pour y séjourner dans un nuage théophanique, suggérerait cette pensée que l'entrée de la vie divine dans le sein de la Vierge, pour y séjourner, se serait produite également en cette forme de nuage théophanique (1).

Saint Luc donne ainsi à cette expression le sens originel de vie divine, esprit, âme; et, pour preuve, nous avons le symbole de la colombe, qui ne laisse aucun doute à ce sujet: la vie divine planait au-dessus de la Vierge comme le brouillard originel qui a couvert le monde, éveillant la vie dans l'Univers. Il a bien pu éveiller la vie divine dans le sein de la Vierge prédestinée de tout temps pour être l'instrument de l'incarnation du Fils de l'Éternel. Et la vie divine, l'âme, le souffle de Dieu, prit corps dans le sein virginal, et ainsi il fut lui-même Verbe, Sagesse, Dieu.

(1) Briggs : *The Messiah and the Gospels*, p. 50.

O Sagesse divine ! que les siècles futurs vous saluent de nouveau du nom béni que vous donnaient les siècles passés, celui d'Épouse de Dieu et de Mère des hommes et de l'Univers ! O Souffle révélateur, Lumière du monde, Colombe sainte, rétablissez votre règne tel qu'il fut à l'origine des siècles et qu'il sera en toute éternité !

X

L'Arbre de Vie.

Si la colombe est le symbole de la vie divine, dans sa forme céleste et surnaturelle, l'antiquité se servit d'une autre image pour démontrer l'activité de cette puissance occulte et génératrice dans la nature : cette image était l'arbre.

Il faut toujours revenir à ce mot profond de Fabre d'Olivet : « Toutes les fois que l'homme veut exprimer une pensée intellectuelle et morale, il est obligé de se servir d'un instrument physique, et de prendre dans la nature élémentaire des objets matériels qu'il spiritualise, pour ainsi dire, en les faisant passer, par le moyen de la métaphore ou de l'hiéroglyphe, d'une région à l'autre. »

Ainsi, pour exprimer le sens abstrait de la nature, ou de la végétation, qui est la nature dans

un sens plus restreint, il prend une figure plus restreinte encore, et il peint l'arbre : l'arbre devient hiéroglyphe de la nature. Quand les anciens voulaient écrire en hiéroglyphes l'histoire de la création, ils commençaient par tracer un arbre; non seulement ils désignaient par cette forme le principe vital et générateur de l'univers, mais encore ils définissaient par là l'origine de l'être. En effet, les textes nous montrent que la première forme sous laquelle apparut la vie est la vie végétative.

« Quand Dieu eut séparé l'élément humide de l'élément aride, qu'il appela terre, il fit apparaître sur la surface de celle-ci l'herbe verte qui porte de la graine et les arbres fruitiers qui portent des fruits selon leur espèce, et qui formaient leur semence en eux-mêmes pour se reproduire sur la terre » (1).

L'éveil de la végétation fut donc la plus ancienne forme de la vie et longtemps resta la seule... Dès lors, nous concevons que toutes les mythologies gardent le souvenir du culte des arbres, premiers symboles de la vie, et image mystique de toute la création.

Mais l'arbre n'est pas un symbole seulement ; il contient réellement cette puissance organique et organisatrice, cette force vivante et agissante qui remplit, alimente et régénère sans cesse le monde.

(1) Genèse, chap. I.

L'arbre, avec ses ramifications qui, s'étendant au loin, semblent vouloir embrasser l'espace, est le type du mouvement de cette force excentrique qui, sans cesse, jaillit d'un point central et mystérieux pour s'élancer dans tous les sens.

De là l'image de l'arbre cosmogonique que nous trouvons dans toutes les anciennes religions, pour démontrer par un exemple saisissant la grande loi qui régit l'univers, et qui est éminemment celle de l'ordre, de l'harmonie, de la sagesse.

Nous comprenons dès lors comment l'arbre, qui semble incarner l'idée de vie, de fécondité, de régénération perpétuelle, est en même temps le symbole des déesses-mères identifiées à la nature, cette nature que nous voyons adorée avec mille attributs et sous mille formes différentes : c'est la *Myrionyme* des Anciens, la déesse aux mille noms, la génitrice universelle, la mère toujours féconde et toujours vierge.

« Les plus anciens symboles de la divinité étaient, comme l'idée qu'on se fit d'elle, très primitifs : un arbre, un bois, une pierre ; pour la déesse-nature, c'était un arbre vivant, ou un tronc d'arbre, surtout à feuillage persistant, symbole de la force vivante de la nature qui se renouvelle sans cesse. »

Dans les mythes les plus anciens, on trouve l'image d'un arbre représentant la Mère universelle dont provient toute vie.

Chez la plupart des peuples non civilisés, l'adoration des arbres est excessivement développée sous forme de fétichisme, la seule conception religieuse qui se trouve dans ces peuplades. Il n'est pas de village qui n'ait son arbre particulièrement vénéré. Mais, comme chaque ville, chaque peuple aussi a, comme nous le verrons plus loin, son arbre préféré.

Chez les Égyptiens, nous trouvons une vénération particulière pour le sycomore. Cet arbre était pour eux la représentation de la déesse Mauth, Dame du Ciel, Reine des sources d'eau vive que répand le Ciel. Les vignettes du Livre des Morts nous représentent la déesse Mauth habitant les branches du sycomore, et versant sur les mains du voyageur qui passe dans le désert l'ablution qui rafraîchit et vivifie. Le sycomore est un arbre qui non seulement est vert toute l'année, mais pousse au milieu du désert, ses racines allant sous terre à la recherche des sources profondes.

On comprend aisément comment un tel arbre fut choisi par les Égyptiens pour symboliser la vie, et spécialement la vie divine qui, étant en rapport avec les sources profondes de l'être, est la fraîcheur et la régénération de l'âme. En effet, ce voyageur altéré que les peintures égyptiennes nous montrent venant recevoir sous les branches de l'arbre la sainte onction, c'est l'homme venant s'abreuver à la divine source de la vie éternelle,

et nous n'en pouvons pas douter, car nous apercevons, volant au-dessus de lui, une âme sous la forme d'un petit oiseau.

Les Phrygiens adoraient la Mère de la montagne dans un pin, dans un chêne, dans un palmier, un grenadier, un amandier. Les habitants du Liban choisirent comme symbole le cyprès.

A Rome, le pin lui était consacré, et, à l'équinoxe du printemps, on le promenait aux processions de Cybèle à Rome (1).

On le coupait dans les forêts et on l'élevait à l'adoration des peuples dans les villes consacrées à la déesse. Encore aujourd'hui, les vestiges de ces cultes existent dans les cérémonies de l'Église. Rappelons la distribution des branches de palmier à Pâques, la coutume des arbres de Noël pour célébrer la naissance du Christ, l'un et l'autre symboles de la vie divine qui est particulièrement rapprochée de nous en ces deux occasions.

Citons à ce propos l'Oraison suivante tirée de l'office du dimanche des Rameaux : « Nous vous demandons, Seigneur saint, Père tout-puissant, de daigner bénir et sanctifier ces branches d'olivier qui sont semblables au rameau que la colombe, rentrant dans l'Arche, rapporta dans son bec. Faites que ceux qui en recevront obtiennent votre protection pour leur âme et pour leur corps,

(1) Pline, XVI.

et que ce qui est un symbole de votre grâce, Seigneur, devienne pour nous un remède efficace de salut. Par N.-S. J.-C. »

Et ensuite : « Vous qui avez béni le peuple qui portait des rameaux au-devant de vous, Jésus, bénissez aussi ces branches de palmier ou d'olivier que vos fidèles serviteurs reçoivent en l'honneur de votre nom ; afin que, en quelque lieu qu'on les place, les habitants en éprouvent votre bénédiction, et que, toute adversité étant éloignée d'eux, votre Droite protège ceux que vous avez rachetés. »

Comment donner des exemples de ce culte des arbres qui paraît absolument universel dans toutes les religions anciennes ? Une forme particulière et, selon toute vraisemblance, tout à fait primitive de l'adoration de la déesse sous la figure d'un arbre, se trouve dans l'Asie antique, et nous est connue par le travail si intéressant et documenté de F. Lajard : *Le Culte du Cyprès* (1).

Nous trouvons le culte de l'arbre uni à celui du feu et la déesse identifiée avec l'un et l'autre. La femme apparaît ici comme le principe de lumière uni à celui d'âme et de vie de toutes choses. Dans ce travail, F. Lajard nous montre la déesse Astarté, la Vénus céleste, représentée par l'Arbre sacré. L'auteur voit, en particulier, dans l'arbre de la déesse, le signe idéographique de la vie immortelle

(1) Acad. des Inscript. et Belles-Lettres (vol. 20).

et éternelle, et, dans ce sens, c'est surtout le cyprès qui sert d'objet du culte, cet arbre qui s'élançe vers le ciel « comme la flamme dont il affecte la forme ». C'est ainsi que le cyprès était assimilé à l'origine au Feu, principe mystique de l'Univers, et au Soleil qui est son image visible au ciel; d'autre part, nous le savons, le Feu est identifié à l'Ame universelle. On conçoit comment le cyprès apparaît comme le symbole de cette Ame, en même temps qu'il est celui de la Grande Déesse.

C'est ainsi qu'il faut interpréter la présence du cyprès au milieu des scènes initiatiques auxquelles présidait la déesse mère des âmes.

« Le cyprès pyramidal, dit Lajard (p. 293), apparaît comme l'image symbolique et vivante des divinités génératrices, et particulièrement de Vénus; il est l'emblème du Soleil et de la Lune, et en même temps le symbole du Feu créateur et de cette flamme qui, des autels dressés sur la Terre, monte vers les Cieux comme l'âme qui aspire à rentrer dans le sein de l'Éternel. » On unissait donc de la façon la plus étroite les idées de l'arbre, du feu, de l'âme et de la déesse. La déesse est inséparable du dogme de l'immortalité de l'âme, elle est en vérité la vie divine dont sort l'âme et vers laquelle elle retourne. Lajard montre sur un cylindre l'arbre mystique porté par une prêtresse de Mylitta-Astarté : c'est une scène d'initiation, et l'arbre représente la vie nouvelle qui descend sur le myste.

Nous voyons donc le sens hautement spiritualiste de ces antiques cultes et mystères féminins, les mêmes qui se rattachent plus tard à la Vénus Uranie, en Grèce, à la Dea Syria, la Regina Coeli, à Carthage, et, plus tard, à Latone, à Héra, à Junon. Diodore de Sicile atteste que le symbole du cyprès s'associe dans la suite à toutes les grandes déesses, en particulier à Rhéa, la Mère primitive, qui eut un caractère nettement cosmologique.

L'attribut de lumière, de feu, est toujours à l'origine attribué aux déesses : Vénus est appelée « la splendeur éclatante », « l'astre par excellence », « l'étoile du matin » ; l'astérisque restera aussi un des symboles représentant toujours le principe féminin.

Les adorateurs du Feu, en Perse, plantaient le cyprès devant leurs temples comme symbole de lumière et de feu (1).

(1) Le Père Bernardino Sahagun, dans son *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* (1529), nous a laissé le récit d'une cérémonie curieuse qui avait lieu dans l'ancien Mexique, en l'honneur de Xihhtecutli, dieu du Feu. C'était un arbre que les prêtres allaient chercher dans la forêt, puis, après l'avoir élagué de manière à ne laisser qu'une touffe de branches et de feuilles au sommet, ils venaient le planter à la porte de la ville, devant le temple.

Cet arbre était le symbole de Xihhtecutli, dieu du Feu, car le bois contient en quelque sorte caché dans ses racines le principe du feu. Des sacrifices étaient faits à ce dieu. Ces sacrifices étaient sanglants à l'origine ; mais, avec le temps, on en vint à placer au sommet de l'arbre une petite figurine en pâte de pain qui représentait le dieu, symbole de l'offrande pure de farine, remplaçant l'offrande de sang des temps anciens. Le ri-

F. Lajard nous montre Vénus, en sa qualité de Reine du Ciel, entourée des sept planètes; dans son culte, le chiffre sept joue un très grand rôle.

Dans les temples, les sept planètes sont figurées par sept cyprès; sur sept autels se trouvent sept candélabres allumés; sept astérisques accompagnent le soleil et la lune.

Au milieu du temple orné des sept planètes est placée l'image de la déesse. L'auteur explique que les sept autels représentent les sept feux du Ciel, image des sept intelligences divines appelées immortelles, qui président aux sept planètes et aux sept cieux des planètes.

C'est par les sept cieux et les sept planètes que doivent faire leur ascension les âmes tombées du Ciel sur la Terre, et rendues à la liberté ou à la vie spirituelle après l'accomplissement des sept sacrifices que rappellent les sept poignards.

La symbolique de l'arbre contenait donc pour l'initié, dans un langage allégorique et hiéroglyphique, tout le mystère de l'âme, enseigné dans l'Antiquité, nous ne pouvons plus en douter, dans les temples féminins, sous le patronage de la Grande Déesse.

Récapitulons la doctrine : feu et lumière initiaux

tuel de ce sacrifice nous apprend, en outre, quel mystérieux rapport existait entre le principe feu et le principe arbre, l'arbre, d'où sort le feu, ayant été souvent considéré dans les temps antiques comme la mère du feu.

et permanents, identiques au souffle, générateur du monde visible et invisible; ne reconnaissons-nous pas là la Sagesse éternelle, l'Épouse divine, la Mère de toutes choses? C'est vers elle qu'allait l'adoration des peuples sous mille figures et mille noms; c'est elle qui domine, qui gouverne, qui dirige.

Elle est l'Arbre de Vie, non seulement dans le sens de nature physique, mais dans celui de vie supérieure, divine, synonyme de cause, et source de tous biens sur la Terre et au Ciel : Reine du Ciel et Reine sur la Terre.

Cette double signification des termes vie et bien se retrouve dans le langage sacré de tous les temps.

Dans le Livre des Proverbes, l'expression « arbre de vie » est devenue synonyme de cause de bien (1).

La Sagesse est un arbre de vie pour ceux qu'elle embrasse, elle rend heureux ceux qui s'attachent à elle, et leur confère l'immortalité (2).

« Le fruit du juste est un arbre de vie » (3).

« Le désir qui s'accomplit, est un arbre de vie » (4).

La Sapience, la Sagesse, est un arbre de vie.

En hébreu, le mot qui désigne l'arbre a pour racine *ken*.

(1) Vigouroux, art. Arbre.

(2) Proverbes, III, 18.

(3) *Id.*, XI, 30.

(4) *Id.*, XIII, 12.

Ken, mot chaldaïque, signifie « connaissance » : la racine pour arbre et pour connaissance est donc identique.

La racine celtique *ken* ou *kân* signifie connaître, embrasser, comprendre (en anglais, *to know*).

Kan ou *Koun* est le nom arménien de la Reine absolue du Ciel. — *Ken* ou *Kenh* est celui d'une déesse moabite, analogue à la déesse arménienne et assyrienne, Anaïtis, Dame ou Régente du Ciel.

Ken, dans le texte hébraïque, est souvent aussi le nom de la Sagesse (1).

Par ces textes, nous acquérons la preuve que toute l'Antiquité hébraïque possédait la tradition de la Sagesse, de la Connaissance, identifiée à l'arbre, et dont le symbole fut la déesse. Elle portait chez toutes les races sémitiques le même nom : Astarté, glorifiée dans les cultes asiatiques et accompagnée partout des mêmes attributs.

Le nom de la déesse Astarté appartient certainement au plus ancien fonds de la langue des Sémites, car il se retrouve dans toutes leurs branches, et avec des différences phonétiques assez caractéristiques pour prouver qu'il ne s'agit pas d'un emprunt (2).

Plus on remonte dans l'Antiquité hébraïque, plus

(1) F. Lajard : *Culte du Cyprès*, p. 165; Roselly de Lorgues : *La Croix dans les deux Mondes*, pp. 145 et 567.

(2) Lagrange : *Religion Sémitique*, chap. Ashéra.

souvent on rencontre les traces de l'adoration de l'Arbre, et en particulier de l'Ashéra, surtout dans certains lieux plus spécialement consacrés à son culte. Toute l'histoire d'Israël regorge de preuves que ce culte d'Astarté, sous la forme de l'Ashéra, était tellement enraciné dans le cœur de la nation qu'il résista à toutes les oppositions qu'il rencontra dans la suite.

Cette Ashéra de la Bible, que nous retrouvons à chaque page de l'Écriture sacrée, combattue par les Prophètes, c'était, à l'origine, cette Reine du Ciel de tous les cultes sémitiques, à laquelle s'attachait un sens absolument pur et spiritualiste. Les Ashéras étaient plantées par les Patriarches.

Le tamaris, à Béershéba, à la source sacrée, était, du temps d'Amos, un lieu de pèlerinage (1).

Abraham avait planté et sacrifié là (2).

Isaac avait érigé l'autel (3).

On voit plus tard, dans le Deutéronome, qu'il était défendu de planter une Ashéra près d'un autel (XVI, 21), ce qui était encore permis dans les temps plus reculés (4).

Un tamaris se trouvait aussi à Gibel-Elohim (5); c'était le lieu le plus élevé, et il se trou-

(1) Amos, V, 5; VIII, 13.

(2) Genèse, XXI, 31.

(3) Genèse, XXVIII, 25.

(4) II, Rois, XXIII, 15.

(5) I, Samuel, XXII, 6.

vait là un très ancien sanctuaire central des Israélites.

Sous le chêne ou le térébinthe, à Sichem, se trouvait, du temps de Josué, l'Arche Sainte, et se tenaient les Assemblées nationales (1). Ce chêne portait le nom de « Chêne des Voyants », et Jacob avait enfoui là les dieux étrangers du culte syrien (2). A ce Chêne des Voyants, il faut comparer le palmier de Déborah, où la prophétesse rendait ses oracles (3). Une autre analogie se trouve dans le chêne de l'oracle de Dodone, et tous les oracles de l'Antiquité, chez tous les peuples, sont situés au milieu des bois sacrés.

Je ne citerai pas ici tous les textes de la Bible où il est question des Ashéras plantées par les Israélites aux époques solennelles de leur histoire ou aux endroits les plus en vue de leur culte ; il nous faut arriver maintenant à raconter la réaction exterminatrice à laquelle on arriva dans la suite.

L'Ashéra ne fut plus que l'image abhorrée d'un passé qui survivait dans les races idolâtres, mais qu'Israël combattit de toute son énergie.

Dans toute l'histoire des Prophètes, il est question des Ashéras qui renaissaient sans cesse sous

(1) Josué, XXIV, 26.

(2) Genèse, XXXV, 4.

(3) Juges, IV, 5.

la poussée de l'enthousiasme et de la tenace fidélité du peuple à l'antique Reine du Ciel (1).

Sous les Rois (II, XXI, 7), l'Ashéra avait encore

(1) Jérémie, XLIV, 15-19 :

15. Tous ces hommes qui écoutaient Jérémie, sachant que leurs femmes sacrifiaient aux dieux étrangers, et toutes les femmes qui étaient là en grand nombre, et tout le peuple qui demeurait en Égypte, à Pathros, répondirent à Jérémie :

16. « Nous ne recevrons point de votre bouche les paroles que vous nous dites au nom du Seigneur.

17. « Mais nous exécuterons les vœux que nous avons prononcés par notre bouche, en sacrifiant à la Reine du Ciel et en lui offrant des oblations comme nous avons fait, nous et nos pères, nos rois et nos princes, dans les villes de Juda, dans les places de Jérusalem, car alors nous avons eu tout en abondance, nous avons été heureux, et nous n'avons souffert aucun mal.

18. « Mais, depuis le temps que nous avons cessé de sacrifier à la Reine du Ciel et de lui présenter nos offrandes, nous avons été réduits à la dernière indigence, et nous avons été consumés par l'épée et par la famine.

19. « Et, quand nous sacrifions à la Reine du Ciel et lui faisons des oblations, est-ce sans le consentement de nos maris que nous faisons des gâteaux pour l'honorer et pour lui présenter nos oblations ? »

Chez les Hindous, nous voyons un souvenir de cette adoration de l'Arbre considéré comme principe de vie et de sagesse dans la légende du Bouddha. Le Lalita-Vistara, poème qui contient tout ce qui s'est transmis de génération en génération touchant l'histoire du Bouddha, raconte que, s'étant imposé de longues mortifications, le prophète vint en un lieu où se trouvait un arbre appelé Bodhimanda, c'est-à-dire, en sanscrit, « siège de la Sagesse ». Le prophète s'assit sous les branches de l'arbre et demeura immobile pendant un jour et une nuit, les yeux fermés ; c'est alors qu'une illumination se fit en lui, et, par la puissance mystérieuse de l'arbre, c'est à cet instant qu'il devint véritablement le Bouddha, c'est-à-dire l'Illuminé de la Sagesse. Pour qui a un peu l'habitude de traduire le sens ésotérique des mythologies anciennes, n'est-il pas aisé de reconnaître en cet arbre de Bodhimanda, siège de la Sagesse, l'arbre de la Connaissance et de la Science divines, le merveilleux arbre source

quatre cents prophètes, que les successeurs d'Achab, l'époux complaisant de la Tyrienne Jézabel qui avait restauré le culte idolâtre en Israël, exterminèrent. Mais l'Ashéra resta et fut un scandale permanent pour les pieux serviteurs de Jéhovah en Samarie.

A Jérusalem même, le temple de Jéhovah était devenu un sanctuaire de la déesse de la Nature.

Salomon, on le sait, restaura, sous l'instigation de ses femmes, le culte des idoles (1).

Dans tous les derniers temps de l'Empire d'Israël, l'Ashéra était inséparable des autres divinités et, comme les autels, élevée sur les promontoires ; de même, les forêts, les collines, les montagnes en possédaient (2).

Ces idoles étaient toujours en bois, et, quand on parle de destruction, on emploie toujours des mots qui veulent dire abattre, brûler. Le mot même, en hébreu, semble avoir impliqué le sens de droite, juste.

Toujours aussi, l'Ashéra apparaît comme étant adorée comme une déesse bonne et secourable, qui donne le bonheur, l'abondance, la fertilité ; la

de toute vie ? La légende du Lalita-Vistara nous raconte encore que, dès l'instant où le Bouddha eut été instruit par l'arbre sacré, une musique délicieuse retentit à ses oreilles : tous les dieux et les sages, les nymphes, les génies, vièrent autour de lui chanter sa gloire, et le Bouddha comprit leurs hymnes.

(1) II, Rois, II, 3.

(2) Jérémie, XVII, 2 ; 1, Rois, XIV, 22 ; II, Rois, XVII, 10.

preuve en est dans le passage de Jérémie cité tout à l'heure.

Mais le culte des idoles était incompatible avec la religion de Jéhovah ; les Prophètes de l'Éternel élevaient leurs voix, et leur colère éclatait sans cesse contre ce peuple qui se prosternait devant des idoles en bois et en pierre.

D'autre part, la déification de la Nature détourna l'homme du surnaturel, et le fit tomber dans le culte des innombrables divinités inférieures.

La grande déesse de la Nature se divisa, pour ainsi dire, en toute une hiérarchie de démons et d'esprits disséminés dans tous les éléments et en tous lieux. L'arbre, d'abord symbole de la déesse-mère, devint le refuge d'une infinité de dryades et d'hamadryades ; la campagne se peupla d'une légion d'êtres insaisissables et mystérieux, parmi lesquels s'égarèrent la crainte et la pitié des hommes, au lieu d'adresser leur adoration à la véritable et unique Divinité, qui plane au-dessus et en dehors des phénomènes de la Nature.

Pour sauvegarder le caractère métaphysique de la Divinité, cause première de toutes choses, il fallait déclarer la guerre au naturalisme, devenu un panthéisme idolâtrique, et qui n'était plus que la triste déformation du culte de la déesse, primitivement si pur et si élevé, comme nous l'avons prouvé.

La révélation du Dieu Un, Jéhovah, est attribuée

à Moïse. Cependant, l'esprit du peuple est dans une continuelle révolte contre le culte du Dieu invisible et surnaturel. « Fais-nous, dit-il à Aaron, des dieux qui marchent devant nous » (1).

Juda est appelée une épouse infidèle, une adultère, parce qu'elle adore les dieux étrangers et abandonne le culte du Dieu unique. La colère se tourne particulièrement contre l'arbre, l'antique idole, sous lequel se cachait la déesse. Dépouillé de ses rameaux, de ses branches et de son feuillage, ce n'est plus qu'un tronc, un pieu de bois sec et inanimé, semblable à la Divinité qui, au lieu de rayonner dans tous les sens, apparaît dans le culte monothéiste du peuple d'Israël comme l'Être absolu et transcendant, mais privé de ses ramifications et de ses attaches avec le Monde.

Les siècles ont passé, et l'arbre de la Sagesse et de la Connaissance, l'arbre symbole de vie divine et de salut, est devenu l'arbre de la croix, symbole d'infamie et d'humiliation. La réaction contre le principe féminin est accomplie. Le symbole de l'arbre devient le terme mystérieux et caché, mystère du mystère qui attend son heure marquée par le Seigneur pour sa révélation.

La doctrine de la Sagesse aussi, analogue au symbole, est une doctrine secrète et défendue; la science cachée est enfermée dans l'Arche Sainte,

(1) Exode, XXXII, 1.

qui passe pour le symbole de la Révélation et de la Sagesse.

L'Ancien Testament nous la montre entourée de énération : l'Esprit divin, le Rouach, plane au-dessus d'elle; il l'entoure parfois sous la forme visible d'un nuage léger, il la défend providentiellement de toute attaque sacrilège. L'Arche est le symbole de bénédiction et de salut; elle est le Saint des Saints caché derrière le voile du sanctuaire..., ce voile qui se déchire au moment de la mort du Rédempteur. La vérité est libre..., l'arbre de la croix a racheté l'arbre de la Connaissance.

L'Écriture Sainte, qui rapproche la croix de l'arbre de la Connaissance, rappelle en cela la tradition des mystères, qui donnent à la croix le nom de « clef de la Connaissance » (1). Ainsi chante aussi la liturgie de l'Église en montrant que l'arbre est l'instrument de la chute, comme il est celui de la Rédemption :

« Le Créateur, pris de compassion pour la faute de nos premiers parents,

« Précipités dans la mort pour avoir mangé du fruit défendu,

« Marqua lui-même à cette heure solennelle l'arbre (de la croix) pour réparer le mal causé par l'arbre de la Science du Bien et du Mal,

« Ainsi le réclame l'ordre de notre salut, l'art

(1) Roselly de Lorgues : *La Croix dans les deux Mondes*.

divin devant déjouer l'art perfide du Tentateur et tirer le remède de la blessure même » (1).

Le bois de vie, appelé ainsi dans tous les centres initiatiques, bois sur lequel expira le Fils de Dieu, est donc véritablement le symbole de la Vie et de la Sagesse éternelles. Arrêtons-nous devant ce mystère des mystères révélé par Jésus-Christ pour tous les siècles à venir : la lumière avait besoin de la lumière, la vie est née de la vie, la vérité est sortie de la connaissance, l'amour a triomphé du péché.

Et, maintenant, qu'on s'imagine un peu ce que l'auteur israélite a voulu dire en écrivant de la Sagesse :

« J'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré et dans la part de mon Dieu, laquelle est son héritage ;

« Dans l'Assemblée plénière des Saints est ma demeure ;

« Comme un cèdre je me suis élevée sur le Liban, et, comme un cyprès, sur la montagne de Sion ;

« Comme un palmier je me suis élevée à Cadès, et, comme des plants de rosiers, à Jéricho ;

« Comme un bel olivier, dans la campagne, je me suis élevée, et, comme un platane, sur le bord des eaux ;

« Dans les places publiques, j'ai répandu une

(1) Texte de l'hymne de la liturgie du Vendredi Saint.

odeur de parfum, et, comme une myrrhe de choix, j'ai exhalé une odeur suave » (1).

Et comment, en effet, exprimer d'une façon plus délicate et exquise l'idée que les Anciens glorifiaient dans le principe féminin l'image mystique de la Nature dans son éternelle sagesse, dans sa beauté et son harmonie? Tout cela se trouvait dans le symbole de l'Arbre divin, image de la création, fille du Créateur.

La Sagesse ne se présente-t-elle pas là comme celle que toute l'Antiquité adorait, comme la Mère de toutes choses, toujours la même sous mille figures et sous mille noms?

Ces textes, qu'on nous dit inspirés, seraient incompréhensibles si on ne leur attribuait un sens mystique et caché, mais ce sens s'explique merveilleusement par les lumières qui nous viennent, non seulement des traditions des mystères antiques, mais encore de celles du peuple israélite lui-même, celui que Dieu avait élu pour conserver l'intégrité de la Révélation primitive.

XI

La Chute.

Voci maintenant nos premiers parents devant l'arbre.

(1) Sagesse, *Eccl.*, 24. Appliqué à la Sainte Vierge le jour de l'Assomption.

Les Écritures ont l'air de scinder cet arbre et d'en faire, d'une part, l'Arbre de Vie, et, d'autre part, l'Arbre de la Science du Bien et du Mal. Mais la critique n'y voit maintenant qu'un seul et même arbre (1).

Selon une version, l'arbre central du Paradis était l'Arbre de Vie; selon une autre, c'était l'Arbre de la distinction du Bien et du Mal. Le rédacteur jéhoviste prend le parti de les mettre tous deux au milieu; dans la suite du récit, les deux arbres se confondent tour à tour. Si donc, à l'origine, dans la rédaction primitive, comme la critique l'insinue, il était question d'un seul arbre, réunissant les attributs de l'Immortalité et de la Sagesse, de la connaissance du Bien et du Mal, toujours est-il qu'il y a là l'indication très nette du double état reconnu à la matière primitive : force cosmogonique, vie physique, et force psychique, intelligence.

Dieu avait dit à l'homme (2) : « Mangez de tous les fruits des arbres du Paradis, mais ne mangez point du fruit de l'Arbre de la Science du Bien et du Mal. Car, si vous en mangez, vous mourrez très certainement » (3).

Et, d'abord, quel sens faut-il donner à ce mot « manger » ? car il ne peut être question évidem-

(1) Vigouroux, art. Arbre, *Dict. de la Bible*, p. 895.

(2) Genèse, chap. IV, 16.

(3) Chap. III, 4.

ment que d'un sens abstrait et figuré. Nous devinons aussitôt qu'il s'agit encore d'un hiéroglyphe, et que la figure matérielle qui montre l'homme mangeant un fruit veut dire, en réalité, identifier, assimiler.

Ainsi, dans toutes les religions primitives, on croyait assimiler une nature, s'identifier avec un être, en mangeant quelque partie de cet être : « L'idée que, en mangeant la chair et spécialement en buvant le sang d'un autre être vivant, un homme absorbe sa nature et sa vie et la fait pénétrer dans la sienne, est une conception qui apparaît sous les formes les plus diverses chez les peuples primitifs. » Manger quelque partie d'un carnivore dangereux, c'était faire passer dans l'homme le courage de l'animal. On se « divinisait » en absorbant la chair d'un animal réputé divin ; mais c'est surtout dans le sang que résidait véritablement, pour les Anciens, la vie, l'être ; le sang était le siège de l'âme, et, en absorbant le sang, on croyait assimiler cette âme, cette énergie.

Voilà le sens antique de « manger » : absorber, assimiler, identifier.

L'interprétation de l'allégorie est facile : l'arbre représente la vie profonde et intime de la Nature, la faculté de croissance et d'extension. L'arbre, comme nous l'avons vu, est le signe matériel et formateur, signe féminin et mater-

nel (1), et le fruit qui naît de lui apparaît comme le résultat, c'est-à-dire comme l'enfant (2).

L'Antiquité exprimait cette idée dans la mythologie, comme dans la poésie, par des mythes charmants : Adonis naît d'une mère métamorphosée en arbre ; Cybèle renferme le corps d'Atys jusqu'au printemps dans un pin : c'est toujours l'idée que le fruit est à l'arbre ce que l'enfant est à la mère ; l'enfant prend le caractère du fruit éclos dans le sein de l'arbre.

Manger le fruit de l'arbre voulait dire, selon le langage antique, que l'homme cherchait à assimiler la vie végétative, la puissance divine, représentée par le symbole de l'arbre.

Mais Dieu avertit l'homme des conséquences de cet acte, il lui montre la félicité de son état paradisiaque, la puissance de sa domination sur les éléments et sur les animaux, il lui fait comprendre qu'il mourrait à la vie surnaturelle.

Déjà, l'intuition primitive de l'homme lui avait permis de connaître le danger de l'assimilation du principe végétatif ; il savait quelles en seraient les conséquences, et qu'il allait mourir au sens divin, mourir à la vision béatifique, mourir à l'Éternité en tombant dans le cercle de la matière : mort de l'âme au sens surnaturel de la vie divine.

Mais il faut que le destin s'accomplisse : aveu-

(1) La Nature naturante.

(2) La Nature naturée.

glé par l'attrait des formes de la matière, l'homme s'avance vers la pente fatale. La même chose, dit-on, se passe pour nos âmes individuelles, les mêmes avertissements nous sont donnés, et l'âme choisit selon la liberté que Dieu lui a laissée afin d'opérer elle-même sa destinée. Tous, nous étions dans la situation de nos premiers parents, nous étions libres d'opter pour la naissance ici-bas ou d'y renoncer dans la paix sans gloire, mais aussi sans mérite, au sein de la vie éternelle.

Alors une voix, celle du Tentateur, se fait entendre : « Non, non, vous ne mourrez point, mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, connaissant le Bien et le Mal » (1).

« La femme considéra que le fruit de cet arbre était bon à manger, qu'il était beau et agréable à voir, et, en ayant pris, elle en mangea et en donna à son mari pour en manger aussi. »

L'Histoire Sainte, après avoir raconté ainsi qu'Adam et Ève mangèrent le fruit de l'arbre, ajoute : « Alors les yeux de l'un et de l'autre furent ouverts, et ils engendrèrent fils et fille. »

Loin d'entraîner la mort, l'acte de manger le fruit de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal fut donc, suivant le texte même, non une chute et une destruction, mais, au contraire, un

(1) Genèse, chap. III, 5.

progrès et un développement. Adam vivait dans l'ignorance, ses yeux furent ouverts, et l'Éternel Dieu lui-même déclare : « Voici l'homme devenu comme l'un de nous, par la connaissance du Bien et du Mal. Empêchons donc maintenant qu'il ne porte sa main à l'Arbre de Vie, qu'il ne prenne aussi son fruit, et que, mangeant de ce fruit, il ne vive éternellement » (1).

Il y a là une antinomie, une contradiction apparente qu'il faut expliquer. L'historien de la Genèse, ne l'oublions pas, s'exprime dans le langage hiéroglyphique, allégorique. L'homme, de l'état astral, spirituel, où il se trouvait dans le Paradis, passa à la nature et à la forme qu'il avait assimilées en mangeant le fruit de l'arbre, c'est-à-dire en touchant au principe vital et générateur de l'Univers : de surnaturel il devint naturel, d'immortel il devint mortel, le principe cessa d'être pour devenir forme. L'acte en puissance devint « acte », mais, en s'éloignant de son principe, il s'alourdit et se matérialisa.

« Et le Seigneur Dieu fit à Adam et à sa femme des vêtements de peau dont il les revêtit, et les fit sortir ensuite du jardin de délices afin qu'ils allassent travailler à la culture de la terre dont ils étaient tirés » (2).

(1) Genèse, chap. III, 22.

(2) Genèse, chap. III, 23.

Le verbe hébraïque signifiant « mourir », employé dans cette circonstance, ne se rapporte donc à rien qui tienne à la destruction ou à l'anéantissement, mais seulement à la transmutation de la substance temporelle. L'âme descend dans le cercle des incarnations physiques. Dieu, lui, ne considère que la vie de l'âme dans sa liberté éternelle; au regard de Dieu, la vie, c'est l'Éternité, alors que, au regard de l'homme, c'est l'incarnation, la descente dans la matière. Dans le langage philosophique de tous les peuples de l'Antiquité, l'âme qui s'unit à la matière, source des passions, donne la vie au corps, mais reçoit la mort, et ne recouvrera la vie que par la mort ici-bas.

Adam peut bien arriver à la science, mais non à l'immortalité; l'aliment de vie est ainsi dénoncé comme fruit de mort. Dieu avait raison, mais Satan n'avait pas menti en disant : « Mais non, vous ne mourrez pas, vous vivrez et vos yeux se dessilleront. » Ce n'est qu'ici-bas que nous connaissons le bien et le mal, que nous arrivons à la connaissance : là-haut, avant l'incarnation, c'était l'innocence et l'incorruptibilité; l'âme descend dans le cercle des involutions. Il est certain que, à l'origine, cette chute n'avait nullement le caractère de pénalité : on considérait l'âme comme un principe médiateur qui était entraîné presque fatalement vers la matière, tout en gardant le regard tourné vers l'Infini dont

elle descend. De là naît cet indicible état de souffrance, d'ennui, qui saisit l'âme dès qu'elle a perdu la conscience de son origine divine ; il y a en elle comme un vague malaise et des aspirations dépassant les limites de la réalité, des désirs jamais satisfaits, des illusions toujours déçues : c'est le souvenir confus et cependant tenace de l'Infini, qui ne saurait se contenter du fini quel qu'il soit. N'est-ce pas là la véritable preuve de l'origine céleste de notre être ?

La doctrine du péché originel est aussi ancienne que le Monde. La descente et l'ascension des âmes constituaient le dogme fondamental de la doctrine des mystères.

Nous lisons, dans Lajard (1), que l'enseignement qu'on donnait aux mystes était un véritable cours de psychologie. On leur apprenait comment les âmes, séduites par l'attrait des formes, des contours, des propriétés de la matière, par l'attrait surtout de deux principes humides, l'eau et le sang, s'unissent successivement aux divers principes qui constituent le corps. Puis elles subissent les funestes influences des éléments inférieurs, et, par suite, contractent des vices, éprouvent des désirs immodérés, des passions impures, que condamnent et leur origine divine et leur future destinée. Dompter les passions charnelles, les maî-

(1) *Culte de Mithra*, p. 96.

triser, triompher de la matière, c'est, pour l'âme, immortelle de sa nature, triompher d'une mort passagère et renaître à la vie spirituelle.

Les mêmes mystères identifiaient, comme nous l'avons vu, le principe âme avec le principe féminin de l'Univers : c'est la femme qui choisit, qui décide, qui entraîne.

Les textes doivent donc être rigoureusement maintenus. Dieu dit à la femme, image de l'âme désobéissante à la volonté divine : « Pourquoi as-tu fait cela ? Voilà que tu seras subordonnée à l'homme, et le monde souffrira à cause de toi, et toi-même tu seras accablée de maux » (1).

Nous voyons maintenant dans quel sens il faut entendre les légendes de tous les temps, quand, à côté de la glorification du principe féminin, elles l'identifient néanmoins avec la faute, le péché, la désobéissance, le mal.

Nous comprenons également de quelle nature fut ce premier péché, et qu'il n'avait rien à voir avec la génération physique : il ne pouvait être question de la reproduction dans le sens où nous l'entendons actuellement ; d'ailleurs, comment Dieu aurait-il pu concevoir le genre humain sans qu'il se multipliât ? Dieu, au contraire, avait dit à l'origine et avant la chute : « Croissez et multipliez-vous, remplissez la Terre et l'assujettissez. »

(1) Genèse, ch. III, 16.

Mais, dans le Paradis, cette multiplication de l'espèce n'était pas soumise aux lois de la génération physique ; c'était une génération spirituelle.

La faute originelle n'est pas non plus, comme on l'insinue parfois, le désir de savoir, la connaissance pour elle-même, l'exercice de l'intelligence ; au contraire, Dieu créa nos premiers parents avec une intelligence et une science infuses, et qu'aucune science n'a pu atteindre dans la suite.

Non, le péché originel, tous les Pères de l'Église s'accordent à le dire, était un péché d'orgueil, de désobéissance à la volonté de Dieu, de révolte, d'ingratitude de la créature vis-à-vis de son Créateur.

Saint Augustin dit : « Il ne faut pas croire que le Tentateur eût vaincu l'homme s'il ne s'était d'abord élevé dans l'âme de celui-ci un orgueil qu'il aurait dû réprimer. Dieu ayant créé nos premiers parents dans un état de justice et de sainteté, la chair était parfaitement soumise à l'esprit, et la révolte a dû commencer par ce dernier, c'est-à-dire par un désir déréglé d'un bien d'ordre spirituel.

« L'homme pécha principalement en désirant ressembler à Dieu dans la science du Bien et du Mal, désir inspiré à nos premiers parents par un amour déréglé de leur propre excellence. »

Là est véritablement le sens profond et réel du péché originel.

Il est bien vrai que tout le mal, dans ce monde, n'est jamais autre chose que la désobéissance à la volonté de Dieu; voilà pourquoi, à tout le désordre qui a frappé depuis lors l'humanité, il était juste de mettre, comme point de départ initial, une infraction à la Loi de Dieu, une rupture de l'équilibre et de l'ordre harmonieux institués par la Divinité à l'origine du temps.

Cette désobéissance a toujours sa source dans l'orgueil de l'homme, qui substitue sa propre raison et sa propre volonté à celles de Dieu : c'est l'orgueil, la présomption intérieure qui aveugle.

Déjà l'Écriture, qui procède par analogies, par similitudes, avait enseigné la chute des Anges, devenus démons et précipités du haut du Ciel dans les Enfers à cause de leur révolte contre le Dieu suprême. « Non adorabo », avait dit Satan.

Dieu seul est parfait et incorruptible, mais toute créature, fût-ce même un ange, est née avec l'imperfection, la corruptibilité.

Dieu seul est immortel et toute sagesse : le vouloir atteindre est déjà un péché d'orgueil. Ce fut celui des Anges; ce fut, après eux, celui des premiers hommes.

D'accord avec les Pères de l'Église dans l'interprétation des textes, nous pouvons donc être assurés que là est le grand péché fondamental qui perdit, à l'origine, le genre humain, comme il l'est encore de nos jours. L'orgueil trahit infailli-

blement la présence du venin originel et éternel dans le cœur de l'homme.

L'incarnation, au contraire, n'est pas, d'une façon absolue, liée au péché; le plus grand des mystères peut s'accomplir, c'est certain, sans l'intervention du principe du mal : voilà ce que, dans la suite des temps. Dieu a révélé au Monde.

Une femme est née que jamais le péché n'a effleurée; l'Église l'a nommée justement l'Immaculée, parce qu'elle est toute pure et sans tache, sans souillure aucune provenant du venin de l'antique Serpent tentateur. Dans son sein virginal repose le germe divin, LE FILS, Dieu vivant engendré, de toute éternité, par la Toute-Puissance du Père de toutes choses. Il est le type céleste de la nouvelle humanité, de l'humanité régénérée en Dieu, frère parmi beaucoup d'autres frères, comme dit l'Apôtre, FILS DE DIEU, afin que nous soyons tous les enfants du Dieu de la Nouvelle Alliance.

« Il fallait, dit saint Jean Chrysostome, que Dieu se fit homme afin que nous apprissions comment l'homme devient Dieu : un Dieu se fait le symbole vivant de l'éternelle union entre Dieu et l'homme. »

La matière est lavée de toute souillure, car Dieu réside en elle; l'homme est délivré de tout péché, car Dieu habite en lui.

O péché d'Adam, dira l'Église, péché en quelque

sorte nécessaire, effacé maintenant par la mort du Seigneur, ayant donné lieu à un tel témoignage d'amour. O *felix culpa*, faute heureuse, puisqu'elle a mérité un tel réparateur !

Et, de même que la divine Sagesse s'est servie de la croix, l'arbre unique, le bois sacré, comme instrument de la chute ainsi que du salut, de même la femme était, à l'origine, l'instrument du péché, comme elle est devenue celui de la Rédemption !

En *Elle*, la nouvelle Ève, l'ancienne est rachetée ; pourquoi donc l'Église continue-t-elle l'antique anathème et la réprobation à l'égard de tout le sexe féminin ? Pourquoi le Rédempteur a-t-il subi la mort, sinon pour nous délivrer du péché, et pour réhabiliter, avec le concours d'une mère bénie entre toutes les femmes, le sexe tout entier ?

Non, l'œuvre de la Rédemption n'est pas terminée, l'ère de son épreuve n'est pas close, le Fils de la Femme n'a pas achevé l'œuvre du Salut : il est réservé à ELLE, à ELLE seule, d'écraser la tête du Serpent éternel ; ELLE seule restera au premier plan de l'Histoire Sainte pour accomplir son rachat absolu et définitif.

Il nous reste à étudier ce qu'il faut entendre sous la figure symbolique, hiéroglyphique, de ce Serpent : « ce lion rugissant qui rôde autour des hommes, cherchant qui il dévorera ».

XII

Le Serpent.

« Or le Serpent, dit l'Écriture, était le plus fin de tous les animaux que le Seigneur Dieu avait formés sur la Terre » (1). Toute l'Antiquité l'honore ainsi comme le symbole, l'hiéroglyphe mystique de l'intelligence, de la connaissance, et nous trouvons pour lui la même antinomie, la même contradiction que nous avons constatée pour la femme ; il lui est même étroitement associé, tantôt dans le bien, tantôt dans le mal.

Souvent ils sont comme identifiés, autant dans la vénération que dans l'abaissement. On peut dire que le Serpent apparaît comme un autre hiéroglyphe de la femme, qu'il la montre ou l'explique dans un nouvel ordre d'idées, sous un autre aspect.

Et d'abord, symbole de la connaissance, le Serpent est aussi celui de la vie, dans un sens bon ou mauvais, comme la science ou la connaissance peut conduire l'homme au bien ou au mal, ou comme nous pouvons passer notre vie dans la vertu ou dans le vice. Voilà donc le double sens sous lequel nous allons étudier la figure du Serpent.

Ici, notre tâche est particulièrement délicate,

(1) Genèse, chap. III, vers. 1.

car l'association de la femme au Serpent nous la montre précisément associée aussi à certains cultes qui amenèrent après eux de terribles réactions et le renversement de son pouvoir religieux et social.

Mais, avant tout, ne nous y trompons pas. Le Serpent, soit dans la vénération des peuples, soit dans son abaissement, est toujours l'antithèse, le contradicteur de l'Éternel Dieu. Quand il se fait dieu sur les autels du paganisme, il n'est pas le symbole de la divinité céleste et surnaturelle, mais celui de la divinité inférieure, j'allais dire infernale ; souvent, il est celui de la Nature avec ses forces attractives, mystérieuses et cachées, dont il divulgue les secrets et enseigne la domination.

Quand il apparaît dans les ornements du sacerdoce païen, comme l'Uréus, la vipère sacrée, sur les tiaras des prêtres égyptiens et des Pharaons, il est le symbole des dieux de l'idolâtrie qui ont pris la place du Dieu véritable, invisible et éternel.

Le Serpent a particulièrement le sens de génie, de démon, mais nous savons qu'il procède en ligne directe, comme nous l'apprend l'Écriture, de ces Anges déchus, révoltés, précipités du Ciel dans l'Enfer pour leur péché d'orgueil, et ainsi il continuera son œuvre dans le Monde. « Non adoremus », criaient les démons ; « je n'adorerai pas », dira

Satan dans la suite, et il se consacra dieu par sa propre puissance. Il se fit si bien reconnaître qu'on l'admit comme principe coéternel et égal en puissance au Dieu UN, et c'est de là que procèdent toutes les religions dualistes de l'Antiquité, dont le type le plus connu est dans la religion perse : Ahriman contre Ormuzd.

La race des fils du Diable se propagea avec rapidité : tandis que la Doctrine pure fut bientôt complètement altérée et méconnaissable, la science diabolique, au contraire, régnait partout et produisait « la magie, l'or, la richesse ».

Maintenant, ne nous étonnons plus de trouver le mauvais principe érigé sur les autels à l'adoration des peuples. Le culte du Serpent, dit-on, était très répandu dans l'Antiquité ; il domine dans toutes ces religions qui, dérivant de la Révélation primitive, se sont néanmoins égarées dans la voie des plus abominables superstitions, comme l'animisme, le chamanisme, le culte des idoles, l'adoration des esprits : il y a là toute l'antithèse du monothéisme pur, et, d'autre part, tout ce qui était originel et capital dans le paganisme, le culte de la Nature, le culte de la matière, des démons, appartenait à Satan, qu'on appelle le singe de Dieu. Il est le protecteur des arts divinatoires, de la magie, il préside aux sciences, aux arts, à la médecine.

Enfin, en allant plus loin encore, nous trouvons

le Serpent symbole de toute la nature animée intelligible, comme le Démiurge, le médiateur entre Dieu et la création.

Lenormant nous apprend que, pour les Chaldéens et les Assyriens, le Serpent était sûrement un symbole de vie, de renaissance. Son nom générique dans la langue assyrienne est Havai (1), comme en arabe Hizch ; l'un et l'autre viennent la racine « hava », vivre.

Le Serpent, signe de la vie et de la connaissance, est l'attribut d'Hermès ; il est plus tard celui de tout le sacerdoce, et devient synonyme d'autorité et de puissance.

Il caractérisait particulièrement le sacerdoce chez les Druides, qui se qualifiaient entre eux de Naddreds, serpents.

Les adorateurs de Bacchus, en célébrant les mystères orgiaques, se couronnaient de serpents en criant : Auam-Evohé, ce qui, en chaldéen, signifie également serpent (vie) (2).

En Égypte, le dieu Agathodaïmon Kneph est figuré par un serpent tenant dans sa bouche l'Œuf du Monde ; il porte souvent le nom d'Esprit de Dieu qui lui appartient spécialement (3).

Nous devinons sans peine que cette interpréta-

(1) Ferd. Delitsch : *Assyr. Studien*, p. 69.

(2) Moreau de Jonnés : *Temps Mythologiques*, p. 227 ; Goblet d'Alviella : *Migration des Symboles*, 187, 231.

(3) Goblet d'Alviella : *op. cit.*, 256 ; *pneuma*, souffle, esprit, correspond à *ap-noum*, serpent.

tion identifiant le Serpent à l'Esprit doit se rapporter à quelques figures hiéroglyphiques ou symboliques. Et, en effet, voici ce que nous trouvons : les Égyptiens montrent le Ciel ou le Monde comme un serpent appelé le Serpent divin ou céleste, qui entoure de sa queue le TOUT (1).

Les âmes tombées du Ciel doivent franchir la région du Serpent ou du Dragon pour s'incarner dans la matière.

Porphyre, d'après Proclus, dit : « Les Égyptiens symbolisent l'âme du monde par une croix dans un cercle : le cercle, c'est Agatho-Kneph, et le signe de la croix désigne le Grand TOUT qui irradie dans les quatre directions principales : c'est l'Univers dans son étendue. »

La région du Serpent apparaît comme celle du monde visible, de la matière. La théorie de la chute est, par conséquent, invariablement liée à la figure du Démon, du Serpent. Le Dragon, qui tient le monde enserré comme dans un cercle, attire et enserre en vérité l'âme dans le cercle des involutions, qui est la vie des sens ou la vie individualisée.

Fabre d'Olivet, en commentant le texte hébraïque de la Genèse, dit que Moïse s'est bien gardé de donner au Serpent du Paradis le même nom qu'aux reptiles que Dieu créa avec les autres ani-

(1) Movers : *Phenizier*, p. 500.

maux. Celui qui désigne le Tentateur dérive d'une racine qui peint l'idée d'une ardeur mauvaise, d'un feubrûlant, d'une angoisse douloureuse, d'une privation de lumière ou d'un aveuglement. Il y a là toute la sensation que l'âme éthérée, ailée, doit éprouver quand elle tombe dans le cercle de l'incarnation, celui de la naissance à la vie d'ici-bas.

Le Serpent devient ainsi la métaphore désignant la vie des sens et des passions, il représente l'élément fatal et caché qui guette l'âme sans cesse et contre lequel elle doit se tenir en garde. Il est donc d'une haute vérité psychologique d'avoir mis cet avertissement à la première page de l'histoire des origines de l'homme.

Si nous rappelons la triple distinction de l'âme, nous comprendrons que le Serpent représente Nephesh, la vie matérielle des sens; l'Arbre, c'est Rouach, le principe vital, la vie végétative; et la Femme, avant la chute, s'identifie avec le principe pur et supérieur de Neshamah, qui ne vit et ne se manifeste que par son union avec les deux autres principes. Voilà pourquoi la symbolique montre les trois figures : Arbre, Femme et Serpent, toujours unies et inséparables, chaque fois qu'il s'agit d'une doctrine initiatique.

« Il importe de remarquer, dit Lenormant (1), qu'un grand nombre de légendes et de formes du

(1) *Origines de l'Histoire*, vol. I, p. 105.

culte qui associent le Serpent à l'Arbre de Vie, n'attachent à cet animal aucune idée de réprobation, de personnification du mal, ne lui attribuent pas le rôle de tentateur, comme le narrateur de la Genèse et comme les traditions parallèles au Zoroastrisme.

« Le Serpent y apparaît, au contraire, avec un caractère favorable, il est divin comme l'Arbre, et adoré (1).

« Et il en complète la signification à titre de symbole de sagesse et d'intelligence. »

Il est le complément de l'âme vivante, mais à la condition d'être dominé par la femme pure, et non pas de la dominer, et, dès les temps les plus reculés, les peuples gardent la tradition de la femme primitive en opposition, en antithèse, **AVEC LE SERPENT, ET VICTORIEUSE DE CELUI-CI.**

« Et je mettrai une inimitié entre la femme et toi, entre ta race et la sienne; elle t'écrasera la tête et tu chercheras à la mordre au talon » (2).

Aussi toutes les traditions gardent-elles le souvenir de la Femme victorieuse du Serpent (3).

Bhâvani, épouse de Shiva, plus particulièrement adorée comme Mère du genre humain, car elle

(1) Dans le langage symbolique, le mot zend *arouré* signifie à la fois arbre, vie et âme : *Zend Avesta*, t. II, p. 379.

(2) Genèse, chap. III, vers. 15.

(3) Luken : *Traditions les plus anciennes*, p. 126.

est appelée première femme productrice et génitrice, réunit en elle un double caractère, celui d'Ève bonne, vertueuse, immortelle, avant la chute, et celui d'Ève méchante et mortelle, après la chute.

Comme Ève bonne et non déchue, elle habite le Paradis et prend le nom de Paravadique, enfant de la montagne; comme principe mauvais, elle est « Dourgâ » (celle qu'il est difficile d'approcher).

Dans le principe, elle combattit, dit-on, le Serpent, le mauvais génie, foula sa tête aux pieds et l'abattit.

Les Hindous croient qu'à la fin des temps elle réapparaîtra et terrassera le mauvais génie, et qu'elle enlèvera la souveraineté de l'Univers à Brahmâ pour la transférer de nouveau à l'ancien dieu Indra.

Les Hindous, voulant indiquer qu'elle écrasera la tête du Serpent, la représentent luttant avec cet animal et l'honorent comme bonne déesse.

La Femme écrasant la tête du Serpent est l'image la plus répandue : c'est le symbole dominant tous les temps, il est la prophétie par excellence de la Religion universelle.

Elle indique *le signe* dans lequel la Femme vaincra. Voici ce qui est dit dans le livre des prophéties, où tous les temps sont prévus : *l'Apocalypse de saint Jean*, chap. XII, verset 1 :

« Il parut encore un grand prodige dans le Ciel,

c'était une femme revêtue du Soleil, et qui avait la Lune sous les pieds, et une couronne de douze étoiles sur la tête. »

Ici est venu le moment d'expliquer ce symbole : le Soleil, de tout temps, a passé pour l'image de la Divinité suprême, de l'unité, de la lumière, principe de toutes choses, principe de vie, d'amour.

La Lune, qui reçoit sa lumière du Soleil, est réputée élément médiateur entre le Soleil et la Terre ; elle était, pour les Anciens, la région des âmes et l'attribut des déesses, considérée comme source et mère des âmes. Ceci est cependant une époque déjà secondaire. A l'origine, la grande déesse reçoit et partage avec l'homme les honneurs solaires (même elle les possède avant lui).

Et ceci est le langage hiéroglyphique transcendant « écrit au Ciel », qui est comme la véritable clef pour ouvrir le sens de l'Écriture Sainte.

Quand, dans les hiéroglyphes, la femme apparaît ornée du croissant lunaire, des deux cornes, comme, dans la mythologie grecque et égyptienne, Io, Isis, Pasiphaé, Astarté, elle s'identifie à la Lune, principe secondaire et médiateur. La femme lunaire rappelle la Sagesse sortie de la bouche du Très-Haut ; c'est ainsi qu'elle est une lumière émanant de la source suprême.

Mais cette lumière elle-même s'identifie avec l'UN et lui est assimilée en puissance et en valeur.

Aussi voyons-nous ces mêmes déesses portant les attributs solaires et accompagnées du lion divin, signe de l'autorité suprême de tous les temps.

Voici donc le sens de la prophétie apocalyptique : quand la femme aura revêtu sa dignité solaire et divine, quand elle aura dominé dans le sens philosophique et historique la phase médiatrice lunaire, la gloire sera à elle avec la couronne du Ciel et de la Terre, symbolisée par les douze étoiles.

La gloire de la femme amènera le salut du Monde, « car maintenant, dit l'*Apocalypse*, est établi le salut et la force et le règne de notre Dieu et la puissance de son Christ, parce que l'accusateur de nos frères qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu a été précipité » (1).

C'est la grande promesse du Paradis que tous les peuples ont emportée de leur berceau commun.

Voilà pourquoi, dès l'origine, Dieu avait mis l'inimitié entre la Femme et le Serpent, et, à travers tous les âges, elle a enfanté les enfants de Dieu pour lutter contre les tribulations et les incessantes entreprises du contradicteur et de l'ennemi de Dieu.

Il nous reste un mot à dire de ces religions primitives dont il a été question plus haut, et dans lesquelles la femme a certainement joué un rôle prééminent.

(1) *Apocalypse*, chap. XII, v. 10.

L'Écriture, qui procède par analogies ou similitudes, nous l'apprend. Ce qui s'est passé pour l'âme dans le Paradis se passa pour la femme dans la suite des âges. L'âme-Ève avait écouté la voix du Tentateur, elle avait touché au fruit défendu par cupidité et orgueil, par désir de la connaissance ; la femme, dans la suite, s'associa aux forces cachées de la Nature, elle domina avec l'aide de mauvais génies. Elle attira à elle le pouvoir en sacrifiant à Satan, elle devint sorcière, magicienne, elle fut prêtresse du mauvais principe, et son symbole devint le Serpent. Toutes les traditions le confirment (1). Frigga, dans la mythologie germanique, génératrice et première femme, est tantôt la déesse de l'amour et la personnification de la prévoyance maternelle ; tantôt elle apparaît comme magicienne impure et en communication avec le monde inférieur.

Holda était également la déesse bienfaisante, et, en même temps, l'enchanteresse impie.

Les légendes nous ont conservé l'histoire de Circé, de Médée.

La femme, symbole de l'esprit pur et de l'inspiration sacrée, est devenue la Pythonisse, vouée à l'esprit de Python, dans lequel nous reconnaissons le Serpent.

Le même prestige qui l'avait entourée au début comme prophétesse sacrée et organe de Dieu,

(1) Luken : *Traditions de l'Humanité*, vol. I, p. 227.

comme médiatrice entre les forces supérieures occultes et l'homme d'ici-bas — et l'on sait combien ce prestige était répandu et dominant chez tous les peuples anciens — la femme l'emploie au service du mal et de l'impiété.

Que les femmes aient joué ce rôle dans les religions primitives en glorifiant les forces de la Nature, nous ne pouvons le nier ; tous les peuples gardent un souvenir d'horreur de ces temps terribles où l'homme s'est conjuré avec les forces mauvaises, et ils maintiennent la tradition d'après laquelle la magie est maudite et condamnée, et les peuples qui s'y adonnent sont perdus au regard de Dieu.

Arrêtons-nous là : si l'histoire a rendu la femme responsable des fautes et de l'entraînement de ces temps, si ces religions maudites ont été renversées et ont paru entraîner, dans leur chute, l'ancien pouvoir féminin, nous allons montrer que, dans le secret du mystère, une autre version s'est propagée, plus ancienne que celle-là, version qu'on n'osait plus affirmer publiquement, mais que les documents nous permettent aujourd'hui de tirer du silence et de l'oubli et de restituer intégralement.

Dans cette symbolique profonde que nous venons d'étudier est inscrit tout le mystère de la Mission rédemptrice du Sauveur.

Nous lisons comme à livre ouvert dans ces

figures, dans ces énigmes sublimes que les Saintes Écritures, dépôt de la sagesse de tous ces temps, nous propose. La formule suprême apparaît, qui est AMOUR et PARDON.

Le divin Maître a chargé sur ses épaules le bois infamant, qui est devenu le bois de Vie et l'arbre du Salut ; il a racheté de même la faute du Serpent en se faisant lui-même le Serpent d'airain, « afin que tous ceux qui le regardent en soient guéris ».

« En vérité, je vous le dis, comme Moïse éleva dans le désert le Serpent d'airain, il faut de même que le Fils de l'Homme soit élevé en haut, afin que tout homme qui croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la Vie éternelle » (1).

Les Juifs interprètent le Serpent d'airain comme image du Messie (2) : « *In illo tempore, quando interiit et abactus est Serpens iste maledictus, regnat Serpens sanctus* » (3).

Le mot Messie exprime l'idée de « reconstituer tout dans son état originel et divin ». L'arbre retrouve son véritable sens de salut et de vie divine ; la vie en elle-même est redevenue sainte et bénie, et la Terre refleurit comme un nouveau Paradis.

Le Messie fait plus : il descend dans les Enfers, il va trouver là les anges prévaricateurs devenus démons, serpents, et sa présence suffit pour trans-

(1) Saint Jean, chap. III, 14.

(2) Folio 67 du livre rabbinique *Thikkun Zohar*.

(3) Luken : *Traditions*, p. 332.

former les princes des ténèbres en des anges de lumière, dans la grâce d'une nouvelle naissance en Dieu.

Jésus-Christ est descendu dans le cercle des involutions physiques et terrestres, dans le règne et le domaine du Serpent, dans le cercle des INCARNATIONS, afin que toute chair et toute vie soient rappelées à leur origine céleste et à leur pureté originelle.

De même, le Sauveur descend dans le fond de notre âme, dans la région de la vie des sens et des passions mauvaises, il les élève à lui, et les purifie et les sanctifie par sa propre vertu.

Telle est la Mission de Jésus-Christ inscrite dans le Livre des Symboles, telle elle était prédite non seulement par les sages et les voyants du peuple élu, mais dans tous les centres d'initiation du monde entier. L'Esprit-Saint a préparé ses voies, et il annonce le Rédempteur, le Libérateur, comme Celui qui doit restaurer toutes choses dans le plan divin originel et selon la Loi de Dieu dans toute l'Éternité.

CHAPITRE II

PROMÉTHÉE

La Théogonie d'Hésiode racontait aux Grecs l'histoire de leurs dieux. Leur ancien Testament est plein des luttes sanglantes que se livraient entre elles les Puissances célestes ; leur nouveau Testament s'ouvre sur un formidable crime élevant au pouvoir un nouveau dieu qui foulera aux pieds les antiques divinités. C'est le récit de cet événement qu'Eschyle a conservé dans son *Prométhée*.

Le mythe de Prométhée passe pour un des plus profonds et des plus obscurs de toute la Mythologie ancienne, et cependant il me semble que le voile de l'allégorie est assez transparent, et que le symbole s'offre de lui-même à l'explication. (1)

On a reproché à Eschyle d'avoir trahi le secret des mystères, et cette accusation faillit lui coûter la vie. La critique moderne a examiné l'œuvre du poète sans oser se prononcer au sujet du crime sacrilège. Je croirais volontiers, pour ma part,

(1) Aristote : *Eth. Nicom.*, III, 2.

que c'est dans *Prométhée* qu'Eschyle a touché au point le plus délicat et le plus brûlant de toute la tradition antique.

Qui est Prométhée ? le noble Titan condamné par Jupiter à subir un effroyable supplice, parce qu'il était venu au secours de l'humanité malheureuse et ignorante et lui avait donné le Feu, instrument de progrès et de civilisation.

Attendons que le poète inspiré, au fur et à mesure que se déroule le drame, nous révèle lui-même le grand mystère.

La scène s'ouvre sur une montagne aride, au fond d'un désert inaccessible.

Deux Puissances au service de Jupiter clouent la victime sur le rocher où les vautours viendront s'attaquer à ses flancs et lui arracher les entrailles. Dès les premiers mots, la Puissance rappelle à Vulcain que c'est Prométhée qui a dérobé le Feu pour le donner aux mortels, forfait pour lequel il a mérité la vengeance des dieux.

Le Feu ne doit évidemment pas être envisagé ici simplement dans le sens littéral et matériel du mot : les auteurs qui ont commenté l'œuvre d'Eschyle sont unanimes sur ce point.

« Zeus, le contemporain de Prométhée, n'est pas un dieu primitif dont l'origine, comme celle de Gaïa, se perd dans la nuit des temps ; il appartient à la troisième génération des divinités masculines du Panthéon hellène, qui avaient été précédées par

Gaïa, la Mère de tout. Il faudrait donc admettre que, jusque là, les Grecs préhistoriques, qui étaient parvenus à un degré intellectuel assez élevé pour représenter sous la forme humaine leurs êtres divins, ignoraient le Feu. Ce serait inadmissible (1). »

Prométhée a ravi le Feu ; mais le Feu, pour l'initié antique, était synonyme de vie, et le même auteur (Lafargue) le constate : dans le langage des mystères, cela voulait donc dire qu'il a donné aux hommes la notion de l'origine de l'âme et de son immortalité, don précieux entre tous qui pouvait justifier la colère des dieux et leur faire dire : Voilà l'homme devenu maintenant comme l'un de nous.

Prométhée raconte : « J'ai mis fin aux terreurs que l'attente du trépas inspirait aux mortels. »

Le chœur : « Et quel remède as-tu trouvé pour guérir cette maladie ? »

Prométhée : « J'ai fait habiter dans leurs âmes d'aveugles espérances. » Et le chœur répond : « C'est un don bien précieux que tu as fait aux mortels. »

Prométhée semble regarder l'assurance de l'immortalité comme distincte du don du Feu, puisqu'il ajoute : « Et, de plus, je leur ai donné le Feu. »

Nous allons voir plus loin quel rapport les anciens établissaient entre ces deux notions.

(1) Lafargue : *Revue des Idées*, 15 déc. 1904.

En vérité, le Feu est la grande divinité que l'homme primitif adore : c'est elle que l'on invoquait sous le nom de Vesta, que les Âryens nommaient Agni, quand les hymnes du Rig-Véda chantaient : « Avant tous les autres dieux il faut invoquer Agni, avant les noms des autres immortels nous prononçons son nom vénérable ; ô Agni ! quel que soit le dieu que nous honorons par notre sacrifice, toujours à toi s'adresse l'holocauste » (1). Le Grec s'écrie : « Vesta, déesse gardienne des autels et des foyers, toute prière, tout sacrifice commence par toi » (2).

Le culte du Feu s'identifiait également avec celui de la grande divinité primordiale qu'on appelait Gaïa, la Terre, la Mère.

Vesta, dit Ovide, est la même que la Terre, l'une comme l'autre entretient un Feu éternel, la Terre et le Foyer nous indiquent par leur aspect même la présence de Vesta (3).

Chez les Grecs, une déesse Hestia, dont le nom signifie foyer, et qui correspond à la Vesta des Romains, avait la garde du Feu sacré de chaque cité et de chaque famille. Là encore, dans les temples comme aux foyers familiaux, c'était toujours à elle qu'on faisait d'abord hommage des offrandes et des holocaustes comme à la

(1) Fustel de Coulanges : *Cité Antique*, p. 27.

(2) Cicéron : *De Nat. Deorum*, liv. II, 27.

(3) *Fastes*, VI.

divinité la plus antique et la plus vénérée, et, à Olympie, le premier sacrifice qu'offrait la Grèce assemblée était pour Hestia, le second seulement pour Zeus.

Pour expliquer le rôle prépondérant de la femme dans le culte du Feu, l'auteur de la *Cité Antique* dit ceci : « L'autel du Feu sacré fut personnifié, on l'appela Vesta. Le nom fut le même en latin et en grec, et ne fut pas d'ailleurs autre chose que le mot qui, dans la langue commune et primitive, désignait un autel. Par un procédé assez ordinaire, du nom commun on avait fait un nom propre. Une légende se forma peu à peu : on se figura cette divinité sous les traits d'une femme, parce que le mot qui désignait l'autel était du genre féminin. »

Fustel de Coulanges emploie un procédé à rebours dont il n'est d'ailleurs pas le seul à avoir le secret : c'est tout le contraire qui a eu lieu. L'étymologie des mots et la symbolique sont les meilleurs guides dans l'étude de la tradition : si donc le mot est du féminin, ainsi que le symbole, soyons sûrs que nous avons affaire à une tradition féminine, et si l'autel, le foyer, le feu, employés comme termes synonymes, représentent une femme à laquelle s'adressent les premières prières et les premiers sacrifices, c'est que, dans ces temps, la femme possédait l'autorité et la prééminence au foyer comme à l'autel.

Il faut s'aveugler volontairement pour croire que les Anciens laissaient au hasard le soin de résoudre des questions aussi fondamentales : c'étaient des naturalistes, qui, même dans leurs symboles, gardèrent le scrupule du sexe. Le sexe était pour eux une chose tellement importante et sacrée que la plupart des religions primitives en résultent. Non, ce n'est pas au hasard que Vesta est une déesse, qu'elle est femme, qu'elle est vierge.

Cependant, derrière la personnification qui est le sens figuré du Feu, il y avait le sens propre, qui est celui d'une force, d'une force vivante, pensante et agissante, force cosmique et éternelle, principe de la Nature universelle qu'on a identifiée avec Gaïa, la Terre, qu'on invoquait dans l'hymne à Agni des Aryens : Divinité première et toute-puissante à laquelle s'adressaient les premières prières, les premiers sacrifices, comme nous l'avons vu.

Plus tard, lorsque ce culte a été relégué au second plan par celui de Brahmâ ou par celui de Zeus, le feu du foyer est resté ce qu'il y avait, dans le divin, de plus accessible à l'homme. Il a été l'intermédiaire entre celui-ci et Dieu : de la Nature physique, il s'est chargé de porter au Ciel la prière et l'offrande de l'homme, et d'apporter à l'homme les faveurs divines. Vesta est vierge : la déesse vierge qui représente moins la fécondité et la puissance que l'ordre, l'ordre mathématique abstrait et rigou-

reux, la loi dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral ; on se la figurait comme une sorte d'âme universelle réglant les mouvements divers du Monde comme l'âme humaine met la règle parmi nos organes (1).

Le sens ésotérique du Feu, comme synonyme d'âme et de principe de vie, semble donc bien établi, et, si Prométhée a « fait habiter dans le cœur des mortels d'aveugles espérances », s'il a « mis fin aux terreurs que l'attente du trépas inspirait aux mortels », c'est qu'il leur a enseigné le grand dogme fondamental de toute initiation féminine, le dogme orphique par excellence, celui de l'unité de la Vie universelle, et de l'immortalité de l'être.

Il me reste à expliquer pourquoi Prométhée sépare le dogme du Feu de la promesse de la vie future. Prométhée aurait-il inventé la façon de faire naître le feu, de faire descendre le feu du Ciel afin de servir les hommes ?

La tradition semble l'attester, car nous savons maintenant que le symbole prométhéen, la croix, rappelle la disposition des deux lames de bois qui procréent l'étincelle. Celle qui tint la première croix, nous pouvons affirmer que c'est la femme ; nous lui devons le feu (2). Et ici apparaît, selon l'orientaliste M. F. Baudry (3), le véritable sens du

(1) Fustel de Coulanges : *Cité Antique*.

(2) Jules Bois : *L'Ève Nouvelle*, p. 360.

(3) Cité par Lafargue, *op. cit.*, 921.

mot Prométhée, qu'il fait dériver du mot *prámantha*. Ce mot, dit-il, désigne en sanscrit le bâton qui tourne dans un trou pratiqué au centre d'un disque de bois. De ce mot vient *prámathius*, celui qui obtient du feu par ce procédé, ce qui établirait l'origine âryenne du mythe et du nom de Prométhée. Les Grecs dérivèrent son nom de *προμηθεΐσται*, connaître à l'avance, prévoir. Eschyle l'appelle le Prévoyant (p. 85), le fils ingénieux de Thémis aux sages conseils, comme pour Hésiode il est l'être subtil, astucieux, intelligent.

Prométhée, contemporain de l'ère olympienne patriarcale, il est vrai, est cependant antérieur à cette ère, comme le symbole le prouve. Enchaîné par le nouveau maître, il a été souverain avant lui. Il prend, par conséquent, une signification très évidente : il raconte son histoire, et ce n'est pas l'histoire d'un personnage, fût-il même Titan ; il y a là un exemple de ce langage usité par les Anciens qui procèdent par assimilation, par identification des grandes idées fondamentales avec le personnage qui les représente et qui en devient le symbole.

Il semblerait donc que celui qui a ravi le Feu, principe de bienfait, d'ordre et de bonheur pour l'humanité, et qui en a subi un cruel châtiement, a dû représenter pour l'initié une ère passée dans laquelle le culte du Feu attaché à la prééminence féminine aurait dominé. Eschyle a donc

raison quand il nous apprend que Prométhée a enseigné non seulement l'immortalité, mais encore l'usage du feu, et nous comprenons en même temps comment le langage des mystères unit les deux notions en donnant au Feu un double sens : d'une part, celui d'une force cosmique et spirituelle, et, d'autre part, celui de feu matériel, qui, en vérité, n'est que le signe visible du Principe invisible et éternel.

En continuant l'étude du drame, le véritable sens de la légende nous apparaîtra de plus en plus clairement.

Les commentateurs d'Eschyle, en particulier M. Lafargue, établissent le cadre historique dans lequel il faut placer l'événement dont Prométhée est le héros.

M. Lafargue constate d'abord que l'avènement de Zeus au pouvoir céleste (1) correspond au patriarcat, au droit du père sur la Terre. Mais ce droit, il l'a accaparé par la force, et il a chassé de l'Olympe les anciennes divinités matriarcales. Pour maintenir son autorité, il emploie tous les moyens dont se sert l'orgueil pour défendre un droit usurpé. Il pèse sur la race céleste par la violence et l'injustice. Prométhée, le Titan vaincu, mais non pas dompté, ne craint pas de l'accuser. Il règne sans miséricorde, d'après ses propres

(1) Le Patriarcat dans l'Olympe, *op. cit.*, p. 926.

lois, et, pour toute justice, il ne reconnaît que sa propre volonté.

Il prétend qu'il est le père des dieux et des hommes, mais son cœur est dur, et il est inexorable, impitoyable, comme tous ceux qui exercent le pouvoir depuis peu (1).

Prométhée, lui, ne reconnaît que la filiation maternelle; c'est sa mère qu'il appelle à son secours, Thémis, la Justice, l'antique déesse dont le nom est synonyme de Gaïa, la Terre (2), la Mère par excellence, « l'être unique sous tant de noms », la déesse aux sages conseils; et celles qui accourent pour le consoler dans sa détresse, ce sont les vieilles divinités antiques et magnifiques qui défendent comme lui le règne matriarcal disparu.

Voilà l'ordre ancien et l'ordre nouveau bien en face l'un de l'autre : Prométhée n'apparaît-il pas dès le début comme le symbole et la personnification de cette civilisation matriarcale, comme la déesse détrônée de son antique prestige, et enchaînée cruellement afin d'enlever à la captive tous moyens de révolte?

Faudrait-il s'arrêter à la signification masculine du nom? à ce qu'on le dit fils de Japet, époux d'Hésione, la tendre Nymphe? Mais c'est un pro-

(1) *Prométhée*, pp. 34 et 35.

(2) *Ibid.*, 13, 14.

céde élémentaire dans la pratique des mystères que de changer le sexe afin d'égarer l'opinion et de travestir le véritable sens des choses.

Cette fois, le sens symbolique et historique du personnage semble bien déterminé : Prométhée est la femme antique, le génie féminin et maternel qui a protégé de son ombre bienfaisante l'enfance de l'humanité, et qui a été renversé plus tard par le règne du père. C'est dans les mystères seuls que se perpétuait le souvenir de ces grandes luttes épiques, luttes des sexes, où le droit du plus fort primait celui de la Justice.

Prométhée le démontre bien quand il conseille aux Titans, les autres divinités matriarcales, de ne rien tenter par la force, car la ruse seule convient aux plus faibles. Mais, n'ayant pas été écouté, il prend le parti de passer au camp de l'usurpateur pour gagner son appui et sa reconnaissance.

Écoutons Prométhée raconter ce qui se passa alors : « En vain, je m'empressai de prodiguer de sages conseils ; les fils du Ciel et de la Terre, les Titans furent sourds à ma voix ; pleins d'audace et de présomption, ils méprisaient la prudence, l'adresse, ils se flattaient d'assurer sans peine leur domination « par la seule force ». Mais moi, plus d'une fois, Thémis, ma mère, oui, plus d'une fois, la Terre, cet être unique sous tant de noms, m'avait prophétisé l'issue du combat. Ce

n'était point, selon elle, sur la violence qu'il fallait compter ; la victoire et l'empire appartiendraient à la ruse : voilà ce que j'expliquai aux Titans, mais ils ne m'écoutèrent pas, ils méprisèrent mes avis. Le parti le plus sage à prendre dès lors, c'était évidemment de nous ranger, moi et ma mère, aux côtés de Jupiter, et, grâce à mes conseils, les noirs cachots du Tartare ont englouti l'antique Saturne avec tous ses défenseurs. Tels furent les services rendus par moi au maître des dieux ; vous voyez de quel indigne prix il les a payés, car c'est là le vice éternel des tyrans de suspecter la bonne foi de leurs amis » (1).

Eh bien ! rassurez-vous, Mesdames ! la ruse comme simple moyen de défense vis-à-vis du maître-despote est vieille comme le monde ! Si vous ne voulez pas être brisées, vaincues, rejetées au fin fond d'un abîme où la solitude sera le moindre de vos maux, mentez, dissimulez, trahissez ! mais, sachez-le, cela n'empêchera pas que vous soyez trahies à votre tour ! Mais laissons là ces remarques un peu frivoles, quittons le terrain trop glissant que constitue l'éternelle question des rapports entre les sexes, pour retourner au drame antique et vérifier notre hypothèse sur les points qui restent à élucider.

Le Feu que Prométhée a apporté aux mortels, dit Eschyle, c'est le maître qui enseigne tous les

(1) *Prométhée*, p. 15.

arts (1). On conclut de là qu'il faut voir dans Prométhée le Génie de l'Humanité triomphant, par l'art et par l'industrie, des forces de la Nature. Prométhée devient pour certains auteurs philosophes le Daïmon par excellence, la Force intellectuelle, le Noûs, le Logos.

Ne faudrait-il pas plutôt voir en Prométhée le Génie féminin qui s'allume à la flamme sacrée de l'amour maternel pour amener l'Humanité aux inventions utiles et aux découvertes salutaires?

Il faut lire le curieux passage où Prométhée énumère avec une légitime fierté les bienfaits qu'il a apportés aux mortels (pp. 24 à 26).

« Croyez-moi, ce n'est ni l'orgueil ni un obstiné dédain qui causent mon silence, mais j'ai le cœur rongé d'un cuisant chagrin, à la vue des outrages auxquels je suis en butte. Et pourtant ces nouveaux dieux, à qui doivent-ils leurs honneurs? à qui, sinon à moi? Mais n'en parlons point : ce serait vous dire ce que vous savez déjà. Écoutez plutôt quel était le triste destin des mortels, et comment ces êtres, stupides jadis, acquirent, grâce à moi, raison et sagesse. Ce n'est pas que j'aie à faire quelque reproche aux hommes : je parle seulement pour rappeler quels furent mes dons et ma bonté. Autrefois, ils voyaient, mais ils voyaient mal; ils entendaient, mais ils ne comprenaient pas. Semblables aux fantômes des songes,

(1) *Prométhée*, p. 16.

ils vivaient depuis des siècles, confondant pêle-mêle toutes choses. Ils ne savaient se servir ni des briques ni du bois, pour construire des maisons éclairées par le jour. Comme la frêle fourmi, ils habitaient sous terre, dans des cavernes profondes où ne pénétrait pas le soleil. Nul signe certain qui distinguât à leurs yeux l'hiver, soit du printemps plein de fleurs, soit de l'été aux moissons abondantes; ils agissaient, mais toujours au hasard, sans réflexion. Enfin, je leur enseignai l'art d'observer et l'instant précis du lever des astres et celui de leur coucher. C'est moi qui inventai pour eux la science des nombres, la plus noble des sciences. Pour eux je formai l'assemblage des lettres, je fixai la mémoire qui conserve tous les souvenirs, la mère, l'instrument des Muses. C'est moi aussi qui, le premier, accouplai sous le joug les animaux auparavant sauvages, désormais domptés et obéissants; et le corps des mortels fut soulagé du poids des travaux les plus rudes. C'est moi qui attelai les chevaux, dociles au frein, à des chars splendides, orgueil de l'opulence. Et ces autres chars aux ailes de lin, qui emportent le matelot sur les ondes, quel autre que moi les a inventés? Infortuné! mon industrie a tout créé pour les mortels, et je ne trouve, pour moi-même, aucun moyen de me délivrer de mon tourment...

« Apprends le reste, et tu vas admirer bien plus

encore d'autres arts, d'autres inventions, dont l'idée n'appartient qu'à moi. Voici mon bienfait le plus grand. Jadis, un mortel tombait-il malade, nul secours à espérer : point d'aliment salubre, ni de topique, ni de breuvage, aucun remède enfin ; et il périssait. Je leur enseignai à composer de bénins mélanges, préservatifs aujourd'hui pour eux de toutes les maladies. Et cette autre science aux aspects si variés, la divination, c'est moi encore qui l'ai fondée. C'est moi qui, le premier, distinguai, parmi les songes, les visions qui doivent s'accomplir ; c'est moi qui expliquai les pronostics dont rien ne donnait aux hommes l'intelligence : rencontres fortuites durant le voyage, vol des oiseaux de proie, j'ai tout défini avec clarté. J'ai dit quels oiseaux étaient ou d'un favorable ou d'un sinistre augure ; j'ai dit aussi les mœurs de leurs races diverses, leurs mutuelles haines, leurs amitiés, leurs réunions ; enfin, j'ai montré la sorte de poil, la couleur qui plaisait aux dieux dans les entrailles des victimes, et les nuances de beauté du fiel et du foie. J'ai fait brûler sur le feu, dans une enveloppe de graisse, les cuisses, les larges reins de la victime, guidant ainsi les mortels sur la route d'un art ténébreux, et rendant sensibles à leurs regards les signes de la flamme, autrefois inexplicables. Tels furent mes bienfaits ; et je ne parle pas de ces trésors que la Terre dérobait aux hommes dans ses profondeurs : l'airain, le fer, l'argent, l'or ;

qui pourrait se vanter de les avoir découverts avant moi? personne, sans nul doute, à moins d'une folle jactance. En un seul mot, je puis tout t'apprendre : l'inventeur de tous les arts dont jouissent les mortels, c'est Prométhée. »

Il me semble qu'il faudrait être bien difficile pour ne pas reconnaître dans cette harangue, pleine d'allusions des plus précises, le récit de tout ce que le génie féminin a donné à l'Humanité.

Ce récit, bien suggestif, il faut l'avouer, n'est pas de la pure légende; aujourd'hui, la science est d'accord sur ce point : le rôle initiateur dans la lente marche de l'Humanité vers le progrès et la civilisation revient à la femme.

Celui qui croit que la littérature classique nous a conservé les vérités qui ont été enseignées dans les mystères antiques, y trouvera des preuves évidentes de ce fait. Nous pouvons citer comme exemple ce passage tiré des *Fastes* d'Ovide :

« Les premiers hommes ne connaissaient pas d'autres moissons que les herbes verdoyantes dont la terre se couvre d'elle-même et sans le secours de la culture; tantôt ils cueillaient le gazon vivace, tantôt ils se nourrissaient du tendre feuillage qui couronne les arbres. Ensuite naquit le gland, les hommes se trouvaient heureux déjà de cette découverte, et le dur chêne fut pour eux un abondant trésor. Cérès, la première, admit l'homme à de meilleurs repas, et lui fit quitter le

gland pour une nourriture plus délicate. Elle força les taureaux à plier leur tête sous le joug, et le Soleil échauffa, pour la première fois, le sein de la terre labourée. »

La mythologie nous montre les déesses avec des attributions qui ne laissent aucun doute sur leur signification primitive. Elle attribue à Isis l'invention des poisons et des premiers remèdes, et, dans les inscriptions, elle porte le titre de « salutaire ». Toutes les déesses : Cérès, Diane, Isis, Proserpine, Vénus, portent le titre de fileuses et de tisseuses, et, comme preuve qu'on leur attribue l'invention de ces arts, elles sont représentées avec la quenouille.

Cérès a donné les premières lois, Isis a inventé la navigation, etc.

Où donc le génie maternel prend-il sa source, sinon dans la prévoyance ? Or, Prométhée signifie prévoyant (1).

De même, son frère Épiméthée est l'imprévoyant ; c'est lui qui reçoit en cadeau la femme artificieuse Pandore, la gracieuse mais dangereuse esclave que l'ère nouvelle a inventée pour satisfaire l'égoïsme de l'homme. Maintenant, les maux sont lâchés sur la terre, le génie bienfaisant, la Providence, est enchaîné, l'avenir du Monde s'annonce sombre et plein de souffrances.

(1) Note du *Prométhée* d'Eschyle, traduction A. Pierron, p. 85.

Comme la Providence, Prométhée connaît tous les décrets divins.

Un poète de l'Antiquité, Alkman, contemporain d'Eschyle, qui s'est surtout attaché à ce sens prophétique de Prométhée, lui donne le sexe féminin : Prométhéa.

« C'est que la légende ne songeait qu'à l'esprit hardi et scrutateur du personnage, tandis que le poète, qui avait en vue la Providence, lui donne la sexe attribué à tous les êtres qui se rattachent à la destinée : Moïra, Kêr, Aïsa, Ananké, Némésis, Haïmamné(1).

Voilà Prométhée image de la prescience divine; mais cette prescience, la femme seule la possède : ce sont les Erynnies à l'infaillible mémoire qui tiennent le gouvernail de la nécessité, dit Prométhée. Même le souverain de l'Olympe est plus faible qu'elles, car il ne sait échapper à sa destinée(2). La légende fait avaler au maître des dieux Métis, qui représente la ruse et la sagesse féminines, pour démontrer que ces dons, l'homme les reçoit par la mère.

L'oracle appartient à Gaïa, la Mère : c'est en elle que se trouve la source de toute divination et de toute prophétie.

Dans l'Antiquité, c'étaient les Muses qui trans-

(1) Ottf. Müller : *Histoire de la littérature grecque*.

(2) *Ibid.*, p. 27.

mettaient à l'homme la science cachée. Platon, dans le *Cratyle* (p. 407), donne l'étymologie du mot grec et l'explique par la racine signifiant « je cherche ». De même, selon Creuzer, (*Symbolique*, v. 3, p. 267), Mâyâ, en sanscrit, voulait dire la mère, la nourrice, mais ce mot dérivait également de la racine signifiant « j'approfondis » et « je cherche ». La femme représentait alors la méditation, la réflexion, celle qui, dans le silence, enfante les formes spirituelles de la pensée, comme elle enfante dans son sein les formes matérielles du corps.

Dans la légende, le roi Numa reçoit sa sagesse par la nymphe Égérie, et attribue ses prophéties à l'intervention des Muses.

Ce don de prophétie et de divination, Prométhée le possède au plus haut degré. Il n'ignore rien des malheurs et des souffrances qui lui sont encore réservés, mais il ne désespère pas. Il sait qu'il ne succombera pas, mais qu'un jour il sera libéré de sa peine. Jupiter, son bourreau, ne durera pas éternellement, il subira à son tour une chute ignominieuse et irréparable par un maître nouveau. Prométhée l'annonce en des termes superbes comme un Dieu qui régnera au-dessus des éléments et des puissances de la Terre au nom de l'Esprit pur :

« Ce sera un géant indomptable qui apportera un feu plus puissant que le feu de la foudre, aux

éclats plus retentissants que les éclats du tonnerre, qui brisera dans la main de Neptune le trident, cette arme fatale qui soulève les mers et fait bondir la terre. »

Le prophète indique la date de l'avènement du nouveau Royaume de Dieu : « treize générations passeront », ...mais un Dieu doit mourir, offrir librement sa divinité en expiation et descendre dans les Enfers avant que Prométhée soit délivré (pp. 3 et 51).

Mercuré l'annonce à la victime cruellement châtiée : « Et ne crois pas qu'un tel supplice doive jamais avoir un terme, sinon lorsqu'un Dieu s'offrira pour succéder à tes souffrances et voudra descendre dans l'obscur séjour de Pluton et sur les bords ténébreux des abîmes du Tartare. »

Cette prophétie si ferme, si grandiose, a trouvé plus tard des interprétations très différentes.

Dans la suite de la trilogie d'Eschyle, dont peu de phrases sont cependant conservées, la libération de Prométhée, après treize générations, est due à Hercule, fils de Zeus, et descendant de Io, la jeune fille infortunée qui vient, selon le drame d'Eschyle, auprès de Prométhée, dans ses courses vagabondes à travers le monde, poursuivie par l'amour de Zeus et tourmentée par une affreuse bête que Junon a attachée à ses talons.

Io porte des cornes de génisse, ce qui la carac-

térise comme appartenant à la famille d'Isis, c'est-à-dire à l'antique initiation féminine.

Hercule est un des héros solaires qui, selon l'histoire, terminent la lutte entre les deux principes religieux, entre la religion de la femme et celle de l'homme; il amène la femme à la capitulation devant l'homme. Prométhée, dans la suite, accepte la couronne, emblème du mariage : c'est le premier acte de la réhabilitation; la femme est l'épouse légitime, l'égale au foyer, Gaïa auprès de Gaïus.

Hygin, poète antique (1), qui nous a conservé quelques traces de la troisième partie de la trilogie d'Eschyle, nous apprend que, après la réconciliation de Prométhée avec Zeus, Prométhée, tout en gardant la couronne comme signe d'impunité et de pardon, doit consentir à porter au doigt un anneau de fer avec une pierre comme souvenir des fers et du rocher où il avait subi sa peine.

Cette version paraît très répandue; mais, selon Pline (XXXIII, 4), on lui donnait un sens très particulier, en disant que ce n'était point comme signe d'affection qu'on obligeait Prométhée de porter l'anneau de fer, mais que c'était en qualité de lien et en souvenir de sa défaite et de sa punition, puisque Zeus avait juré de ne pas pardonner.

Welker, un autre auteur qui a commenté le

(1) Cité par Henri Martin, *Inscr. et Belles-lettres*, p. 70.

Le drame d'Eschyle, nous apprend que, chez les Romains, il y avait un usage selon lequel la fiancée recevait un anneau de fer qui représentait pour elle le signe de sa sujétion et de l'abandon de sa liberté entre les mains de son époux.

D'après ces textes, il serait admissible de voir en Hercule le législateur et le héros qui, par l'institution du mariage, a réconcilié les deux puissances ennemies représentées par Prométhée, le type de la femme primitive, et Zeus, le dieu vainqueur du pouvoir féminin qu'il a cruellement avili et enchaîné.

Mais Hercule, cependant, n'est pas un dieu, il n'est pas plus puissant que son père, il ne descend pas aux Enfers, il n'apporte pas une révélation, une lumière nouvelle, plus éclatante que la foudre, et sa massue n'est pas une arme si puissante qu'elle fasse bondir la terre et soulève les mers.

Non, la grandiose prophétie doit avoir un autre sens.

Je sais bien, aussi, qu'une note en marge du drame désigne Chiron le Centaure comme le dieu qui se dévoue pour donner son immortalité et descendre dans l'Hadès afin d'accomplir la prophétie et de délivrer Prométhée. Mais ce personnage obscur semble encore moins indiqué pour représenter le héros d'un pareil drame et pour justifier l'éloquente prophétie que nous avons citée plus haut.

Qui est donc le Libérateur annoncé par le poète comme le fils de l'initiation antique, le fils d'Isis, ce Rédempteur du principe féminin enchaîné par l'injustice d'un dieu vengeur et tyran ? qui est celui qui était attendu dans les mystères et annoncé dans un langage superbe comme un dieu au-dessus de tous les dieux, comme le héros de l'Esprit qui régnera au-dessus des éléments et des puissances de la Terre ?

Pour trouver la réponse, nous allons pénétrer à la suite du poète dans le fond des sanctuaires d'où est sortie l'inspiration du drame.

Eschyle est fils de l'initiation orphique. Aristophane, dans *les Grenouilles*, lui fait adresser une prière à Déméter pour demander la victoire dans le combat littéraire qui doit s'ouvrir : « O Mère, ô Déméter, qui as nourri mon esprit, assiste-moi, afin que je me montre digne de ta sagesse. »

Cicéron appelle Eschyle un Pythagoricien, car c'était Pythagore qui avait infusé une nouvelle vitalité aux antiques mystères d'Orphée.

Et dès lors nous apparaît clairement le sens du drame : Eschyle étant initié à la croyance d'un Dieu unique, telle qu'elle était professée dans les temples et l'initiation antique, comment n'aurait-il pas prédit la fin du polythéisme dont Zeus représentait le chef et l'autorité suprême ?

Pouvait-il ignorer la grande vérité qui était le fonds de toute l'initiation antique, c'est-à-dire

L'ancienne prééminence de la femme ici-bas et du principe féminin en haut, vérité qui ne se transmet plus que par des symboles voilés et allégories mystiques?

Les mystères orphiques avaient conservé la promesse que la pure doctrine du Dieu unique et éternel revivrait à la lumière, qu'elle lutterait victorieusement contre le polythéisme régnant, mais que cette victoire serait en même temps la renaissance de la doctrine et du culte féminins d'autrefois.

Cette victoire s'accomplirait, selon les prophéties des initiés, en treize générations. Prométhée l'affirme à Io : « Mon libérateur sera un de tes descendants (ce qui veut dire, rappelons-le, un des descendants du culte isiaque), dans la troisième génération après dix autres générations » (1).

L'oracle est d'une exactitude qui défie le doute et l'erreur. L'initié savait et il espérait; et, d'un centre d'initiation à l'autre, la bonne nouvelle ne cessait de se propager : le Libérateur, l'Élu, le Messie, doit venir !

Et l'attente allait en grandissant. Bientôt le cœur du monde entier ne battit plus que d'un seul rythme et d'un seul espoir vers le lieu béni d'où devait apparaître le Sauveur !

(1) Treize générations comptées sans doute à partir d'Eschyle, qui florissait en 525-450 av. J.-C.

Mais nous, les épigènes du grand drame de la passion d'un Dieu qui a donné son immortalité pour habiter parmi nous, qui est descendu dans les Enfers, comme un nouvel Orphée, pour ramener Eurydice, nous admirons ces Anciens qui, dans une lumière merveilleuse, ont entrevu la figure du Rédempteur en même temps que la Mission qu'il devait accomplir.

Nous le croyons et nous l'affirmons, Dieu s'est fait homme pour délivrer Prométhée, la femme divine, la déification du Principe de l'Amour et du Bien, et pour établir ainsi le règne de la paix et de la justice dans tous les siècles à venir.

CHAPITRE III

SYMBOLES DE L'ÉGLISE PRIMITIVE

I

Le Symbole.

Quand naquit le symbole, l'humanité elle-même était encore à son berceau. « Si vous ne devenez pas comme les petits enfants, a dit le Seigneur, le Royaume de Dieu ne viendra pas à vous. » Ces races primitives, simples et pures comme des âmes d'enfants, étaient composées encore de voyants, qui semblaient vivre dans une constante et immédiate communion avec les choses éternelles. Pour eux, toute la nature vivait du souffle de Dieu, Dieu était partout et toujours présent : il habitait la source, et on l'appelait Nymphe ; il résidait dans l'arbre, et on lui donnait le nom de Dryade ; tout était divinisé, tout était sacré. Dans le phénomène, ils entendaient Sa Voix, et Il se révélait à eux sous une foule de signes ; leur curiosité et leur incertitude d'enfants l'interrogeaient sans cesse ; tout était présage ou menace, et l'homme était heureux de se soumettre à une force qu'il sentait puissante et protectrice au-dessus de sa tête.

De là naquirent les sciences divinatoires, si en

honneur dans ces temps reculés; de là aussi, la science des symboles.

Le symbole, dit Creuzer, était la fulgurante vision d'une vérité transcendante.

Ces vérités, insérées dans des formules précises, représentées sous des images mystérieuses, voilées pour le vulgaire, mais vivantes et claires pour l'initié, lui rappelaient sans cesse les grandes et fondamentales révélations de sa religion.

C'est en remontant à l'origine même des idées, en recherchant, par analyse, le principe de leur développement, en suivant, pas à pas, leurs générations successives, qu'on peut espérer retrouver le secret des mots et leur véritable application (Creuzer).

Nul doute que ce soit dans les symboles qu'est inscrite l'histoire des religions; plus tard, les dogmes, les rites, le culte supérieur établis, les symboles restent comme articles de foi, et livrent à la sagacité de la postérité le mystère de leur naissance.

Mais, quand une religion a perdu la clef de ses mystères et de ses symboles, quand on se contente de réciter des formules dont l'idée est absente et de célébrer un culte dont les bases sont depuis longtemps écroulées, alors cette religion est prête à périr, à disparaître et à léguer son héritage à de nouvelles formes religieuses qui sauront rendre la vie aux symboles, en les ramenant à la source divine d'où, un jour, a jailli leur bienheureuse vision.

Au moment où le Christianisme parut, le Paganisme se mourait d'inanition; les Anciens, devenus railleurs et sceptiques, ne comprenaient plus rien à leurs dieux. Les apologètes chrétiens frappaient surtout la mentalité contemporaine en interprétant, — sous prétexte de les démolir, — les paraboles et les allégories païennes dans un sens nouveau et chrétien. En vérité, ils avaient découvert et révélé l'idée intime qui s'y cachait.

Nul doute aujourd'hui que les symboles de l'Antiquité n'aient passé au Christianisme naissant. On sait, dit Creuzer (1), que la religion chrétienne, dès les premiers temps de son existence, et même longtemps après qu'elle fut devenue dominante, ne cessa de faire au Paganisme de nombreux emprunts. A la lutte la plus vive succéda la fusion la plus complète et la plus extraordinaire : les mythes et les symboles païens s'identifièrent de mille manières avec les croyances, les personnes sacrées et les signes sensibles du Christianisme, fusion admirable qui amena la victoire de la religion chrétienne sur le Paganisme; et les vestiges de ce travail, tout de lumière et de paix, se trouvent dans toute la littérature des premiers siècles.

Il est donc permis, — et la tradition même nous y autorise, — de rechercher derrière les symboles

(1) *Religions de l'Antiquité*, vol. II, p. 619.

chrétiens un sens moins exclusif que celui qu'on a l'habitude de leur donner, et certainement mieux en rapport avec le caractère universaliste, divin et éternel, de la religion que le Fils de Dieu a apportée au Monde.

II

Les Symboles chrétiens.

La symbolique chrétienne nous apparaît sous des formes riches et variées; les murs des catacombes où les premiers fidèles célébraient les offices du culte étaient remplis de décorations et des figures les plus étranges.

Quant à leurs maisons, les Chrétiens y mettaient, jusque sur les meubles les plus vulgaires, une foule de pieux emblèmes qui leur rappelaient sans cesse l'enseignement du Divin Maître. On cite principalement, parmi les emblèmes les plus fréquents, la colombe, le poisson, le serpent, la barque, l'ancre, l'agneau, le cerf, le dauphin, etc. (1).

L'emblème dominant était certainement le poisson; la signification qu'on lui donnait est connue : le poisson, ἰχθύς en grec, est l'acrostiche dont les lettres sont les initiales des mots Ἰησοῦς Χριστός, Θεοῦ Υἱός, Σωτήρ. Qui l'avait découvert? On l'attribuait généralement aux vers sibyllins, dans lesquels, selon Cicéron (2), on

(1) Matter : *Histoire des premiers siècles de l'Église.*

(2) *De Divin.*, II, 54.

trouvait cette combinaison « qui consiste à lier à la suite l'une de l'autre, et de manière à former un sens, les premières lettres de chaque vers ».

L'autorité de la Sibylle ne faisait aucun doute à cette époque : dans une oraison célèbre du grand Constantin, qui nous a été conservée par son biographe et panégyriste Eusèbe de Césarée, l'empereur donne comme argument décisif les vers acrostiches de la Sibylle d'Érythres pour prouver aux Païens la vérité de la mission du Christ, et pour démontrer que ces vers étaient bien réellement l'œuvre de la Sibylle, et non pas une imposture récente.

Cependant, l'énigme de l'origine de ce mot mystérieux subsiste. Est-ce le mot qui existait d'abord, et a-t-on découvert ensuite le sens mystique qui se cachait dans les lettres de l'acrostiche, ou est-ce au contraire l'acrostiche qui a valu au Christ l'épithète spécieuse ? On ne saurait le dire ; en tous cas, il fit fortune. Des livres mystérieux, l'ichthus passa dans le langage vulgaire, il resta la formule, l'arcane sacré sous lequel, pour l'initié, se cachait la personne divine du Sauveur. On fit les plus curieux et les plus extravagants rapprochements pour justifier le mot, jusqu'à montrer l'ichthus divin frit et servi sur un plat, comme symbole de l'immolation et victime expiatoire du genre humain ; on l'identifia avec les poissons dont le Seigneur nourrit les cinq mille hommes sur la montagne. Il est

l'aliment sacré figuré dans l'Eucharistie, etc.

Non seulement le Christ est l'ichthus, mais le Chrétien aussi est un poisson, qui est destiné à se laisser prendre dans les filets de la Grâce divine (1).

Mais le poisson est inséparable de l'eau, et dès lors nous comprenons que l'eau devait jouer un rôle capital dans l'imagination des Chrétiens primitifs.

La vie, disait-on, est une mer dans laquelle l'homme périrait s'il ne se sauvait sur ce vaisseau qui est l'Église, et nous savons que la forme de vaisseau reste la base de l'architecture sacrée; de là aussi l'usage de l'eau bénite, de l'eau purificatrice du baptême, le Christ symbolisé par une cruche ansée, remplie d'eau, parce qu'il a dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » Le symbole de l'ancre se rattache au même ordre d'idées : il est l'emblème d'espérance et de salut, que le pilote emploie quand il est arrivé à bon port.

Le dauphin, animal vivant dans l'eau, est représenté comme un emblème de la vélocité et de la diligence avec lesquelles on doit accomplir les œuvres de salut. Mais ce n'est pas sa seule signification : « par suite de choses extraordinaires et de traits pleins de tendresse, que Pline et Élien racontent du dauphin, on en est venu à prendre son image comme

(1) V. Martignies : *Dict. de l'Antiq. Chrét.*, art. Poisson.

symbole d'amour, *pignus amoris habens* »; d'autres gravent un cœur au-dessus du dauphin, et le même marbre montre aussi une colombe avec la branche d'olivier (1).

Le dauphin et la colombe mis sur le même monument comme symboles de l'amour ! Nous verrons plus tard l'Antiquité primitive faire le même rapprochement.

Le poisson et la colombe sont certainement les symboles les plus fréquemment employés dans l'Église chrétienne des premiers temps. Même la colombe semble l'emporter encore sur le poisson. Aucun symbole, dit le *Dictionnaire de l'Antiquité Chrétienne* (art. Colombe), n'a été aussi souvent reproduit que celui de la colombe par les premiers Chrétiens ; ils l'ont prodigué dans leurs monuments de tous genres, peintures, tombeaux, lampes, anneaux. Le principal motif de cette préférence, c'est que la colombe a été choisie de Dieu plutôt que tout autre animal pour intervenir dans tous les grands mystères de sa miséricorde : elle paraît au Déluge comme le symbole de la paix ; elle vient annoncer aux trois jeunes Hébreux dans la fournaise de Babylone leur prochaine délivrance. Elle apparaît comme symbole du Saint-Esprit sur la tête de Jésus-Christ à son baptême ; les plus anciennes images de saint Grégoire le Grand le

(1) V. Martignies : *op. cit.*, art. Dauphin.

font voir avec une colombe sur la tête et sur l'épaule : c'est la colombe inspiratrice ; c'est aussi comme symbole de l'Esprit-Saint, et conformément à l'antique usage, que la colombe est commune à tous les baptistères. Le Sauveur a proposé la colombe comme symbole de la simplicité chrétienne (1), et toute la primitive Église l'a regardée comme l'hiéroglyphe de la pudeur, de l'innocence, de l'humilité, de la mansuétude, de la charité, de la contemplation, de la prudence.

Cependant, il est à remarquer que ces définitions restent tout à fait à l'extérieur des choses, et sont bien loin de toucher à leur centre intime et profond. Il est vrai que, par exemple, la colombe doit à ses qualités d'oiseau aimable d'être citée comme un exemple des vertus domestiques dans les Écritures, mais, quant à son intervention dans les mystères de la Religion, il faut avouer qu'il est difficile de la comprendre autrement qu'au sens figuré et symbolique, et alors la question du « pourquoi » continue à se poser. Et nous ne voyons pas davantage la corrélation qui existe entre cet oiseau et l'Esprit-Saint. De même, pour le poisson, il semble puéril de voir dans l'acrostiche des vers sibyllins un simple jeu de mots, une coïncidence fortuite, un hasard. Il paraît bien plus vraisemblable d'admettre que nous sommes là en présence d'une

(1) Saint Matthieu, X, 16.

de ces grandes vérités enserrées dans une formule courte et énergique, représentée sous une image ou une figure qui, pour l'initié, trahissait immédiatement une idée fondamentale, c'est-à-dire d'un symbole déjà connu et propagé dans le secret des mystères d'où sont sorties les prophéties sibyllines.

En effet, si nous suivons en arrière les traces de ces symboles, nous ne tardons pas à les rencontrer dans les religions antiques.

III

L'Eau.

A l'origine des temps, où la Terre était presque entièrement couverte d'eau, où les marées, sinon les déluges, menaçaient constamment de tout engloutir, l'eau était l'élément tout-puissant qu'on adorait dans une crainte superstitieuse et aveugle. En lui, comme dans le feu, comme dans l'air, résidaient des forces terribles devant lesquelles l'homme se prosternait afin de changer leurs menaces en bienfaits et en bénédictions. L'eau qui descend du ciel sous la forme de rosée et de pluie rafraîchissante, qui fait éclore les fleurs et pousser les arbres, vivifiant toute la végétation, était regardée comme le premier Principe de vie et de création. L'eau, grâce à cette origine céleste, con-

tenait, selon les Anciens, les germes, les semences des êtres, et on l'adora.

Puis c'est la source ravissante qui l'enchanterait par ses murmures, roulant en grandissant ses eaux fraîches et salutaires à travers les prairies, puis les fleuves, et ensuite l'océan immense et mystérieux : toutes ces formes sous lesquelles apparut l'élément primitif, l'homme les englobait dans son culte d'adoration. On attribuait à l'eau une action purificatrice et sanctifiante, on l'employa dans le sens figuré pour laver les souillures de l'âme en même temps que celles du corps.

Les purifications dans l'eau de la mer ou des lacs sacrés qui se trouvaient presque toujours dans le voisinage des temples, commençaient toutes les cérémonies des initiations et des mystères.

Apulée raconte que, dans la cérémonie préparatoire de son initiation (1), il fut obligé de se rendre à la mer et de s'y plonger sept fois, ce qui est le nombre mystique. Avant d'être admis dans le sanctuaire, il fut encore conduit par le prêtre dans les bains voisins, et, après s'y être lavé, il reçut encore l'aspersion d'une onde pure que le prêtre fit sur tout son corps.

Les initiés aux mystères de Mithra étaient régénérés par une espèce de baptême; ils avaient leurs

(1) *Métamorphoses*, liv. II, p. 267.

aspersions lustrales, et une fontaine d'eau vive coulait dans l'autre de Mithra. Ce que l'on appelait eau lustrale était de l'eau ordinaire dans laquelle on avait plongé un tison ardent pris sur l'autel lorsqu'on brûlait les victimes; on en remplissait les vases qui étaient dans le vestibule des temples et partout où se rassemblaient les fidèles (1). Un autre exemple de lustration se trouve dans les *Métamorphoses* d'Ovide (chap. XIV, v. 605-607).

Énée va mourir, Vénus supplie Jupiter de le recevoir au nombre des dieux. Le maître de l'Olympe daigne y consentir. Alors, transportée de joie, Vénus s'élance sur son char attelé de colombes, et vole vers les champs de Laurente où le Numitius couronné de roseaux se jette dans la mer. Elle lui ordonne de purifier Énée de tout ce qui en lui est sujet à la mort. Le fleuve obéit; il asperge le héros, lui ôte tout ce qui est terrestre et mortel en lui, et ne lui laisse que l'essence divine qu'il tenait de sa mère. Cette lustration accomplie, Vénus fait des onctions sur les membres de son fils avec un baume divin, elle dépose sur ses lèvres le nectar et l'ambroisie, et fait de lui un dieu.

C'est le diable, disait-on plus tard, qui a préfiguré dans les rites antiques les sacrements de l'Église véritable.

On sait l'usage fréquent que les Juifs firent des

(1) V. Rolle : *Culte de Bacchus*, vol. I, p. 327.

ablutions, et comment le Seigneur lui-même resta fidèle à l'antique coutume en préparant, pour ainsi dire, la grande scène de l'initiation chrétienne, l'institution du Saint-Sacrement, par la touchante cérémonie du lavage des pieds de ses Apôtres.

L'adoration de l'eau est commune à toutes les races primitives; chez les Sémites mêmes, l'antique idiome identifiait, paraît-il, les significations d'Eau, de Mer, de Dieu (1).

Le Livre de la Sagesse contient des textes qui montrent l'importance que le culte de l'élément humide avait chez les Juifs.

IV

Le Poisson.

Les premières divinités, personnification de cet élément, portent ses attributs et apparaissent comme des dieux-poissons. C'est peut-être la plus ancienne forme après les formes impersonnelles sous lesquelles l'homme voyait l'image de l'Être divin. Cette divinité-poisson se trouve à l'origine de toutes les religions : les Phéniciens révéraient le principe humide dans leur Dagon, les Syriens dans leur Dercéto, les Babyloniens dans

(1) Ruben ; *Kabbalah* et *Haggadah*.

leur Oannès, les Scythes dans leur Thamyade (1).

Il paraît que la plus ancienne expression désignant l'homme s'identifiait avec celle de poisson : au commencement, Dieu créa l'homme mâle et femelle, Aïsh-Aïshah (2). Cette expression proviendrait de la langue scythique d'origine âryenne, et des Âryens d'où dérivèrent dans la suite tous les peuples sémitiques. Les Perses sont des Scythes, Ammien Marcellin le déclare formellement : *Persas originatus Scythas* (p. 378, pl. 42). Le même auteur, Moreau de Jonnés, montre que tous les peuples que nous considérons comme les plus anciens étaient partis des bords d'un océan appelé la mer Erythrée, qui, probablement, couvrait alors la plus grande partie de notre globe. Cette mer, appelée aussi la mer Rouge, serait identique à la mer Atlantide, dans laquelle sombra le continent du même nom.

Voici les preuves citées par Moreau de Jonnés : Hérodote (3) nous dit que, selon les croyances, les Perses étaient des Phéniciens, et que ce dernier peuple lui-même était venu en Syrie des bords de la mer Erythrée.

Strabon (4), d'après des auteurs fort anciens, répète que les Sidoniens et les Phéniciens

(1) Creuzer : *Symbolique*.

(2) V. Moreau de Jonnés : *Temps Mythologiques*, p. 271.

(3) Chap. I, 42.

(4) Livre I, chap. I.

s'étaient autrefois détachés d'un peuple qui vivait près de l'Océan. Et il ajoute que leur nom, $\varphi\sigma\iota\nu\iota\Xi$, rouge, dérive de la mer Erythrée près de laquelle vivaient leurs ancêtres.

Bérose donne la même origine aux Chaldéens, lorsqu'il dit que leur dieu-poisson Oannès, qui enseigna à leurs aïeux la connaissance des lettres, l'art de construire des villes et la culture du sol, était sorti de la mer Erythrée. Nous touchons là, évidemment, au berceau même de la race humaine.

Moreau de Jonnés ajoute que le terme Aïsh-Aïshah, synonyme d'homme, comme d'autres termes fort anciens, sont empruntés aux langues aryennes, et qu'il n'y a donc rien d'étonnant à ce que tous les peuples sémitiques, dérivant d'une même origine aryenne-scythique, possèdent des mots qui se ressemblent. L'ischio scythique répond au fisch allemand, au fits suédois, à l'ichthus grec, au piscis latin, au pich breton.

Il est remarquable, dit-il (p. 271), que, dans la mythologie de l'Edda, Niord-Adam correspond au signe du poisson. La prophétie de la Sibylle prendrait ainsi un sens extraordinairement significatif en annonçant le Sauveur, le Christ, qui doit venir comme un Adam nouveau désigné symboliquement par le nom mystérieux du poisson, et cette prophétie paraît ainsi se rapporter à la Révélation fondamentale et primitive sortie du Paradis même.

N'a-t-on pas dit que la même prophétie de la Rédemption par le Fils de la Femme, qui écraserait la tête du Serpent, se trouvait à la première page de la Genèse dans les versets connus (chap. III, 15). Il y aurait donc là un de ces enseignements grandioses de l'unité de la Révélation, montrant comment la Providence, la Sagesse éternelle, conserve le dépôt sacré à travers les âges.

L'homme-poisson ne tarda pas à créer le dieu-poisson, comme nous l'avons vu. Puis, quand la Terre, devenue plus habitable et plus hospitalière en sortant de plus en plus des flots menaçants, l'affranchit de la servitude de l'élément humide, il en affranchit à son tour la divinité, et bientôt elle apparaîtra sortant de l'onde sacrée, glorieuse et triomphante, entourée de ses belles favorites, les superbes dauphins : Vénus Anadyomène, telle que l'art l'a immortalisée pour tous les temps.

C'est elle que l'homme adora à l'origine des temps : toutes les religions commencent avec le culte de la Femme, de la Mère génératrice, principe de toute vie, source de tout être. C'est ce qui semble ressortir des textes anciens (1). Au commencement, les Perses n'adoraient pas d'autres dieux que le Soleil, le Ciel, la Lune, la Terre, le Feu, l'Eau, les Vents ; mais, plus tard, ils apprirent

(1) Hérodote, I, 15, cité par Creuzer : *Symbolique*, vol. II p. 23.

des Assyriens et des Arabes le culte d'Uranie. Or les Assyriens donnaient à Vénus-Uranie le nom de Mylitta, les Arabes celui d'Alita; quant aux Perses, ils l'appelaient Mithra.

Nous avons vu que les Assyriens, les Phéniciens, les Égyptiens, les Perses, appartenaient à la grande famille sémitique primitive; tous ces peuples possédaient à l'origine le culte de la Déesse-Mère adorée sous des noms différents, selon les nations et les temps (1).

« Tous les peuples sémitiques adoraient une divinité suprême féminine, qui était en même temps une divinité lunaire, et qui représentait le principe de la fécondité maternelle et terrestre. Cette divinité portait chez chacun de ces peuples un nom spécial : elle se nommait, chez les Phéniciens, Astarté; chez les Assyriens, Istar; chez les Syriens, Ashéra; à Ascalon, Atergatis, Dercéto; à Babylone, Mylitta. »

En Égypte, le premier nom de la divinité, appelée plus tard Isis, était Mauth, mère, et la Lune, de même, était appelée mère du monde. En Phrygie, on adora la déesse Ma, la grande mère, mère par excellence; chez les Arabes, Alita ou Lilith est également la *magna mater*.

Strabon affirme que Atergatis, Athor et Dercéto sont les noms différents d'une même divi-

(1) *Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine* : V. Roscher, art. Aphrodite.

nité. Dans le premier nom, il trouve *arta* = grand, *gad* = poisson, le grand poisson. Dans Astarté, on trouve *astar* = étoile, le grand astre : la Lune. Dans Athor, un des noms d'Isis : l'abîme primitif, l'eau, les ténèbres. Tous ces noms prouvent que Vénus était réellement la divinité originaire du genre humain (1).

La première forme de ces divinités-mères était, selon tous les textes, une déesse-poisson. D'après Hérodote (I, 105), le plus ancien temple d'Uranie était à Ascalon ; il faut entendre ce passage dans ce sens que, nulle part avant, on n'avait voué un culte à Uranie, et ici elle était adorée sous la figure de la femme-poisson. Strabon affirme que les Anciens reconnaissaient Atergatis comme la même divinité que celle qui était nommée Dercéto chez les Phéniciens. Xanthus (*Athen.*, VIII, 37), nomme le fils de cette Atergatis *Ichthus*, poisson.

Lucien, dans *Dea Syria*, décrit longuement le culte de cette déesse, qui se célébrait dans les temps antiques à Hiéropolis, la capitale syrienne. Là, à Hiéropolis, dit-il, il y avait un lac immense et profond, plein de poissons, où elle vivait avec son fils *Ichthus*. De même, à Ascalon, Dercéto était adorée dans un temple au bord d'un lac, et la légende dit qu'elle y avait été précipitée avec son

(1) Creuzer, v. I, p. 76, dit que l'étymologie donne à *gad* = poisson le sens hiéroglyphique de richesse, fécondité, croissance, multiplication (Sikler, *les Hiéroglyphes*).

filz par vengeance d'une déesse supérieure à elle, et métamorphosée en poisson. Elle avait aimé un jeune prêtre voué au culte d'Aphrodite; l'enfant né de cette union fut exposé, sauvé et nourri miraculeusement par des colombes. C'était la célèbre Sémiramis. Ce jeune prêtre, dit encore la légende, était le filz d'une Amazone, ce qui rattache Sémiramis à la race primitive des femmes guerrières de l'époque héroïque et mythique qui précéda l'histoire de notre race.

A toutes ces divinités-mères, symboles de la puissance génératrice féminine, on ajouta plus tard un dieu compagnon, un dieu parhèdre qui apparaît à côté d'elle le plus souvent comme un principe complémentaire ou descendant d'elle par la filiation maternelle; il porte les mêmes attributs et correspond à la même idée qu'elle. Les noms, à l'origine, sont identiques, avec une légère différence désignant le sexe respectif. La plupart du temps, ils se confondent entièrement, comme une divinité hermaphrodite qui porte tantôt le nom mâle, tantôt le nom femelle. Ainsi, le dieu Dagon est la forme masculine de la déesse Dercéto. Le Livre de Samuel, chap. IV, le nomme comme étant moitié homme, moitié femme; souvent il est nommé au féminin. Creuzer (vol. 1, p. 575), dit que la forme du dieu-poisson se retrouvait dans l'Inde. Vishnou retire, comme poisson, les Védas, les Livres Saints des flots. Mercure, le

stylet dans la main, poisson par le bas, devient Oannès, le poisson prophète des Babyloniens.

Dans Rolle (1), il se trouve un mot intéressant.

Selon lui, le mot υἱός fils, en grec, proviendrait de βέτω pleuvoir; il prend donc son origine dans la pluie, l'élément humide descendu du ciel. Puis, dans toute la mythologie ultérieure, l'identification de l'eau avec le principe mâle prévaudra, et déjà, chez Homère et Hésiode, auteurs relativement modernes, l'Océan sera le père des dieux et de tous les êtres. C'est Neptune Pluvius, Neptune Progenitor, qui sera la source et l'origine des générations (2).

V

La Colombe.

Comme le poisson, la colombe est également un des symboles qui accompagnèrent de tous temps la déesse femme et mère. Tout l'Orient voit dans la colombe l'image de l'Uranie assyrienne, *ignis femina et genitrix*, la mère d'où provient tout être. Chez les Sémites, la colombe était également regardée comme le symbole de l'amour, de la fécondité, de la génération; comme ce peuple adorait la grande Mère Nature sous les noms des déesses Astarté,

(1) *Culte de Bacchus*, vol. I, p. 101.

(2) Orphée, *Hymnes*.

Mylitta, Cybèle, qui préside à la génération, on lui donna la colombe comme symbole, et celle-ci l'accompagna partout où se propagea son culte (1).

Le symbole de la colombe, dit Moreau de Jonnés, remonte aux premiers temps de la nation scythe ; cet oiseau consacré à Vénus fut aussi l'attribut des collèges de vierges savantes et devineresses, semblables aux prêtresses qui, selon Hérodote, vinrent en Thessalie pour fonder l'oracle de Dodone. En Syrie, dit Xénophon, ces oiseaux sont vénérés comme des divinités, et il est défendu de leur faire du mal. La colombe était non seulement l'attribut des divinités primitives féminines, mais aussi, comme telle, le symbole qui présidait à toutes les initiations antiques. Nous trouvons de précieux documents à ce sujet dans le travail très important de M. Félix Lajard, intitulé : « Recherches sur le culte, les symboles, les attributs et les monuments figurés de Vénus en Orient et en Occident ». Il démontre, après tous les auteurs anciens, l'origine orientale du culte de Vénus, transmis plus tard en Occident, et son identification avec le culte de Mithra dès les temps les plus reculés (p. 15). Mithra, sous sa forme primitive, était réellement chez les Chaldéens le nom de la divinité appelée Mylitta dans

(1) Ruben : *Kabbalah et Haggadah*.

la langue des Assyriens. Mylitta-Mithra, dit-il plus loin (p. 17), avait le caractère de Reine du Ciel, Reine des vivants et de la Terre, Reine des morts et de l'Enfer, médiatrice entre Bel et les êtres créés. Elle combat l'ennemi, elle est le modèle d'intelligence, de sagesse, de chasteté, de courage; elle préside à la destinée des mortels comme aux cérémonies des mystères, dont le dogme principal est la descente et l'ascension des âmes, c'est-à-dire la vie future. Elle était la mère de l'Amour, une divine panthée féminine, qui représentait la Nature, mère de toutes choses, mère de la vie divine à laquelle nous devenons participants par l'initiation aux mystères. Ce caractère d'initiatrice et de médiatrice divine de la puissance féminine est symbolisé dans les religions antiques par la figure de la colombe.

Les antiquités figurées de l'Asie occidentale viennent nous révéler, dit Félix Lajard dans un autre travail : « *Mémoires sur l'origine et la signification du symbole appelé Croix ansée* » (1), que, dans le baptême que recevaient les sectateurs de Mylitta-Astarté et de Mithra, on faisait descendre sur la tête du myste, placé ou non au milieu des eaux, tantôt l'emblème de la dyade, tantôt le *myr*, qui forme un des trois éléments dont se

(1) *Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. XVII, 1^{re} part., p. 358.

compose cet emblème. Par là, nous acquérons la preuve que, chez les Chaldéens, les Assyriens, les Phéniciens et les Perses, l'acte du baptême mystique impliquait l'idée d'une purification rendue efficace par l'intervention d'une dyade divine ou par la simple intervention de Mylitta-Astarté ou de Mithra.

Mais que faut-il entendre par ce nom de *myr*? *Myr*, dans la langue perse, signifiait « amour » (1).

On donne, dit M. Lajard, dans le mémoire cité (2), le nom de *myr* à un emblème dont le type primitif fut une colombe à ailes déployées, symbole de Mithra, comme de la Vénus assyrienne et chaldéenne. Ce symbole, faisant partie de la dyade figurée, représentait donc, en première ligne, le principe féminin, et ensuite l'idée fondamentale de l'initiation à la vie supérieure, la naissance en Dieu.

Nous retrouvons, dans l'Évangile, ce même symbole de la colombe comme le signe de vie et d'initiation attaché au principe féminin, signe de vie physique, comme de vie spirituelle et éternelle.

Saint Jean-Baptiste, dit le texte de saint Jean, vit l'Esprit de Dieu qui descendit comme une colombe et vint se reposer sur Jésus, au moment de son baptême dans le Jourdain.

(1) Creuzer : *Symbolique*, vol. 1. p. 729.

(2) 1^{re} part., p. 348.

Dans le scène de l'Annonciation, l'Esprit engendrant le Fils de Dieu est figuré par une colombe.

L'infusion de la vie divine est symbolisée dans l'Église par le baptême, dans lequel intervient l'eau purificatrice, rédemptrice, et, dans un sens mystique, l'Esprit-Saint, la Colombe céleste (1).

Ces doctrines antiques, nous pouvons le prouver aujourd'hui, furent en vérité d'une grande pureté et d'une haute spiritualité.

La vie, la génération, la fécondité, avaient, dans ces temps, un sens tout métaphysique et supérieur, car il faisait remonter l'origine de toute vie et de toute création en ligne directe à la Divinité. Ce qu'on glorifiait alors, c'était la vie dans le sens divin, éternel et infini, sans commencement ni fin, la vie pleine, intense, qui circule dans l'Univers, véritable manifestation de l'amour et de l'activité divine; la vie dans le sens de rayonnement du Principe éternel auquel participe tout être, la vie contraire à la stérilité qui est l'opposé de Dieu, car Dieu, dit l'Écriture, crée toujours. C'est là la signification d'Ève, qui veut dire Vie, et, pour les Anciens, cette vie même était la suprême expression de la Divinité : Vie, Amour, Être, Nature, telle était l'idée qu'on attachait au principe féminin dans l'Antiquité.

M. de Guignes dit qu'en hébreu, comme en

(1) Sacrifices de colombes au temple de Jérusalem.

arabe, le mot « *Raham* » signifie en son sens propre *uterus*, matrice, et par métaphore *misertus*, *propitius* (1). Ainsi, dans le temps où l'écriture hiéroglyphique était en usage, la représentation du « *raham* », *uterus*, matrice, désignait la miséricorde divine se manifestant dans le Monde, l'amour de Dieu (2).

Nos imaginations modernes sont impuissantes aujourd'hui à donner à notre pensée l'envolée digne du grand mystère de la Nature qui, de tout temps, a porté le nom d'amour. Il faudrait aller chercher des expressions dans les auteurs antiques qui communiaient encore à la source pure de la Nature, cette source souillée depuis par l'hypocrisie et la corruption; il faudrait savoir leur emprunter l'enthousiasme sacré qui les saisissait quand ils adressaient leurs hymnes et leurs prières à cette force mystérieuse qu'ils sentaient vibrer en eux comme autour d'eux, principe et commencement de tout, qui lie le Ciel à la Terre et entre elles toutes les parties de l'Univers, et qu'ils appelaient du nom si doux, si vénéré, de mère d'amour, d'amour, mère de toutes choses.

C'est ainsi qu'Homère chante (dans ses Hym-

(1) « *Raka* », mot infamant (synonyme de folie) du temps du Christ, qui le réproouve expressément : « Et moi je vous dis : celui qui dira à son frère *Raka* est déjà condamné. » (Matth., V, 22.)

(2) Cité par Rolle : *Culte de Bacchus*, vol. II, p. 41.

nes) : « Je te salue, ô Nature! mère antique, nourrice de tous les êtres épars sur ce monde! tous vivent de tes bienfaits, qu'ils rampent sur le sol, qu'ils habitent la mer, qu'ils volent dans les airs. C'est par toi, ô Déesse vénérable, que les hommes ont une nombreuse famille et qu'ils jouissent de fruits abondants, car c'est toi qui donnes la vie aux faibles mortels et qui les soutiens dans la suite. Ceux qui t'honorent sont heureux, toutes choses leur sont accordées avec largesse, leurs champs sont couverts de moissons, leurs troupeaux se multiplient dans les pâturages, leurs maisons regorgent de biens, leurs villes obéissent à des lois sages et utiles. Partout la richesse et la félicité les accompagnent. O Déesse auguste! divinité bienfaisante, mère des dieux, épouse du Ciel étoilé, salut et gloire à toi en tous temps, en tous lieux! » On ne saurait mieux exprimer l'idée de bénédiction, de prospérité supérieure, de sanctification, qui s'attachait à ces cultes primitifs des déesses-mères.

Toutes les déesses-mères portent comme emblème de leur nature productrice et bienfaisante le kalathos ou kernos, la corne d'abondance. Dans les monuments anciens, Cybèle et Rhéa sont accompagnées du kernos, ce qui les fait appeler divinités kernophores. Sur d'autres monuments, Isis et Cérès portent le kalathos sur la tête. Dans certains monuments, Cérès est assise sur le

kalathos ; dans d'autres, il est à ses pieds. Mais ce n'est pas seulement Cérès, Isis, Cybèle, Rhéa que l'on trouve dans les anciens monuments avec le symbole d'un kalathos ; c'est encore Junon, Diane, Minerve, et toutes les déesses qui étaient chez les anciens les symboles de la Nature et de la génération (1). Le kalathos appartenait à Minerve, non seulement comme déesse des productions naturelles, mais comme inventrice des arts et métiers, et surtout des ouvrages de laine ; aussi contenait-il dans les solennités de Minerve, d'après Juvénal (2), de la laine (3).

VI

Le Vaisseau.

Toutes ces premières grandes divinités de la fécondité, de l'eau et de la mer, étaient en même temps des dieux tutélaires et protecteurs de la navigation (4).

On plaçait sur les vaisseaux les figures des divinités. Érostrate, se trouvant en grand danger sur la mer, eut recours à Vénus. Horace, dans l'ode adressée au vaisseau qui doit conduire Vir-

(1) *Rerum procreatrices et altrices.*

(2) *Satires*, liv. I, II.

(3) Rolle : *Culte de Bacchus.*

(4) *Ibid.*, pp. 207 et 283.

gile à Athènes, invoque Vénus. Isis, regardée comme déesse de la navigation, portait le nom d'Isis Pharia (1).

Les Egyptiens rendaient un culte aux vaisseaux d'Isis. Il est vrai qu'Isis était adorée sous la forme d'un vaisseau, d'un vase, d'une barque, moins comme la déesse tutélaire de la navigation que comme déesse universelle et unique. Un autre, dit Apulée dans la description de la fête d'Isis, portait sur son bienheureux sein la vénérable image de la suprême divinité. Ce n'était ni un animal domestique, ni une bête fauve, ni une figure humaine, mais c'était quelque chose de très respectable, c'était le signe, quoique imparfait, d'un mystère sublime qu'on doit honorer par un profond silence. Cette image était un petit vaisseau d'or fort brillant : telle était la représentation d'Isis ; le vaisseau de Minerve, qu'on faisait paraître avec tant d'appareil à la fête des grandes Panathénées, n'était qu'une représentation du navire sacré d'Isis.

De tout ce qui vient d'être dit, il résulte que ces religions antiques s'adressant au principe féminin étaient des cultes purs et bienfaisants. Tous les auteurs anciens insistent sur ce point qu'à l'origine les mystères de Mylitta-Astarté apportaient aux peuples anciens les premiers ensei-

(1) *Op. cit.*, p. 172.

gnements moraux et religieux. L'idée dominante de ces mystères, dit Lajard, dans son livre sur « le Culte public et les Mystères de Mithra en Orient et en Occident » (1), est l'élévation morale de l'âme au-dessus des passions dégradantes. La chute de l'âme, son ascension, ses différentes phases de luttes et de victoires, voilà le sujet des initiations et le dogme fondamental de la doctrine des mystères.

Idolâtrés à l'origine des temps, ces cultes féminins furent poursuivis dans la suite par des races nouvelles; on chassait les dieux colombe et poisson comme impurs et odieux, on les refoulait et on les enfermait dans le secret des Mystères. Là, l'antique doctrine s'enseignait et se transmettait comme doctrine secrète, et le Sphinx fut regardé par tous les initiés comme le symbole de l'ancienne suprématie et de la doctrine féminines que l'ordre nouveau avait renversées et ligottées.

VII

La Croix.

Voici maintenant la Croix, le symbole suprême, le plus excellent, le plus saint de tous les symboles chrétiens.

La question de savoir si le symbole de la Croix

(1) Paris, 1867.

date purement et simplement de l'époque chrétienne ou non, n'est plus discutée aujourd'hui. On sait qu'il existait bien avant Jésus-Christ, et qu'il fut toujours le signe le plus vénéré, le plus fréquemment figuré sur les plus anciens monuments religieux de l'humanité.

Les Chrétiens mêmes, ayant rencontré ce signe dans les religions antiques, s'empressèrent de l'adopter, et, dès le début, on trouve tous les signes cruciformes légués par les Anciens sur les tombeaux, les ustensiles, les objets du culte nouveau. C'est ainsi que les savants archéologues ont constaté la présence de la Croix ansée, d'origine égyptienne, sur de nombreux monuments funéraires chrétiens, surtout en Égypte et en Nubie, mais aussi, plus tard, dans les cimetières romains et les catacombes. On peut dire la même chose de la Croix gammée, le Swastika, d'origine asiatique, et du Tau phénicien et égyptien, qui, d'ailleurs, était un signe courant dans la religion judaïque, provenant sans doute du lointain berceau commun à tous ces cultes sémitiques.

En rendant hommage et justice à ces antiques symboles de la Croix, nous ne ferons qu'imiter l'exemple de ces premiers Chrétiens qui ne savaient mieux les honorer qu'en les regardant comme un héritage, comme une tradition sacrée dont l'idée profonde et vénérable se liait intimement avec celle de leur propre religion.

Et, si la libre-pensée croyait un instant y trouver un argument de plus contre notre foi, à laquelle elle reproche trop volontiers de n'avoir rien inventé, des voix autorisées ne manqueraient pas pour en tirer au contraire une raison d'admiration et de gloire et pour chanter l'apothéose de la Croix, signe devant lequel, de temps immémorial, l'homme se prosternait en l'adorant et en lui demandant protection et salut.

« Déjà l'homme primitif, dit M^{sr} Gaume (1), priait en faisant le signe de la Croix. Et de qui donc le genre humain aurait-il appris à le tracer, sinon de Dieu lui-même, de qui il a tout appris? Oui, le genre humain tout entier, car le signe de la Croix remonte à l'origine des temps. Pas plus que le souvenir de sa Chute et l'espérance de sa Rédemption, l'homme n'a perdu la connaissance du signe rédempteur; de là l'existence et la pratique, sous une forme ou une autre, du signe de la Croix chez tous les peuples depuis l'origine des siècles jusqu'à nos jours. »

En nous appuyant sur cette autorité, nous pouvons donc hardiment regarder la Croix comme un symbole qui, par sa haute antiquité ainsi que par l'universalité de son culte et par la parfaite analogie de sa signification dans tous les temps et chez tous les peuples, prouve la certitude d'une

(1) *Le Signe de la Croix au XIX^e siècle.*

Révélation primitive, d'une seule foi et d'une seule promesse dans laquelle communiait le genre humain à l'aurore de la civilisation. Cette union, cette communion en Dieu regardé comme l'Être suprême dont dépend la créature et l'Univers entier, caractérisait ces races antiques, dont un autre auteur disait magnifiquement qu'elles représentent pour nous une tradition d'un spiritualisme colossal, immense, spiritualisme qui se réfléchit dans tous les systèmes les plus anciens conçus par l'esprit humain.

« A l'époque qui suit le Déluge, dit cet auteur, vous retrouverez dans l'Inde, par exemple, les débris d'une science toute spirituelle dans ses bases; ce ne sont que des ruines, mais, toutes ruines qu'elles sont, elles ont plus de grandeur que nos créations actuelles. Entrevues dans le lointain des âges, ces pyramides intellectuelles semblent écraser par leurs énormes proportions la construction de la pensée moderne » (1).

Heureusement pour nous, pygmées indignes de nos pères, nous trouvons les traces du travail intellectuel qu'ils nous ont légué, inscrites dans les documents et sur les ruines du passé, et là, avant tout, triomphe la Croix comme le symbole sublime signifiant pour nos ancêtres l'idée de la

(1) Mgr Gerbet : *Sur le Dogme*, cité par le Dr Luret : *Le Swastika et la Croix*.

puissance divine qui est pour l'homme protection, félicité, salut.

Les textes attestant la haute antiquité de la Croix ne font pas défaut, les travaux d'archéologie sur ce sujet abondent, les savants trouvent ce signe gravé dès la première page dans le grand Livre où le genre humain a écrit son histoire.

La Croix, dit le docteur Schliemann, était un symbole âryen. Je suis à même aujourd'hui de prouver, dit-il, que le signe de la Croix, le Swastika, ainsi que le Tau, était, pendant des milliers d'années avant Jésus-Christ, un symbole religieux de la plus haute importance chez les premiers ancêtres des races âryennes, dans la Bactriane et dans les vallées de l'Oxus, à l'époque où les Germains, les Indiens, les Pélasges, les Celtes, les Perses, les Slaves, les Iraniens, ne furent qu'une seule nation et parlèrent la même langue (1).

Et M. l'abbé Ansault ajoute : « Il serait donc hors de doute que la Croix était vénérée *avant* le Déluge, parce que c'est seulement au lendemain de ce cataclysme universel qu'eut lieu la confusion des langues et la dispersion des peuples. »

La Croix, dit le savant archéologue anglais, le D^r Phéné (2), était un des plus vieux emblèmes usités chez les hommes préhistoriques, et ce

(1) Schliemann: *Sur les Fouilles de Troie*, cité par M. l'abbé Ansault : *La Croix*.

(2) *Institute Victoria*, t. III, p. 338 : *Prehistoric Customs*.

n'était point, cela est certain, un emblème ordinaire et accidentel, mais un objet de profonde vénération. Nous le trouvons avec le caractère bien marqué de symbole religieux dans les quatre grands continents.

Non seulement ce n'était pas un symbole accidentel et ordinaire, mais, par la simple intersection des deux lignes croisées en angle droit et formant la Croix, l'homme primitif désignait la Divinité suprême, et la caractérisait en même temps comme la source de la vie, comme l'origine de toute bénédiction ici-bas, et du salut éternel là-haut.

Cependant, avant de poursuivre cette étude sur les origines et le développement du symbole de la Croix, arrêtons-nous devant une énigme, indéchiffrable déjà pour l'antiquité. Comment la Croix, qui signifiait, pour les Anciens, félicité et salut, est-elle devenue le symbole odieux et l'instrument de supplice le plus infamant ?

Pourquoi, s'écrie saint Chrysostome (*Homélie de Cruce et Latrone*), la Croix, symbole de salut, est-elle devenue un instrument de condamnation et de supplice, un objet de déshonneur et de peine ? Mais aujourd'hui, continue-t-il dans cette même homélie, la Croix est de nouveau une occasion de gloire et d'honneur ; aujourd'hui, elle est de nouveau une chose désirable et vénérable (1).

(1) Martigny : *Antiq. Chrét.*, art. Croix.

Avant Jésus-Christ, dit M. l'abbé Ansault (1), la Croix apparaît comme un drapeau de contradiction. C'est à la Croix qu'on attachait les vaincus, les esclaves, les criminels pour les supplicier, et c'est la Croix que les prêtres, les rois, les puissants portaient à la main, sur leurs poitrines et sur leurs vêtements, comme gage de la protection du Ciel.

On sait, par les textes de l'Écriture, que le supplice de la Croix était la plus infamante de toutes les condamnations, et regardé comme indigne d'un citoyen romain. M. l'abbé Ansault cite à ce sujet un passage de Cicéron : « A Dieu ne plaise, dit-il, que la Croix souille les membres d'un citoyen romain ! le nom odieux de Croix ne doit pas même être prononcé devant lui. » Et ailleurs : « Enchaîner un citoyen romain, c'est un crime ; le battre de verges, c'est un forfait ; le mettre à mort, c'est presque un parricide ; mais l'attacher à une Croix ! les expressions manquent pour caractériser une action aussi exécrationnelle. »

Comment expliquer cette horreur de la Croix ? Comment concilier la contradiction singulière qui se cache dans ce symbole, emblème tantôt d'honneur, tantôt d'infamie ? Signe de vie et signe de mort, représentant l'idée de la divinité, et en même temps celle de la dégradation et de la condamnation !

(1) *Op. cit.*, p. 53.

Mystère de la Croix, s'écrie M. l'abbé Ansault, digne de la passion de tout savant, archéologue, théologien, philosophe, de tous ceux qui recherchent la raison des choses et la gloire de Dieu dans ses œuvres !

Ce sens profond et énigmatique de la Croix nous sera peut-être révélé en poursuivant son histoire jusqu'à son origine, en la contemplant dans sa signification première comme elle se dressait devant l'imagination naïve et pure de nos ancêtres. Peut-être serons-nous étonnés de trouver tant de simplicité réunie à la plus haute philosophie, que nulle pensée n'a jamais pu dépasser, parce que c'est Dieu lui-même qui l'a dictée à l'homme, comme de nos jours encore, Dieu parle aux faibles et aux petits, qui comprennent le mieux son langage.

Et là, la première observation qui s'impose, c'est que toutes ces formes de la Croix, sans exception, Tau, Croix latine, Croix ansée, Croix gammée, révèlent toutes la même idée, de tous temps, comme de nos jours encore, toujours la même, celle de la divinité et du sacrifice, unie à notre véritable destinée, la Vie future et éternelle.

VII

La Croix potencée.

D'après une tradition fort accréditée, la Croix du

Sauveur aurait été un Tau. On cite comme partisans de cette opinion saint Jérôme, saint Paulin, Sozomène, Rufin; les auteurs s'appuient surtout sur les passages des Évangiles dans lesquels, sans exception, il est dit que Ponce Pilate ajouta le morceau de bois qui porta le nom du Sauveur et l'inscription connue; mais bien d'autres raisons font rejeter cette opinion. Il est cependant attesté que c'est cette forme qui fut la plus usitée pour les supplices, comme le prouve déjà le nom sous lequel on la désigne, et nombreux sont les dessins et les figures des premiers siècles qui montrent le Tau uni à la Passion du Christ (1).

D'autre part, nous savons que le signe du Tau apparaît dans toute l'Antiquité judaïque comme le signe de vie, de salut et de bénédiction divine.

M. l'abbé Ansault, à qui j'emprunte les citations suivantes, donne pour exemple ce passage de l'*Exode* (chap. VIII) : « Vous prendrez le sang de l'Agneau, et ils en marqueront les deux poteaux et le linteau de la porte, et ce sang sera le signe qui me fera connaître les maisons où vous demeurez, et je passerai outre, et la mort n'y entrera point. »

Le poteau et le bois transversal teints du sang de l'Agneau, en se croisant, figurent le Tau. C'est bien une Croix, dit saint Jérôme, qui marquait les poteaux et les linteaux des portes et des maisons

(1) Martigny, art. Croix.

des Israélites en Égypte, lorsque les Égyptiens furent frappés et qu'Israël seul fut épargné (1).

Plus loin (p. 51) : mille ans après, dans la prophétie d'Ezéchiel, l'Envoyé de Dieu trace le signe de la Croix sur le front des justes, qui seuls doivent être épargnés dans l'extermination des habitants de Jérusalem. Et Dieu dit à l'ange : « Passe dans les rues et les places de Jérusalem, et marque du Tau le front de ceux qui pleurent et qui gémissent sur l'abomination d'Israël, et ne tue aucun de ceux sur le front duquel tu verras le Tau. »

C'est le même signe qui symbolise la vie dans le livre de l'Apocalypse. Il y a donc là une antique croyance qui ne se trouve pas seulement chez le peuple juif, mais qu'il partage avec les Égyptiens aussi bien qu'avec les Phéniciens, les Arabes, etc., et qui leur vient de leurs ancêtres communs, les races sémitiques.

La signification du Tau, dit M. Goblet d'Alviella (*Migration des Symboles*), remonte sans doute à un signe hiéroglyphique de la plus haute antiquité, qui signifie la vie. On le dit attribut du dieu du Soleil, Marnas (2), principe de vie par excellence. Dans ce caractère d'attribut solaire, il se trouve associé à la plupart des dieux, et cela chez la plupart des peuples. Le Tau figurait le sceptre

(1) Saint Jérôme : *Sur Isaïe*, chap. XV, 1 ; Ansault, p. 29.

(2) En Palestine.

de Jupiter, celui de Vénus, il est l'attribut de Bacchus, etc. Dans la tradition occidentale germanique, le Tau se trouve dans les mains de Thor, dieu de la foudre (1). Là, nous semblons toucher le sens intime du symbole : l'orage dégage les forces génératrices de l'atmosphère, le feu par l'éclair, et l'eau par les averses qui accompagnent ordinairement ce phénomène. Il apparaît donc là comme le signe qui représente la fécondité et la prospérité. Ce sens prend des proportions plus grandes si on le compare aux antiques traditions où le Tau est assimilé ou identifié à l'Arbre de Vie, et on peut bien le prendre pour la forme abrégée et linéaire d'un arbre. C'est spécialement le Tau qui, selon la plus ancienne expression, est appelé Arbre du Salut, Croix de Salut. C'est ainsi que, dans l'Amérique centrale, suivant M. Albert Réville (2), la Croix était surnommée arbre de fécondité, et elle prenait parfois la forme du Tau. Ailleurs, nous verrons que l'Arbre de Vie passait pour être le symbole de la Nature, des déesses-mères.

M^{rs} Bailly, conservateur de la Bibliothèque du Vatican, a fait un ouvrage pour démontrer que la Croix, à plusieurs endroits de l'Ancien Testament, est prophétisée sous le nom de *ken*, qui veut dire tronc d'arbre, arbre de salut.

Il semble donc que le Tau représente en premier

(1) Marteau de Thor.

(2) *Religions du Mexique*.

lieu, symboliquement, le principe de Vie, dont la figure était l'Arbre cosmogonique et universel qui remplit l'espace et porte à tous les points la force et la prospérité.

VIII

La Croix gammée.

Une autre forme très répandue de la Croix était la Croix gammée, qui relève également de la plus haute antiquité (1).

Une première observation qui a été faite depuis longtemps, c'est que la Croix gammée est presque une propriété exclusive de la race âryenne. On la trouve chez la plupart des peuples du rameau indo-européen, alors qu'elle manque presque complètement chez les Égyptiens, les Chaldéens, les Assyriens, les Phéniciens. Quant aux Thibétains, aux Chinois, aux Japonais, chez qui elle n'est ni moins fréquente ni moins vénérée, il n'est pas difficile d'établir qu'elle a dû leur arriver de l'Inde avec le Bouddhisme. De là à conclure que la Croix gammée est une survivance de la symbolique créée et adoptée par les ancêtres communs,

(1) Victor Duruy : *Symboles païens de la Croix*, dans la *Revue Politicque et Littéraire*, 14 janv. 1822, p. 52, cité par Goblet d'Alviella : *Migration des Symboles*, p. 94.

les Âryas, il n'y avait qu'un pas qui a été aisément franchi.

On appelle Croix gammée la Croix dont les extrémités se recourbent à angle droit comme pour former quatre gammas soudés par la base et dirigés dans le même sens.

M. Burnouf explique la forme de la Croix gammée, ou Swastika, en disant qu'elle a été l'instrument servant à produire le feu chez les premiers Âryas. Ceci, écrit-il, représente les deux pièces de bois qui composaient l'aranî mystique, instrument à produire le feu chez les Âryas. Les extrémités étaient recourbées ou renflées pour être retenues plus solidement; au point de jonction était une fossette; là, on introduisait le pivot en forme de lance dont la rotation violente faisait apparaître, la nuit, l'étincelle (1).

Quand les branches sont tournées à droite, on lui donne le sens féminin; quand elles sont tournées dans le sens inverse, on lui donne le sens masculin. On exprimait donc par ce symbole l'union des sexes comme origine de la création et de la vie dont l'étincelle est le signe et l'image. C'est bien là un exemple frappant du fait que, dans ces temps immémoriaux, on traduisait les plus grands mystères par des représentations visi-

(1) Émile Burnouf : *La Science des Religions*, Paris, 1876, p. 240, cité par Goblet d'Alviella, p. 63.

bles, qui devenaient alors des symboles. La Croix gammée, symbole du feu, était en même temps symbole de vie, de fécondité et de bénédiction, et, comme on donnait à la vie un sens métaphysique, occulte, analogue à celui du feu, toujours divinisé dans ces antiques croyances, il devint de même le symbole de la vie future, de la vie éternelle.

D'autres en font la divinité qui préside à l'air; l'auteur fait remarquer que, dans de nombreux monuments figurés, la Croix gammée est placée au-dessus de l'image qui représente la Terre et les créatures terrestres, et au-dessous d'autres images qui symbolisent le Ciel ou le Soleil (1). La Croix gammée doit donc représenter le dieu de l'Éther, en qualité de dieu suprême.

Il faudrait un développement, une étude spéciale, pour démontrer que cette divinité médiatrice entre le Ciel et la Terre était toujours regardée comme le principe féminin maternel de l'Univers, symbolisé par la Colombe pure et immaculée qui descend et remonte sans cesse d'un élément à l'autre, image de l'Esprit-Saint qui, d'origine céleste, s'incarne dans la création.

D'autres en font l'image de l'eau. Un autre auteur, dit Goblet d'Alviella, tenait la Croix gammée pour une représentation figurée de l'eau, à cause de sa ressemblance avec le méandre, et

(1) *The Fyrfot and Swastika*, dans *l'Archéologie*, 1885, cité par M. Goblet d'Alviella, p. 49.

aussi parce qu'elle se trouve fréquemment rapprochée de la ligne brisée, symbole bien connu de l'eau en mouvement (p. 59).

D'autres y voient un symbole solaire, le Soleil pris dans sa course imaginée alors comme un mouvement giratoire.

C'est la Croix solaire qui fut pour l'Ârya le symbole de la Divinité suprême qu'il adorait avant la dispersion, et qui devint ensuite le symbole synthétisant tous les dieux. La Croix est comme un signe générique, à l'instar de l'Étoile qui figure devant les noms divins dans les inscriptions cunéiformes de la Mésopotamie. Il exprime figurément le mot *Déva* : c'est ainsi que les Âryas primitifs appelaient la divinité dont ce signe est probablement le symbole; il voulaient donc dire par là, il me semble, le Dieu Très-Haut et Très-Grand.

Les Grecs, à la suite des Pélasges, l'ont considéré comme le symbole de l'Être unique et suprême de la philosophie et de la tradition religieuses, c'est-à-dire du Dieu inconnu des Olympiens, auquel, selon saint Paul, un autel était consacré à Athènes.

Le Swastika se rattacherait donc directement au culte du Soleil, image de l'Être suprême, et, comme le Soleil était aussi le type idéal de toute bienfaisance et de toute protection, le Swastika acquit par là la signification de porte-bonheur, en rappelant aux hommes la Divinité qui protège,

qui préserve, qui donne bonheur et puissance.

Dans le travail déjà cité de M. Huret (1), on trouve l'étymologie du mot Swastika définie ainsi : ce mot, dérivé du sanscrit, se composerait, d'après le général Cuningham, de SU, bien, et ASTI, il est, équivalant à : c'est bien, ou qu'il en soit ainsi. Dumontier, l'orientaliste, traduit le nom de Swastika par : ce qui est bien, ce qui est parfait. D'après Burnouf, ce signe serait tracé sur le front des jeunes Bouddhistes comme signe de l'initiation, et aurait été usité de toute antiquité chez les Brâhmanes.

Les deux lignes qui s'entrecroisent étaient encore l'image des quatre coins de l'espace à partir du point central d'un cercle, figurant le Soleil dans les signes antiques.

C'était également l'image des directions principales d'où soufflent les vents qui amènent les pluies, les eaux célestes, et la Croix devint le guide et la protection du voyageur quand il eut construit dans sa plus simple expression l'instrument appelé plus tard la rose des vents (2).

Le Soleil dardant ses rayons dans les quatre directions était, chez les Assyriens, également figuré par le signe de la Croix, et celui-ci est non-seulement le symbole de cet astre, mais encore celui du dieu qu'il représente. Il en a été de même chez

(1) *Le Swastika et la Croix.*

(2) A. Réville : *Religions du Mexique.*

les Chaldéens, les Hindous, les Grecs, les Perses, peut-être chez les Gaulois.

M. H. Gaidoz, dans son livre sur *le Dieu Soleil chez les Gaulois et le Symbolisme de la Roue*, démontre nettement la nature solaire de la Croix gammée chez ce peuple, et, par analogie, le Swastika devient de même le symbole des divinités solaires, toujours conçues comme bienfaitantes et créatrices.

Mais quel est le sexe de ces divinités ?

Le Soleil ayant été, dans l'Antiquité, tantôt pris dans le sens masculin, tantôt dans le sens féminin, le Dieu suprême qu'il représentait changeait également de sexe.

Certaines traditions semblent attester, au contraire, que la Croix gammée représentait dans l'Orient l'union du principe mâle avec le principe femelle (1).

D'autres, comme Sir John Birdwood, le regardaient comme le symbole exclusif du sexe féminin, parce qu'il se trouve le plus souvent associé aux déesses-mères de la Nature, Héra, Déméter, Astarté, l'Artémis persique, etc.

On peut donc conclure que le Swastika était un symbole mystique qui représentait le Dieu suprême, le Dieu Soleil, caractérisé dans son action bienfaitante et génératrice, et cette forme

(1) M. I. Hoffmann ; Ludwig Müller.

de la Divinité vivante et présente dans la Nature, les Anciens l'appelaient du nom de Mère de toutes choses.

IX

La Croix ansée.

La Croix surmontée d'un cercle désigne encore aujourd'hui la planète Vénus et, dans le calendrier, le jour consacré à cette déesse : le vendredi.

La Croix ansée a été l'objet d'études de la part de savants comme MM. Raoul Rochette, Félix Lajard (1), Félix Robion (2), Champollion, Maspero et d'autres.

On peut résumer l'opinion de tous ces savants en disant que la véritable signification de ce signe est celle de Vie.

La Croix ansée se prononce ANKH, et signifie la Vie, souvent la vie surnaturelle et divine ; quelquefois, elle est prise dans le sens d'aliment (F. Robion).

En Égypte, l'emblème de la vie céleste était la Croix ansée (3).

(1) Mémoire sur « l'Origine et la Signification du Symbole appelé Croix ansée », *Académie des Inscr. et Belles-Lettres*, t. XVII, p. 348.

(2) Félix Robion : « Observations sur les signes hiéroglyphiques qui peuvent rappeler le signe de la Croix », *La Science Catholique*, juillet 1890.

(3) Champollion : *L'Égypte ancienne*, p. 127.

La Croix ansée avait dans l'antiquité égyptienne le sens de vie divine, de vie éternelle (1).

La Croix ansée était le signe de la vie éternelle (2).

La Croix ansée était chez les Égyptiens le symbole de la vie (3).

Les Croix diverses, comme le Tau ou la Croix ansée, la Croix grecque, la Croix de Malte, le Swastika, nous montrent les variations d'un symbole de la divinité, de la sainteté, de la vie éternelle (4).

Champollion, dans son *Précis du Système hiéroglyphique*, explique ainsi la Croix ansée : caractère symbolique exprimant l'idée d'exister, de vivre, vivant.

M. Goblet d'Alviella, qui, également, consacre dans son livre : *Migration des Symboles*, une étude (p. 230) à la Croix ansée, dit qu'elle formait un idéogramme qui signifiait vivre, vivant. C'est dans ce sens qu'elle paraît, sur les monuments figurés, servir d'instrument aux dieux pour éveiller les défunts à une vie nouvelle. Peut-être, dit-il, représentait-elle symboliquement le germe vital, l'étincelle de vie, car, sur certains monu-

(1) Raoul Rochette : *Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. XVII, « Mémoires sur l'Hercule assyrien et égyptien ».

(2) E. de Rougé : *Notice sur les Monuments égyptiens exposés dans la Galerie du Louvre*.

(3) Maspéro : *Archéol. Égypt.*, p. 274.

(4) Varing : *Céramisme*, p. 110.

ments, elle semble comme projetée hors de la main divine vers les narines du défunt.

Mais il faut remarquer que, chez les Égyptiens, comme chez tous les peuples antiques, la vie était conçue dans son sens le plus large, le plus abstrait, de sorte que le signe vital pouvait représenter le commencement de la vie future et éternelle.

En Égypte (1), la Croix ansée se trouve placée dans les mains des divinités génératrices ou créatrices, et des ministres de leur culte. Parmi ces divinités, je citerai notamment Vénus-Hathor, celle-ci souvent ornée de la tête de vache ou de taureau, comme c'était l'habitude de représenter en Orient Vénus-Mylitta et Astarté.

D'autres prétendent que la Croix ansée est le signe linéaire de la Grande Déesse, les bras étendus, et signifie vie et protection.

M. Félix Lajard voit dans la Croix ansée une reproduction abrégée de l'emblème primitif de la Triade, plus ou moins modifié. Il représente d'après lui un cercle, une couronne, au milieu de l'emblème qui était l'image bien significative de l'Éternité et du Dieu suprême ; puis, au-dessus de ce cercle, se montrait une figure humaine, Ormuzd, le type divin de l'homme, dont les traces étaient conservées dans l'anneau ; ensuite, la colombe, symbole de la Vénus des Assyriens et

(1) F. Lajard : *op. cit.*, p. 354.

des Phéniciens, et, par suite, celui du Mithra des Perses, dont les ailes et la queue formaient la Croix proprement dite (p. 356).

Le savant archéologue conclut que les diverses altérations et modifications qu'avaient successivement subies les représentations figurées de la Triade divine ont pu conduire d'un côté à la Croix ansée, et de l'autre au Globe ailé des Égyptiens.

C'est dans le sens d'emblème de la Trinité que, sur les peintures et les sculptures égyptiennes, la Croix apparaît associée aux ministres du culte, ainsi qu'aux initiés, c'est-à-dire aux personnes pour qui va commencer une vie nouvelle (1).

« En même temps, nous trouvons ce symbole gravé sur les ustensiles sacrés dont on se servait particulièrement dans les lustrations et ablutions religieuses. Bien plus, nous allons constater que, chez les Égyptiens, ce symbole servait à caractériser la régénération ou la vie nouvelle promise aux initiés après l'accomplissement d'une série d'actes religieux, dont un des premiers était une purification par l'eau, une espèce de baptême. C'est pendant ce baptême qu'on faisait descendre sur la tête du myste le *myr*, symbole de la colombe.

« Je me crois donc fondé à dire que, dans l'Asie occidentale, comme en Égypte, la Croix ansée était moins un symbole de vie que celui

(1) F. Lajard : *op. cit.*, p. 356.

de vie nouvelle, de vie spirituelle, de salut. »

Dans ce même sens, la Croix ansée a été adoptée par les Chrétiens, et ce signe n'est pas rare sur les monuments funéraires des premiers siècles (1).

« Je ferai remarquer la forme insolite du signe de la Croix, *Cruce ansata*, des Égyptiens. Mais comment, demande-t-on, ce signe païen a-t-il été employé par les Chrétiens ? L'auteur d'une *Histoire sur l'Église primitive*, Sozomène, raconte à ce propos une légende souvent reproduite dans la suite : Au moment de la destruction du temple de Sérapion, dit-il, on vit gravés sur les pierres certains de ces caractères qu'on appelle sacrés, semblables au signe de la Croix. Ces signes, interprétés par ceux qui en connaissent le sens, signifient la VIE QUI VIENT, et cela fut un motif d'embrasser le Christianisme pour un grand nombre de païens, d'autant plus que d'autres caractères annonçaient que le temple serait détruit quand ces caractères se montreraient au grand jour. Ce serait là la raison pour laquelle la Croix ansée aurait été adoptée par les Chrétiens, et probablement surtout par les Chrétiens venus à la nouvelle foi de l'antique religion d'Isis. Ce culte de la déesse persistait malgré l'édit de Théodose, qui avait décrété la destruction des

(1) Raoul Rochette : *Sur les Cimetières chrétiens*, t. X, p. 194 ;
Matériaux pour servir à l'histoire du Christianisme.

monuments et des temples anciens, encore très florissants au iv^e siècle, et, quand peu à peu ces temples païens passaient à l'Église, ils gardaient leurs ornements et leurs emblèmes, et les Chrétiens les adoptaient parce qu'ils y voyaient les signes de la Vérité éternelle, celle qui a servi de fondement à toutes les religions de tous temps et chez tous les peuples. »

La VIE QUI VIENT, c'était là la véritable signification du signe de la Croix, quelles que soient les formes sous lesquelles elle apparut aux différentes époques et chez les différents peuples, tantôt assimilée plutôt à l'Arbre de Vie, comme l'ont fait les races sémitiques, dans le Tau ; tantôt regardée comme la représentation du Soleil dans son action rayonnante, comme les Âryas l'ont consacrée dans la Croix gammée ; tantôt aussi regardée comme la figure abrégée de la Triade sacrée, comme nous le voyons plus spécialement dans la Croix ansée des Égyptiens et des peuples voisins, les Phéniciens, les Arabes, etc. La vie, dans le spiritualisme antique, est toujours une génération divine, qu'elle soit terrestre et toute physique, qu'elle soit spirituelle dans le sens d'initiation et de mystère, ou qu'elle signifie la vie future et éternelle : toujours Dieu en est la source et la cause première, à qui on rendait grâce par le symbole sacré de la Croix.

La Croix, symbole de vie, c'est la première

leçon que reçoit l'initié antique, et voici ce que lisait le néophyte sur le premier feuillet du Livre que le Maître offrait à sa méditation : sur ce feuillet apparaît d'abord un cercle vide, un simple disque : espace et éternité; puis, au centre, un point : c'est le point dans l'Œuf du Monde, le germe qui deviendra l'Univers, le Tout, la première différenciation ou le potentiel dans l'abstraction. Puis, à la troisième phase, le point se transforme en un diamètre horizontal : c'est le symbole de la Mère-Nature, divine et immaculée, dans l'Infinité absolue. Quand ce diamètre est croisé par un autre diamètre vertical, nous avons la Croix du Monde : c'est le signe du commencement de la vie humaine; quand la circonférence disparaît, et ne laisse que la Croix, c'est le signe que la chute de l'homme dans la matière est complète.

Le cercle divisé en deux, par la ligne horizontale du diamètre, signifiait la première manifestation de la Nature créatrice, encore passive, parce que féminine. La première et vague perception de l'homme en ce qui concerne la procréation est féminine, parce que l'homme connaît mieux sa mère que son père. Aussi les divinités femelles étaient-elles plus sacrées que les mâles. La Nature est donc féminine, et le principe spirituel qui la fait fructifier est caché. En ajoutant une ligne perpendiculaire à ce diamètre horizontal, on formait le Tau : c'était le glyphe de l'être humain avant sa

chute symbolique, avant que la séparation des sexes eût lieu par évolution naturelle; puis il devient, en complétant le diamètre vertical, la vie insexuelle modifiée, un double glyphe; enfin, chez les Égyptiens, le symbole devient la Croix ansée, signe de vie; le Swastika, appelé la Croix hermétique, enseigne encore aujourd'hui à l'initié le mystère de l'Être (1).

C'est donc toute la genèse du Monde et de l'homme qui se lisait dans le symbole de la Croix.

Mais, en même temps, une seconde grande vérité apparaît au disciple humble et sincère : la vie est un sacrifice; l'âme vivante et immatérielle, pour se transformer en vie réelle, doit quitter le Royaume de l'Éternité, elle doit accepter la chute dans la matière, la limitation de son essence infinie pour devenir finie et mortelle. Voilà comment le même symbole qui représente la Divinité et la Vie est aussi celui du sacrifice et de la mort : sacrifice et mort qui, en vérité, ne sont que l'aurore d'une nouvelle naissance, une rédemption dans le sein de la génération divine.

Mais, si cette seconde signification, celle de mort et de sacrifice, a prévalu, et si elle se change enfin en celle de supplice, de honte et de péché, ne faut-il pas voir en cela une indication de plus

(1) H. P. Blavatsky : *Doctrine Secrète*, Paris, 1906, p. 41.

qu'il y avait là-dessous la haine d'anciennes idées et de principes qu'on réproouvait maintenant, et que la Croix n'était plus, pour l'homme des temps ultérieurs, que le souvenir de cette doctrine féminine et de son ancienne suprématie religieuse et spirituelle, qu'il anathématisait dans le symbole de la Croix, devenue l'instrument d'infamie et de condamnation ?

L'Arbre de Vie, le Bois du Salut, attendait dans sa triste humiliation le Sauveur, le Libérateur, et voici, dit le poète, et un poète seul pouvait trouver cette image splendide : « Voici qu'au centre du Monde, sur le mont Golgotha, en présence de Jean et de Marie, en présence des siècles passés et futurs, Jésus de Nazareth se fit SIGNE DE LA CROIX » (1).

Et la Vie est devenue visible, et elle a habité parmi nous, la Vie qui était dans le Père, et dont le Fils est venu rendre témoignage ici-bas, afin que l'Arbre divin, arrosé de son sang précieux, refleurisse à jamais.

Telle était la Mission du Sauveur, du Rédempteur, attestée par tous les symboles de sa Religion, et en particulier par le signe de la Croix.

(1) Hello : *La Science*.

XI

La Doctrine Orphique.

La Religion du Christ, qui est celle du Dieu vivant, se rattache étroitement dans ce sens aux mystères orphiques.

Dès le début, le Christ fut identifié avec Orphée, et on le représenta moitié Orphée, moitié Bon Pasteur, au milieu de son troupeau plus ou moins docile ou sauvage, qu'il charmait et qu'il enchaînait par ses mélodies ou ses paroles. Il se fit là une association d'idées qui reçut une consécration spéciale par une foule d'écrits qui circulaient sous le nom d'Orphée — soi-disant — interpolés par des allusions plus ou moins directes aux mystères de l'Évangile, et l'autorité d'Orphée s'en trouvait comme rajeunie parmi les Païens eux-mêmes.

Mais c'est surtout au sein du Christianisme que le nom d'Orphée, presque oublié de la Grèce, brillait du plus vif éclat et jouissait de la plus haute autorité, grâce à des écrits récemment fabriqués, puis remaniés dans l'intérêt de la religion nouvelle. On sait que les plus grands docteurs, tels que saint Augustin et saint Jérôme, ne dédaignaient pas d'emprunter dans leurs controverses religieuses le secours de ces écrits apocryphes, et, avant eux, deux des lumières de l'Église Grecque, Théophile d'Antioche et Clément d'Alexandrie,

avaient cru voir dans Orphée l'image symbolique du Christ (1).

Les mystères orphiques enseignés dans le sanctuaire de Cérès et de Bacchus, en Grèce, tiraient leur origine de l'Égypte. Ceci est attesté par tous les écrivains de l'époque classique (2).

Tous ramènent les mystères dionysiaques à Orphée, et désignent l'Égypte comme l'origine des doctrines qu'ils représentent.

Hérodote (II, 80), dit également que les Orphiques et les Pythagoriciens sont les disciples du sacerdoce égyptien.

Orphée, dit-on, avait reçu sa science de Calliope, sa mère, et, dans le langage allégorique des Anciens, cela voulait dire qu'il la tenait d'un centre d'initiation féminine, héritier de l'antique culte et des mystères d'Uranie, où les hommes avaient reçu leurs premières traditions, leurs premières instructions religieuses.

De tels centres d'initiation féminine se maintenaient encore, au milieu de la corruption générale de l'époque classique, en Grèce, à Samothrace, à Dodone, à Mytilène, à Delphes.

Sur leurs origines, Hérodote raconte une légende qui peut expliquer celle de tous les autres centres du culte féminin. Il dit que des *colombes*

(1) Raoul Rochette : *Catacombes*.

(2) Bachofen, cit. Diodore, III, 74, XI, 23; Apollodore, I, 32; Arnobe, V, 26; Macrobe, *Saturn.*, II, 18; Pausanias, V, 23, 26.

noires étaient venues de Lybie en Thessalie pour fonder l'oracle de Dodone. Colombe était le titre des prêtresses d'Astarté, et on les disait noires parce qu'elles étaient venues de Lybie, nom synonyme de l'antique Égypte. Ces centres formaient alors de véritables collèges de science féminine ; leur service était assuré par un corps de prêtresses, vierges et savantes, de prophétesses, de pythies, initiant à leur tour leurs jeunes sœurs aux sciences et aux arts consacrés à la déesse. Mais ces collèges aussi se mouraient faute d'aliments dans cette Grèce masculine et sceptique. C'est alors que Pythagore, au VI^e siècle avant Jésus-Christ, tenta la grande rénovation morale et religieuse — dans l'espoir d'arrêter la dissolution du vieux monde — en rappelant la femme, la grande humiliée et sacrifiée de ces temps déjà, à la splendeur de son antique rôle, qu'elle avait dû à l'accomplissement de sa vocation religieuse. Cette vocation religieuse, Pythagore la lui représentait comme sa véritable nature, selon le plan divin, qu'elle devait reconquérir parce qu'en elle reposait toute la gloire de Dieu, d'abord, et celle des nations par conséquent.

Pythagore aussi, comme le Christ, était identifié à Orphée, et ses écrits passaient sous le nom de l'antique sage, ce qui ne s'expliquerait pas s'il n'y avait pas identité de doctrine et s'il ne s'agissait pas de la Révélation éternelle que l'homme

avait reçue de la main de Dieu lui-même (1).

Eusèbe (*Prép. Évang.*), qui transcrit d'après Porphyre, et celui-ci d'après Philon de Byblos (2), dit que la tradition phénicienne est représentée comme une parole divine conçue et exprimée par la suprême intelligence elle-même, puis gravée d'après ses ordres en caractères célestes par les divinités planétaires, révélée sur la Terre par les dieux inférieurs à la caste sacerdotale, et enfin communiquée par cette dernière au reste des hommes. C'est l'incarnation graduelle de la Loi, analogue aux incarnations successives par lesquelles la Divinité elle-même voulut se révéler aux hommes (3).

Déjà, les initiés n'avaient-ils pas, par la bouche de la Sibylle, désigné le Seigneur comme Celui qui devait la reconstituer dans son intégrité, en lui donnant le nom symbolique de poisson ?

XII

L'Œuf.

La doctrine orphique, de même, se réclamait de

(1) Bachofen, *op cit.*, dit : « En comparant les mythes asiatiques avec ceux de l'Égypte, de la Chaldée, des Phéniciens, des Perses, nous sommes conduits à l'évidence d'une révélation primitive, qui, selon la tradition chaldéenne-phénicienne, remonte à la révélation du grand Démonstrateur Bel Saturne. »

(2) Sanchoniathon.

(3) *Prép. Évang.*, chap. I, 6, 10.

la Révélation primitive, et son sens intime et ésotérique se traduit par un symbole aussi primordial que la Croix, et, comme elle, né avec la première pensée religieuse de l'humanité : c'est l'Œuf. L'Œuf représentait, dans la religion orphique, la source de l'Être, l'origine de la Vie, le Principe Mère de l'homme et de la Nature.

Ce symbole se trouvait également employé souvent dans l'Église primitive.

Un auteur qui a fait un travail considérable sur les cimetières chrétiens des premiers siècles (Paul Boldetti), affirme avoir trouvé, dans les tombeaux de plusieurs martyrs, des œufs de marbre semblables à des œufs de poules. Il avait aussi observé plus d'une fois, dans les loculies des martyrs, des coquilles d'œufs naturelles. M. Raoul Rochette est d'avis que ces objets ont rapport à la célébration des agapes, où les œufs étaient le principal aliment (1).

Cette interprétation n'explique cependant pas les œufs de marbre trouvés dans les tombeaux, et il est plus naturel d'y voir un symbole qui signifiait, comme le dit saint Augustin, l'espérance de la résurrection du corps.

Contrairement à ce que semble indiquer l'auteur cité plus haut, qui donne à ce symbole très peu d'importance, il faut rappeler que l'Église même

(1) Martigny : *Dict. des Antiq. Chrét.*, art. Œuf.

et les usages de tous les peuples ont consacré ce sens symbolique de l'œuf dans les œufs de Pâques, en commémoration de la mort et de la résurrection du Sauveur, à l'époque aussi de la résurrection de la Nature sous les rayons du Soleil nouveau.

Ce mystère de la vie sortant de la mort, de la mort suivie d'une vie nouvelle, tel était aussi le dogme fondamental de toute l'initiation orphique, et tout ce mystère semblait enfermé dans l'Œuf. Il formait ainsi le point central et la base de tous les cultes, et il présida toutes les cérémonies.

M. Bachofen dit, dans un travail sur les « Œufs des Mystères » :

« Les Anciens représentaient les œufs des mystères moitié blancs, moitié noirs : blanc, couleur de la vie; noir, couleur de la mort. Ainsi, symboliquement, on représentait les deux côtés de l'existence inséparablement unis, et on enseignait comment la vie de l'organisme est le résultat d'une force qui crée et qui détruit pour recréer de nouveau. »

Les Dioscures, les fils de Léda (un des noms de la Mère originelle), portaient le *pileus* en forme d'œuf moitié noir, moitié blanc, pour indiquer la double naissance de l'homme dans la vie et dans la mort.

Mercury aussi porte le *pileus* de double couleur, car la mort est sœur de la vie, comme la nuit est sœur du jour et du sommeil. Les anciennes

divinités féminines apparaissent souvent représentées noires et blanches, parce qu'elles sont identifiées à la Loi suprême qui ordonne le Monde : vie et mort.

Toutes les déesses-mères de l'époque primitive, marécageuse et humide, ont comme attribut l'œuf et les oiseaux qui vivent sur l'eau. On connaît la légende du cygne de Léda, et celle des oies de Junon qui sauvèrent le Capitole.

Némésis est représentée sous la forme d'une oie ; l'Aphrodite asiatique est née d'un œuf tombé du Ciel dans l'Euphrate, amené au rivage par des poissons et couvé par des colombes. C'est, allégoriquement exposés, toute l'origine et le développement du culte de Vénus-Uranie, la Mère divine, d'abord Dercéto, la déesse-poisson, puis identifiée à la colombe, l'oiseau tendre et fécond par excellence. La symbolique de l'œuf est aussi celle des oiseaux : oiseaux de l'eau, oiseaux de l'air, tous se trouvent associés aux déesses-mères. Ainsi encore l'aigle attaché à la Hertha scandinave, le hibou à Pallas Athéné, l'ibis vénéré en Égypte, la terre sacrée d'Isis.

L'œuf formant le corps d'un oiseau se trouve sur beaucoup d'ornements, vases, lampes et autres objets du culte. Le calice d'or en forme d'œuf est le vase sacramentel dans lequel l'initié antique buvait l'eau, symbole de la force génératrice primitive, mélangée au vin, symbole de Dionysos,

le dieu solaire. L'œuf était aussi le symbole de la vie de prospérité et d'abondance due à la bénédiction divine.

Il est très difficile, et il faut pour cela tout l'effort de la pensée, de saisir et de rendre la profondeur et la grandeur de ces doctrines enseignées dans les temples antiques et conservées mystérieusement dans leurs symboles.

Quelle force d'abstraction possédaient ces Anciens ! leur philosophie allait de la circonférence au centre, du dehors au dedans, du composé au simple, du multiple à l'unité. Ils arrivaient ainsi au fond des choses, à la cause première, à Dieu.

Dieu est l'Un absolu, sans commencement ni fin, impénétrable, mais se répandant en toutes choses, indivisible, mais possédant en lui les types, les idées de tout être.

L'image de Dieu dans le Monde, c'est la monade, c'est-à-dire l'unité, que les Anciens appelaient aussi âme, première-née de Dieu, et son essence propre. Une dans sa nature, et simple dans toute la multiplicité de ses manifestations, pure et immaculée, les Anciens la disaient VIERGE, au milieu du chaos tumultueux de la matière. C'est elle qui est l'origine du Monde, et l'initié qui cherchait une représentation moins abstraite la comparait à l'Œuf.

Saint Jean disait : « Au commencement était le Verbe » ; les philosophes antiques voyaient ce

commencement dans la monade, dans l'âme. Le Pythagoricien, l'Orphique, le symbolisaient par l'Œuf. L'Œuf orphique est le germe initial de toute création, le Principe mère de tout être, le point capital d'où sort la vie, mais, encore une fois, la vie conçue dans son sens le plus vaste et le plus étendu : la vie enfermée seulement pour un temps dans une forme périssable. Il faut que cette forme périsse, il faut que l'œuf se brise, pour que l'être puisse naître, se libérer et renaître à une nouvelle existence.

L'Œuf représentait donc en même temps la vie et la mort : la mort conçue comme une nouvelle vie ; c'est ce que les Anciens indiquaient par ce symbolisme si simple des deux couleurs des œufs des mystères.

Ces doctrines étaient donc, comme le symbole l'indique, celles de la vie future et de la résurrection des corps : doctrines pures et élevées qui n'avaient rien de commun avec le grossier polythéisme qui était la religion du peuple.

Enseigner la doctrine de l'âme, l'histoire de son origine et de son but, immortalité et résurrection, ainsi que le sort qui attendait dans l'au-delà le juste et le méchant, voilà le but que se proposaient les mystères (1) ; accessibles à une élite seulement, ils avaient du moins le mérite d'être

(1) Plutarque : *De mulierum virtute*.

respectés et d'être regardés comme une condition indispensable pour tout homme supérieur qui ambitionnait de rendre quelques services à sa patrie. L'Œuf, après avoir révélé à l'initié le mystère de sa nature psychique, lui enseignait celui de son origine ici-bas.

Comme germe de vie, l'homme est l'image du Monde, et d'abord celui de la Nature primitive et originaire qui, après bien des transformations, prit la forme d'un œuf et forma l'Univers. L'antique légende fait sortir l'Univers d'un œuf : une moitié a produit le Ciel, et l'autre la Terre.

D'après la cosmogonie hindoue, Brahmâ demeura longtemps caché dans l'Œuf éternel; puis il le sépara et en fit la Terre et le Ciel.

La doctrine égyptienne enseigne que Kneph vomit de sa bouche l'Œuf du Monde. En lui est contenu non seulement tout organisme, mais la Terre et le Ciel reposent sur lui. Il est l'élément primordial de toute existence, le Principe universel, le *Urschlamm* ou *Urmaterie*, nuit et jour, vie et mort, le Principe mâle et le Principe femelle réunis, ainsi que toutes les divinités, comme Isis et Osiris, sont représentés unis dans l'œuf ou dans le sein de la grande Mère primitive.

De là la prééminence du Principe femelle dans tous les cultes antiques, où le Principe mâle n'apparaît qu'au second plan, en qualité de fils — plus tard fils et époux, son parhèdre comme lac-

chos auprès de Déméter, Éros auprès d'Aphrodite, Pluton auprès de Perséphone.

XII

La Lune.

Identifié au Chaos primordial, aux éléments inorganisés, le Principe mère l'est également aux ténèbres de la nuit. La nuit, dans toute l'antique mythologie, reçoit le nom de mère : « Je te chanterai, dit Orphée, ô nuit ! mère des dieux et des hommes, nuit sacrée, Principe de tout, qui porte aussi le nom de Vénus... »

Les noms de Maïa, de Cybèle, de Rhéa, étaient également donnés à la nuit (1).

Athor, le nom primitif d'Isis, veut dire ténèbres, abîme. Les Anciens, dit Moreau de Jonnés (2), nommaient du même nom lune et nuit. En hébreu, lune est le nom de la nuit.

Noth, Neith, Mauth, étaient les noms donnés à Isis. Ici, nous touchons au sens le plus profond, le plus philosophique, que les anciens attachaient au Principe féminin : nuit et ténèbres irrévélées, contenant cependant le jour et la lumière, chaos et matière inorganisés, cachant cependant dans leur

(1) Rolle : *Culte de Bacchus*, p. 171.

(2) *Temps Mythologiques*.

sein la loi de toute organisation. Mauth-Isis est la personnification de la Sagesse divine, la Loi qui forme la matière inerte et par elle crée l'Univers, qui règle avec prudence la destination des choses, qui s'étend comme une Providence sur le Monde entier.

Le même principe de sagesse et de prudence était adoré dans Minerve; le Grec voyait en elle la source de la sagesse, et les Athéniens mettaient sous sa protection les Sciences et les Arts, parce qu'ils sont fils de la Sagesse et du Génie.

Comme puissances psychiques, les déesses-mères se trouvent identifiées à la Lune, que les Anciens regardaient comme le type céleste et l'image visible de l'âme divine, de la grande âme du Monde. C'était de la Lune, prétendaient-ils, que les grands prophètes recevaient leurs révélations; la Lune était l'inspiratrice des sciences occultes, des prophéties et des divinations, et, dans ce sens, elle présidait aux initiations et aux mystères.

La Lune était regardée comme le grand réservoir des âmes, d'où elles descendaient, et vers laquelle elles remontaient après leur séjour ici-bas.

C'est dans la sphère de la Lune que se trouvent le lieu de jugement et le Ciel des bienheureux. La Lune est Psyché, disaient les Anciens. Quand une nouvelle génération se produit, le Soleil donne

le germe spirituel, la Lune l'enveloppe de sa force vivifiante, et la Terre fournit l'élément physique. La Lune, comme l'âme individuelle, est donc regardée comme une puissance médiatrice entre le Monde supérieur céleste et spirituel et le Monde inférieur matériel. Elle est comme un lien qui, entre les deux extrêmes, rétablit l'unité et l'harmonie sans lesquelles le Monde ne pourrait exister.

De là encore l'importance donnée à la Lune et au Principe féminin dans le culte orphique, importance qui dépasse de beaucoup celle accordée au Soleil. Toutes les déesses-mères portent les attributs de la Lune : Athéné, Déméter, Cérès, Ariadné, Aphrodite, Artémis, Sémélé, Hélène, Iphigénie, Io (qui est la même qu'Isis), sont représentées avec les cornes lunaires sur la tête. D'après Macrobe, Aphrodite est la même que la Lune.

Mais quoi? faudra-t-il donc, pour interpréter le rôle que jouait chez les Anciens le Principe féminin, la déesse-mère, que je commente toute la litanie que le fidèle adorateur de Marie adresse à la Sainte Vierge?

Identifiée à la Lune, n'apparaît-elle pas comme le Principe de toute inspiration, de toute initiation et de toute sainteté, *Regina Apostolorum*, *Regina Prophetarum*, *Regina Patriarcharum*? N'est-elle pas la porte du Ciel, *Janua Cœli*, la Psyché, l'âme divine universelle, mère des âmes, d'où

elles descendent pour accomplir leur pèlerinage ici-bas, et leur refuge quand elles ont terminé leur parcours terrestre pour retourner au sein de l'Éternel, leur *Refugium peccatorum* ?

N'est-elle pas la *Virgo prudentissima*, le siège de la Sagesse, *Sedes Sapientiæ*, principe de toute sagesse et de toute vertu ; *Virgo potens*, *Virgo cælestis*, la Toute-Puissante ; *Mater Dei*, *Sancta Dei Genitrix*, *Mater Creatoris*, *Mater Salvatoris*, celle qui incarne les dieux et les hommes, l'Étoile par excellence, le grand astre, l'étoile du matin, qui est peut-être la Lune, peut-être Vénus ?

Elle est aussi la *Virgo clemens*, la compatissante, pleine de grâces, parce qu'elle représente la somme de toute bienfaisance, de toute protection et de toute bénédiction, qui ne viennent que par elle. Principe de richesse physique, elle était regardée aussi par les Anciens comme celui de la juste répartition des biens. Comme femme, disait un orateur, elle est bonne, car la bonté est le privilège de la femme. Comme mère, elle est juste, car une mère ne saurait faire de différence entre ses enfants. La Mère divine est donc la bonté et la justice infinies : Miroir de Justice, *Justitiæ Speculum*. C'est comme principe de miséricorde et de justice qu'elle était devenue l'inventrice des lois, la protectrice de l'ordre et la fondatrice des sociétés, et que les antiques inscriptions la montraient comme la déesse qui tient la balance et

qui pèse la vie et la mort. Elle est Némésis, la distributrice des récompenses, et elle est Thémis, la première personnification de la Justice et du Droit.

Le nom de Némésis, dérivé du grec, donne l'idée de donner, de distribuer, il dérive de νέμειν, prendre. Les Charites sont dites, en grec, celles qui donnent, les « *Mater Caritatis* ». Ce sont les mères primitives qui, pleines de clémence, accordent aux mortels tous les biens de la Terre, et qui remplissent leurs maisons de bienfaits (1). Dans le même sens, Némésis est la Terre fertile, l'inlassable productrice qui assure à tous ses enfants la vie et le bien-être.

A cette idée de bienfaisance s'unit celle de la répartition juste et égale des biens : Némésis devient Thémis.

Tout le passé de la femme se trouve inscrit dans les documents des Anciens. La première école de Droit, la plus célèbre de l'Antiquité, Bérose, doit son nom, dit-on, à sa fondatrice, Béroé, fille d'Aphrodite, que sa mère, d'après le mythe, avait mise au monde sur les tables des lois, comme les mères spartiates accouchaient de leurs fils sur les boucliers.

L'antique Cérès est appelée *Legifera*, celle qui donne les lois.

(1) Pindare.

En son honneur, on célèbre les Thesmophories, les fêtes de la Loi.

Les livres de jurisprudence sont conservés dans son temple, comme on gardait les testaments et les documents importants concernant l'histoire de la Ville et celle des familles dans celui de Vesta. Aux Éleusiniennes, les jeunes filles portaient en procession les Livres de la Loi, car le Droit faisait partie du culte de la déesse.

César bâtit le Forum destiné à l'exercice du Droit autour du temple d'Aphrodite, pour le mettre sous sa protection. C'était dire, selon les idées des Anciens, que le Droit et la Justice étaient, en vérité, les filles de l'Amour et de la Charité.

Aux fêtes de la déesse, on portait en procession les symboles de la Justice : c'étaient une forme de main gauche (le côté gauche étant attribué au principe féminin, comme le côté droit au principe masculin), grande ouverte, appelée *æquitatis manus*, et un vase d'or arrondi en forme de mamelle, plein de lait, pour montrer le caractère de générosité et de bonté maternelle attaché à ce Droit.

La jurisprudence a conservé le souvenir de cette législation toute primitive sous le nom de *jus naturale*, et on disait : *jure naturali omnes homines liberi sunt — servitus venit sub jure gentium* (1).

(1) Virgile.

Ainsi, la religion de la Mère était celle de la fraternité universelle : dans ses temples, les esclaves étaient libérés, les captifs, les criminels protégés, privilège qui, on le sait, appartenait encore aux Vestales, les dernières représentantes de l'antique sacerdoce féminin : — celui de libérer le condamné qui les approchait et venait se réfugier auprès d'elles quand elles passaient dans les rues de Rome.

En l'honneur de la déesse, on célébrait ces magnifiques fêtes de liberté dont parle Plutarque : les Saturnales, qui dégénérèrent plus tard en d'effroyables licences, mais qui, à l'origine, avaient été consacrées au souvenir de l'antique Égalité et Fraternité, due au règne de la Mère.

La Mère, *Mater* ! Les Anciens ne connaissaient pas de nom plus doux, et ils appelaient la Terre qui les avait vus naître et qui leur était chère par-dessus tout, la *Matrie*.

Cette époque glorieuse, c'est l'âge d'or dont parlent tous les poètes, tous les historiens des temps anciens : c'était la femme qui en était l'âme, et elle lui avait donné le caractère de son âme propre, qui est la piété, la crainte de Dieu, l'amour du prochain, cette sagesse et cette prudence qui l'unissent à la Loi fondamentale universelle, et dont, selon le plan divin, elle est la représentante ici-bas : *Mater Universalis*, Reine de l'Univers.



Si dans les symboles sont inscrites l'histoire et l'essence d'une religion, celle de Jésus-Christ est la Religion de la Femme éternelle, de la *Virgo Cœlestis*, que les Anciens appelaient *Spiritus Dei*, le Souffle de Dieu.

A la fin des temps, les Cycles retournent à leur commencement; une loi préside à leur évolution : c'est celle du cercle, image de l'Éternité. Cette loi, après le parcours prescrit, doit les ramener invariablement à leur source. Le culte de la Mère, de la Terre-Mère, était au début de tous les cultes; le culte de la Mère Céleste en est le dernier terme, ceci est attesté par toutes les prophéties, par la science religieuse de tous les temps.

L'image de la Mère Céleste, de la Grande Âme de Dieu. ici-bas, nous le savons, c'est l'Église.

Appuyée sur le bras de son Fils, dont le sacrifice était la démonstration vivante de la grande Loi éternelle qui engendre dans l'homme la Vie d'en-haut, elle poursuit cependant une mission particulière, mission que j'ai voulu définir en expliquant celle que l'Antiquité avait attribuée au Principe féminin, aux Déesse-Mères. Le sacrifice et la souffrance sont le partage de toute âme supérieure ici-bas, c'est vrai; mais son véritable

but est au-delà, dans la lumière et l'amour, dans la paix et la concorde.

La Mère Divine n'est-elle pas appelée le marteau de l'hérésie? Mais l'hérésie devant Dieu, c'est tout le mensonge, l'erreur, la haine, l'injustice et l'indifférence dont le monde est rempli.

Un grand mystère aujourd'hui est au fond des choses; l'énigme se dresse partout, et, en face d'elle, l'éternel adversaire, le principe du mal, celui de la négation et de la discorde.

C'est pourquoi les temps approchent, et les Saints et les Prophètes soupirent après la Grande Libératrice, et l'Église ne cesse de prier pour que le règne de Marie arrive, afin d'assurer pour toujours la victoire du Royaume de Dieu.

•

CHAPITRE IV

LA DOCTRINE DU CHRIST

Dès ses débuts, nous voyons le Christianisme en opposition radicale avec tous les systèmes religieux qui l'ont précédé : si les Israélites ont crucifié le Maître, les Gentils ont martyrisé ses disciples. On se demande nécessairement où il faut chercher la raison de cette incompatibilité irréductible entre la nouvelle doctrine et les idées régnautes. Quel est donc l'ennemi que l'on combattait dans le Christianisme ?

Était-ce le Monothéisme ? Mais les Juifs étaient le peuple monothéiste par excellence, et, à ce moment, ce n'était plus un secret presque pour personne que les doctrines enseignées aux initiés dans les temples païens professaient le dogme d'un Dieu unique et tout-puissant.

Était-ce le caractère messianique du fondateur qui heurtait les convictions des contemporains ? Mais, au contraire, l'attente du Messie était dans tous les cœurs, selon les Prophètes qui l'avaient annoncé pour le temps tout prochain.

Était-ce l'esprit de renoncement, de sacrifice, qui paraissait ressortir de l'enseignement du Maître? Mais le Monde était plein de misère, et une tristesse immense hantait les esprits, un dégoût de la vie et de ses jouissances, une soif générale d'obtenir une délivrance, — fût-ce même par la mort — tout cela est attesté clairement par la littérature et la philosophie de ces temps. Tout aspirait après une fin, sinon après une rénovation, un changement radical, et l'accomplissement de la prophétie de la Sibylle paraissait chose nécessaire et inévitable.

Il faut donc chercher ailleurs l'hostilité criante du monde ancien envers la nouvelle doctrine. Si Jésus-Christ avait attaqué seulement l'orthodoxie juive, comme il le fit dans la personne de ses grands-prêtres, les Pharisiens et les Saducéens, c'était peut-être pour ceux-ci une raison de venger ou de défendre leur tradition, mais cela ne suffit pas pour expliquer en même temps l'hostilité du monde romain. C'étaient des « disputes de rabbins », et rien de plus.

Si le Christianisme s'était, d'autre part, présenté simplement comme une religion nouvelle, Rome n'aurait pas mis d'obstacles à le reconnaître, comme elle avait reconnu d'autres religions, venant de toutes les parties du monde, et même elle se complaisait dans ce syncrétisme, qui répondait à l'esprit subtil et raffiné des Romains de ces temps.

On peut continuer cet interrogatoire, et se demander si c'était réellement cet esprit de discipline, d'austérité, d'humilité et d'obéissance passive qu'on imputait à l'Évangile, esprit qui lui fut tant reproché et dans lequel il faudrait voir la principale cause du refus d'assimilation de cette doctrine par le caractère national du peuple romain, tout imbu de fierté et d'orgueil ?

Mais ce n'était pas une raison suffisante pour déchaîner une guerre à mort contre les nouveaux religionnaires.

Le Chrétien lui-même avait si bien connaissance de la contradiction fondamentale qui séparait sa foi d'avec tout ce qu'il voyait autour de lui, que son plus grand souci fut de la tenir secrète. Les premiers Chrétiens s'unissaient en associations, en collèges, où on célébrait les rites en cachette, et ce n'est pas seulement — selon toute probabilité — pour se mettre à l'abri des persécutions que les disciples se réfugiaient dans les catacombes et y établissaient leurs quartiers généraux.

De ces réunions, il transperçait des histoires mystérieuses qui se répandirent en grossissant toujours, soit par esprit de malveillance, soit comme des esprits incultes traduiraient des idées et des faits incompréhensibles à leur entendement, et qui prenaient alors des proportions énormes. De sorte que nous voyons les Chrétiens des premiers temps, au lieu d'être admirés et cités comme

des modèles de vertu et de moralité très pure et élevée, décriés au contraire comme des monstres d'immoralité, et accusés d'assassinat, d'inceste, d'infanticide, c'est-à-dire des crimes les plus odieux de tous. Dans les procès des martyrs, le nom de Chrétien suffit pour les faire condamner. On ne les interroge pas sur leurs faits et gestes, on demande : Es-tu Chrétien ? et, si l'accusé répondait affirmativement, il était sûr ou de la mort ou de l'exil avec toutes les circonstances aggravantes : travaux forcés, carrières, perte de rang et de fortune, etc. « Tu es Chrétien », cela voulait dire : dangereux pour l'espèce humaine. Voulait-on qualifier par là leur pessimisme, leurs soi-disant conceptions sociales antihumaines ?

On a cherché à déterminer les raisons sur lesquelles se basaient les accusations si graves citées tout à l'heure ; on n'en a guère trouvé d'explication plausible.

Cependant, malgré la défense par décret impérial, les Chrétiens continuaient à maintenir leurs *collegia illicita*.

De plus, on qualifiait leur doctrine de *religio barbara et peregrina*, venue du dehors, et Eusèbe, dans son *Histoire Ecclésiastique*, dit que cela ne saurait qualifier ni la Judée, ni l'Égypte, qui faisaient partie de l'Empire Romain.

Tout dans cette doctrine paraissait donc trahir un esprit tout à fait étrange et inconnu, et, de plus,

absolument différent de tous les cultes en usage dans ces temps.

Le Juif repousse le culte chrétien avec horreur, comme un ennemi avec lequel il ne peut y avoir ni trêve, ni merci. Le Romain pressent que cet esprit, s'il venait à triompher, serait le renversement de toute la société, de toute la morale existante et dominante. Voilà les débuts de la Religion du Christ, qui était pourtant ce qu'elle est encore aujourd'hui, une pure apologie de l'Amour, de la Mansuétude, de la Charité universelle.

Et maintenant cherchons le mot de cette monstrueuse énigme : comment l'Amour a-t-il pu, à son apparition, engendrer la haine, la persécution, la mort ?

La science actuelle dit : Le problème était de savoir si le Christianisme procédait du Sémitisme ou n'en procédait pas, et on peut aujourd'hui le considérer comme résolu (Burnouf, *Science des Religions*), c'est-à-dire que, né au sein du Judaïsme, le Christianisme se réclame cependant d'une autre origine. L'Église nous dira : La doctrine que Jésus-Christ est venu enseigner au Monde est d'origine divine. Pourquoi chercher ailleurs ? Jésus-Christ l'a affirmé : « Ma doctrine est la doctrine de celui qui m'a envoyé. » Nous reprendrons : si la doctrine du Christ est d'origine divine, c'est donc qu'elle est éternelle, qu'elle a toujours existé. Et nous chercherons à

découvrir ses traces à travers les siècles et les générations passés, dans la conviction profonde que la lumière de la Révélation primitive a toujours lui, même à travers les ténèbres dont on a voulu l'obscurcir, et que, dissipant ces ténèbres, œuvres de l'homme, nous verrons réapparaître la Vérité éternelle, œuvre de Dieu.

Et, sous ce point de vue, ce que la science religieuse constate d'abord, c'est que le Judaïsme du temps de Jésus-Christ n'est plus le même que le Sémitisme primitif.

Le caractère de la loi mosaïque est donné par le Monothéisme, rigide et inflexible : Dieu, le Créateur, est conçu dans un sens si absolu qu'il est mis en antagonisme avec ses créatures : l'homme, et la création : l'Univers. Il n'y a pas d'autres liens que celui de sa domination cruelle, arbitraire, despotique. Mais ce Dieu devant lequel on se prosterne en tremblant, il est Un : « Écoute, mon peuple, ton Dieu est Un. »

Jésus-Christ ne peut pas reconnaître cette religion comme celle de son Père. A travers tout son enseignement éclate sa colère envers le sacerdoce juif et les grands-prêtres « qui ont saisi la clef de la Science, et qui, ayant pénétré dans ses sanctuaires, les ont encore fermés aux autres » (1). Il est dit expressément que le Christ

(1) Saint Luc, XI, 52.

n'est pas venu pour renverser la Loi, mais pour l'accomplir. Il ressort donc clairement des textes les plus autorisés que le Christ regardait lui-même le Judaïsme contemporain comme une religion défigurée, comme s'étant écarté de la Révélation primitive et véritable.

Mais cette Science, que Jésus-Christ reprochait aux prêtres judaïques de tenir en réserve et d'obscurcir volontairement et consciemment, qu'était-ce donc, et quelle était la raison du secret dont on l'entourait?

Aujourd'hui nous savons, grâce aux magnifiques travaux d'érudition religieuse, que cette Science, désignée sous le nom de *Gnôsis*, dont les traces sont visibles dans tout l'Ancien Testament, qui en a inspiré les plus belles pages, dont parlent les Prophètes comme d'une chose tenue cachée, émanait directement de la Sagesse antique, que les Sémites primitifs avaient puisée dans les annales chaldéennes; et, quant aux Chaldéens, ils rattachent leur religion indubitablement aux sources brahmaniques, d'origine védique (1).

Cette filiation, aujourd'hui irrévocablement établie, nous conduit donc directement au berceau de l'humanité, au sein de la race indo-germanique, celle de nos ancêtres, désignés plus communément sous le nom d'Âryas. Leurs Écritures

(1) Max Müller : *Science des Religions*.

Saintes, dit le même auteur, concernaient les traditions d'une religion de la Nature éternelle, une et immense, une Métaphysique transcendante, qui semble, encore aujourd'hui, le premier et le dernier mot de la Révélation, et qui fait présumer que déjà ceux qui l'ont écrite l'ont reçue par tradition orale à travers de nombreuses générations et de longs siècles.

Loin de séparer Dieu de la Nature, la religion de l'Ârya est le culte de Dieu dans la Nature. Dans les mystères de la Nature, le génie de l'Ârya avait conçu le grand mystère de Dieu, et il a su en faire la synthèse et reconnaître dans l'Être absolu l'union de sa triple manifestation : Être, Pensée et Vie. Dieu est avant tout l'auteur de la Vie, et, partout où il y a Vie, elle est due à la pensée, à l'idée de Dieu, et Dieu est partout où est la Vie. C'est l'apothéose de la Vie et de la Génération.

Mais la vie ne s'éveille, la génération ne se produit que là où la force génératrice et conceptive est dans sa plénitude, c'est-à-dire contient la double émanation de Dieu, le rayon mâle et femelle. Cette théorie du principe dualiste était le grand mystère de Dieu : la Création ; c'était la suprême révélation et la vision de Dieu, réservées aux degrés supérieurs de l'Initiation dans tous les cultes antiques.

Cette théorie, nous la retrouvons dans la Kab-

bale, « dont on suppose les origines antérieures au Mosaïsme, et qui est désignée par la Théosophie comme l'expression de la religion unique, dont tous les autres cultes sont des émanations » (1).

Cette double force — Père-Mère — dans le sens le plus sublime, est désignée par les deux premières lettres du mot *יהוה*, qui est donc l'Être primitif : Mâle et Femelle (2).

Ces doctrines, toutes spéculatives et d'une métaphysique très pure, dégénèrent plus tard dans des cultes d'une sensualité grossière, et annoncent des réactions violentes, inspirées par la défense et la sauvegarde des intérêts supérieurs et spirituels de l'humanité. La Vie, cette Vie visible et tangible, n'apparut plus comme le bien suprême, et on l'interpréta comme un terme intermédiaire, un bien relatif, qui bientôt ne fut plus que le mal. Et le principe dualiste primitif changea de signification. La substance corrélative et auxiliaire de l'essence devint son irréductible ennemie, et la matière devint l'antagoniste de l'esprit.

De là naquit en Orient, dans l'Inde, le Bouddhisme contemplatif et pessimiste, et le Dieu Un du Judaïsme semble conçu dans le même esprit d'opposition contre le principe dualiste et vital des

(1) Matter : *Histoire du Gnosticisme*.

(2) *Ibid.*

cultes anciens Ce fut là, paraît-il, la réforme mosaïque de l'ancienne Loi des Sémites, qui, dès lors, apparaissent dans l'histoire comme Hébreux, Israélites. Désormais, l'esprit sémite évolue dans un sens tout différent.

Leur histoire semble une longue suite d'épreuves et d'expiations, et leur religion un culte tout extérieur, sans vie et sans la flamme intérieure qui seule en constitue le sens et l'esprit. Le Prophète, l'initié, lui, sait ce qui manque : il traduit la colère de Jéhovah, il prédit le retour aux cultes anciens, d'où viendra le Salut, qui doit un jour luire sur son peuple !

C'est en Jésus-Christ que l'accomplissement des prophéties se fait ! C'est lui qui a été le Libérateur du Principe féminin de Dieu et de l'Univers, tenu jalousement caché par la Loi mosaïque ; c'est lui qui a restitué le culte de son Père dans son intégrité et sa puissance primitives.

Ah ! comme nous comprenons maintenant combien le Monde avait besoin de ce Médiateur céleste ! Comme nous comprenons aussi les cris de désespoir et en même temps d'espérance qui s'élevaient vers le Ciel pour appeler le Salut si anxieusement attendu ! Quelle souffrance et quelle sécheresse dans les âmes, exclues de l'intime communion avec Dieu, que l'ancienne Loi ne reconnaissait plus. Car la vertu du *Principe Féminin* est tout entière dans le DIEU PARTOUT, DIEU LUMIÈRE,

DIEU VIE ET AMOUR, Dieu essentiellement et substantiellement uni à toutes les créatures, Dieu rationnellement conçu dans ses manifestations extérieures, dans ses œuvres, Dieu éternellement vivant et agissant en toute éternité. Tel le conçu-
rent nos ancêtres, les Âryas ; tel il ressuscite par le VERBE, descendu dans la Chair, dans la Matière, pour sa glorification et sa réhabilitation définitives dans tous les siècles à venir !

Ce que fut la Religion du Christ, c'était donc bien la restauration de cette Révélation primitive, spoliée, défigurée dans la suite des temps, masculinisée, spiritualisée, mais arrachée par cela même du sein de la Divinité, avec laquelle elle ne concevait plus le véritable lien, qui est tout Unité et Amour. Et cette Unité et cet Amour se manifestent à travers la Chair, Vérité suprême enserrée par le Christianisme et fixée dans l'admirable dogme de la Trinité : le Dieu vivant sous la triple forme du Père, du Fils et du Saint-Esprit, c'est-à-dire l'Esprit dans la Nature et dans la Chair (l'homme).

Voici comment il faut entendre la grande vérité proclamée aujourd'hui par la critique religieuse à l'unanimité, que le Christ a apporté à l'élément sémite, strictement monothéiste, le principe panthéistique âryen. C'est un axiome scientifique, reconnu universellement, que le Christianisme est né des deux courants religieux qui portent l'huma-

nité : le courant sémitique et le courant aryen.

La promesse faite à Abraham reste néanmoins debout dans toute sa force : c'est du Monothéisme qu'était sorti ce rejeton de la tige de Jessé, et c'est de sa racine qu'était né celui qui devint comme un étendard devant les peuples, celui dont il était dit que l'Esprit du Seigneur se reposerait sur lui : l'Esprit de Sagesse et d'Intelligence, l'Esprit de Conseil et de Force, l'Esprit de Science et de Piété (1).

Les anciennes religions avaient donné trop de force à l'élément panthéistique. Elles voyaient Dieu partout, elles sentaient sa présence dans la Nature, dans ses œuvres ; elles le devinaient sous la forme humaine. Mais, le concevant ainsi sous ses mille formes, elles en firent bientôt autant de dieux.

Le mérite du peuple juif fut de pressentir le Dieu Unique, le Monothéisme. A travers les siècles d'idolâtrie, Dieu lui avait confié le dépôt sacré. Voilà pourquoi la bénédiction s'attacha à sa race, et la Tradition l'appelle avec raison **LE PEUPLE ÉLU**.

Mais, avec la disparition de l'élément panthéistique, Dieu se trouve comme isolé, dominant la Création, son œuvre, de la hauteur du Ciel. Alors l'Humanité souffre et crie vers Dieu dans une

(1) Isaïe.

inlassable supplication. Elle appelle un Libérateur, un Sauveur, un Médiateur, car elle ne saurait vivre dans l'isolement, dans la séparation de l'élément divin.

L'âme individuelle de même, qui, privée de la conscience et de la connaissance de ce lien intime, de cette communion essentielle et substantielle avec la Divinité, lien qu'elle a rompu, soit par l'orgueil, soit par le péché, tombe aussitôt dans un état de langueur et de sécheresse qui l'empêchera de ressentir les grands élans, de concevoir les grandes vérités. Et, cependant, Dieu sera en elle, il ne cessera d'habiter dans son intérieur, se manifestant sans cesse, la soutenant même malgré sa défaillance, et toujours prêt à pardonner au premier effort de repentir, d'amour et de foi. C'est la Grâce que toute âme possède comme un état naturel et normal : seulement, toute âme ne sait pas s'en servir.

Elle est écrite en lettres de flamme dans l'histoire de tous les peuples, l'attente du Messie qui changera la face du Monde, et c'était un grand cri d'appel, de foi, d'espérance, d'amour, auquel Dieu ne pouvait rester insensible.

Alors apparut ce Fils, envoyé pour apaiser les âmes assoiffées, afin de leur donner ce pain de Vie tant demandé; ce Fils, descendu du Ciel pour mourir et souffrir par les hommes, afin de les ramener à son Père.

O Royaume de Dieu, que tu paraissais doux à ces âmes délicates, qui te reconnurent d'abord ! que nous comprenons la joie infinie de ceux qui, dès qu'ils t'eurent trouvé, aimèrent mieux tout supporter que de te perdre de nouveau !

Douceur de l'Évangile, message d'amour et de joie ! toi aussi, nous te saluons comme l'éternelle parole de Dieu, seule Vérité et seule Lumière, et garant de sa Bonté infinie et éternelle !

S'il s'agissait pour moi uniquement de fournir la preuve que le Christ a véritablement rétabli, dans son Église, la Révélation primitive dans toute son intégrité et sa force, je pourrais laisser là ma plume. Cette preuve est suffisamment établie aujourd'hui par les maîtres de la science religieuse, Burnouf, Bunsen, Réville, Max Müller.

Et, d'ailleurs, qu'avons-nous besoin d'autres preuves ? Ne sont-elles pas écrites d'une façon irréfutable et grandiose dans ces dogmes, dans ces rites d'origine bien antérieure au Christ, se rapportant précisément à ces symboles qui furent la base de la Révélation primitive ? Là sont inscrites toute la doctrine, toute la métaphysique, toute la morale que le Christ a révélées au Monde.

En prêchant la résurrection de la Chair, Jésus-Christ a prêché implicitement l'éternité et l'unité de la Substance.

Tous les initiés étaient au courant de la grande vérité fondamentale ; tous connaissaient le fait

de la spoliation; et voilà que les Prophètes se levaient et proclamaient un éclatant retour des choses. Mais la Sibylle en savait davantage : elle savait d'abord qu'une race devait finir, et que des catastrophes marqueraient la venue d'une ère nouvelle, d'une race nouvelle. Il fallait donc que la mort et la destruction préparassent la régénération du genre humain.

La Croix ne pouvait se lever que sur les ruines et les cadavres.

Maintenant, après le triomphe et la gloire du Christianisme, achetés avec tant de sang, de souffrance et de sacrifice, la doctrine du Christ peut enfin rayonner librement, cette doctrine qui est Vérité, Amour et Vie. La morale relative disparaît devant la morale positive; le principe l'emporte sur les accidents.

Et, de ce mouvement superbe de la critique religieuse contemporaine, âpre, aigu, cruel même, la figure du Christ ressortira plus belle que jamais, puisqu'elle sera libérée de tout ce que les siècles ont accumulé en son nom, et ce qui restera ne sera plus que le pur Amour, saint et adorable à tout jamais.

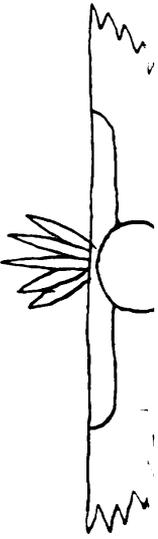
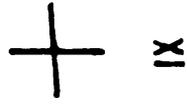
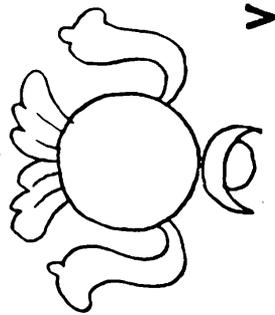
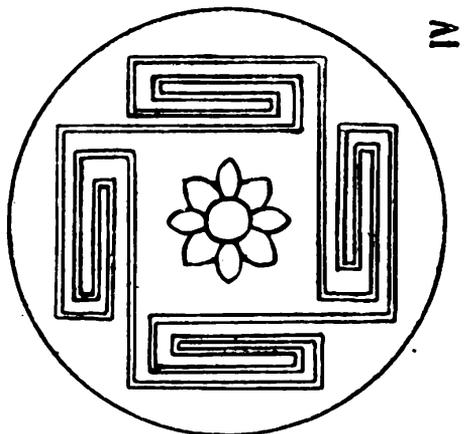
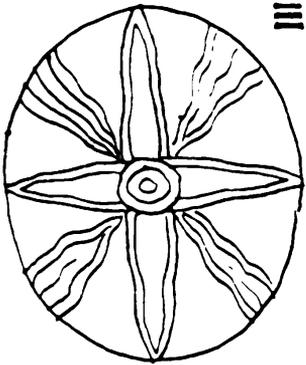
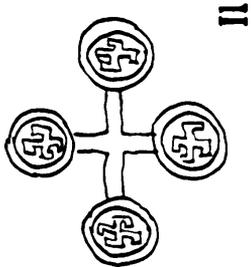
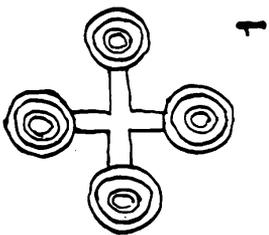
C'est à cette forme idéale du Christ que se rattachera dès lors toute la Religion : Religion véritablement catholique, c'est-à-dire universelle, celle que le Christ a annoncée et promise.

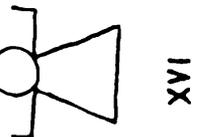


EXPLICATION DES PLANCHES

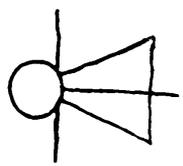
PLANCHE I

- Fig. I-II. — Le Swastika : figure primitive de la Croix.
- Fig. III. — Symbole de la Croix, d'où s'échappent des rayons dans les quatre directions cardinales du monde.
- Fig. IV. — Swastika : figure considérée par les Anciens comme porte-bonheur, symbole de la Vie divine qui pénètre toutes choses.
- Fig. V. — Globe phénicien, schéma de la Trinité.
- Fig. VI. — Le Tau.
- Fig. VII. — Le Swastika.
- Fig. VIII. — La Croix ansée.
- Fig. IX. — La Croix.
- Fig. X-XI. — Symboles trinitaires : le Navire, représentation du Principe féminin (*Dict. Cabrol*, 2199).
- Fig. XII. — Autre symbole trinitaire antique.
- Fig. XIII. — Barque : symbole attribué depuis la plus haute antiquité à Isis, Déesse-Mère. La Barque, ainsi que l'Arche, appartiennent toujours au Principe féminin.
- Fig. XIV-XV. — Cyprès et schéma d'un arbre, symbole du Principe féminin.
- Fig. XVI à XXI. — Représentation schématique de la Grande Déesse.
-

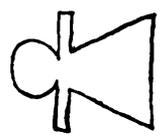




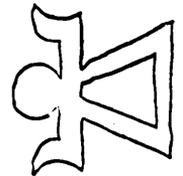
XVI



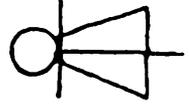
XVII



XVIII



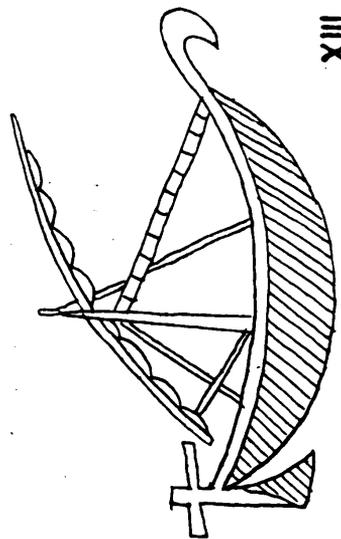
XIX



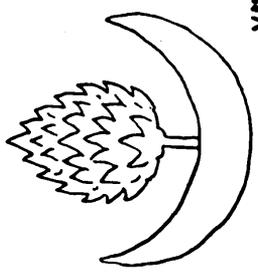
XX



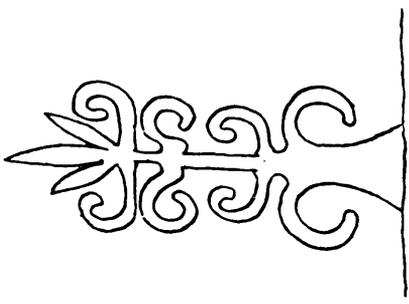
XXI



XIII



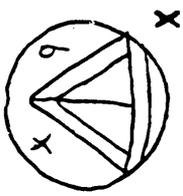
XIV



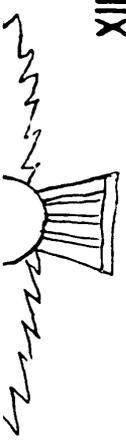
XV



XI



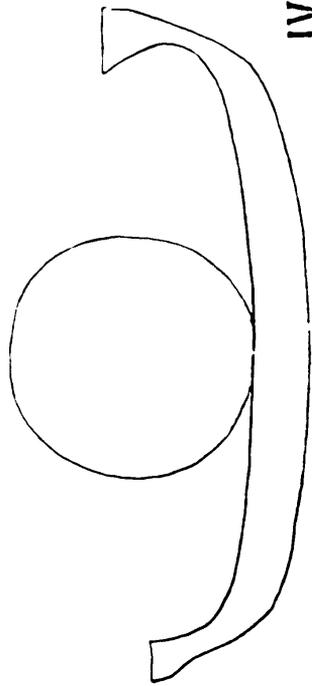
X



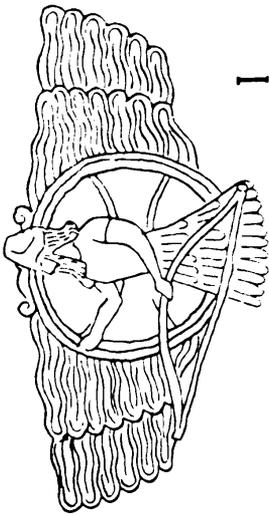
XII



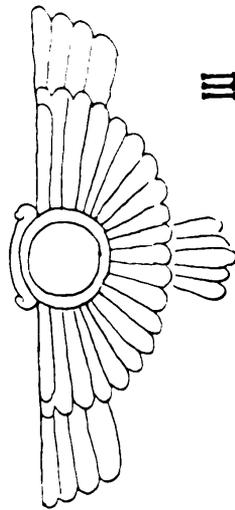
II



IV



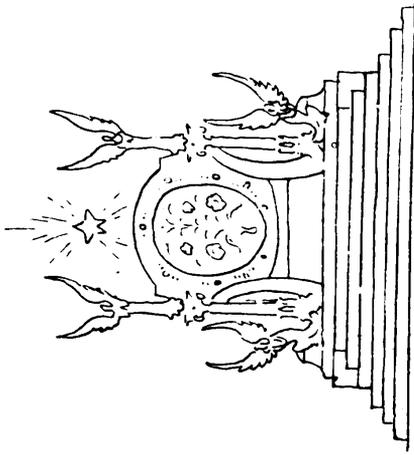
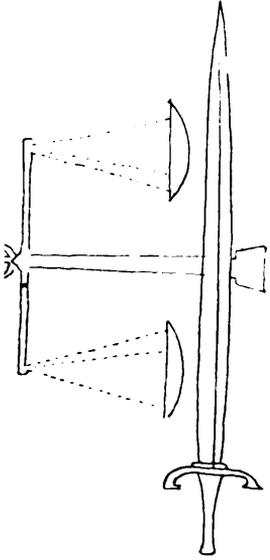
I



III

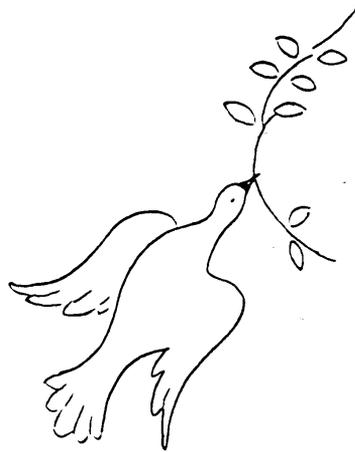
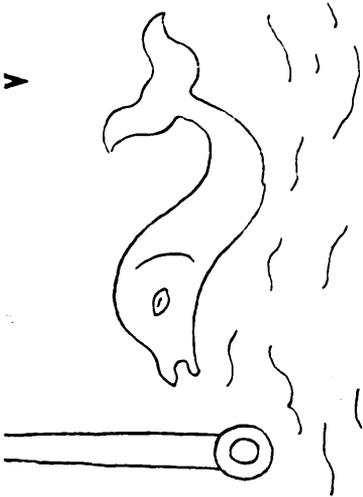


VI



VIII

V



VII

PLANCHE II

- Fig. I. — Ahura-Mazda : Trinité perse. Le cercle représente Dieu le Père, Principe encerclant la racine des deux autres Principes ; la figure de l'homme représente le Fils ; quant aux ailes qui se trouvent de chaque côté du cercle, c'est la représentation schématique de la Grande Déesse Colombe.
- Fig. II. — Symbole égyptien de la Trinité, avec le globe solaire comme symbole du Père, entouré du serpent de vie et des ailes de l'Esprit.
- Fig. III. — Schéma de la Trinité antique : le cercle représente le Père, et son rayonnement, qui représente l'Esprit, correspond toujours à la Colombe aux ailes déployées.
- Fig. IV. — La Barque d'Isis, symbole du Principe féminin contenant le Monde.
- Fig. V. — Le Dauphin et l'Ancre, symboles des premiers Chrétiens, l'Ancre représentant la Foi et l'Espérance, le Dauphin représentant l'Amour.
- Fig. VI. — La Balance, symbole de la Justice rigoureuse, appliqué à la Sainte-Vierge, comme il fut, dans toute l'antiquité, celui des Déesse-Mères identifiées avec le Destin et la Providence.
- Fig. VII. — La Colombe de l'Arche, symbole de l'Esprit-Saint considéré comme *vie divine* apportant la régénérescence aussi bien dans la vie matérielle que dans la vie morale.
- Fig. VIII. — Siège de la Sagesse, symbole du Trône sur lequel réside la Sagesse qui règle les destins des hommes et de l'Univers : image toujours appliquée aux Déesse-Mères.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.	v
INTRODUCTION	1
 CHAPITRE I^{er}. — Ève.	
I. Le Mépris	13
II. La Divinité féminine à l'origine des religions.	17
III. Différence de la version élohiste et de la version jéhoviste.	20
IV. L'Écriture sacrée	27
V. Adam	31
VI. Androgynité primitive.	39
VII. La Séparation.	42
VIII. Ève	46
IX. Le Rouach-Elohim.	56
X. L'Arbre de Vie	70
XI. La Chute.	89
XII. Le Serpent	102
 CHAPITRE II. — Prométhée	
117	
 CHAPITRE III. — Symboles de l'Église primitive.	
I. Le Symbole	141
II. Les Symboles chrétiens.	144
III. L'Eau.	149
IV. Le Poisson	152
V. La Colombe.	159
VI. Le Vaisseau.	166
VII. La Croix	168
VIII. La Croix potencée.	175
IX. La Croix gammée.	179
X. La Croix ansée.	185

TABLE DES MATIÈRES

231

	Pages
XI. La Doctrine orphique.	194
XII. L'OEuf	197
XIII. La Lune.	204
CHAPITRE. IV. — La Doctrine du Christ.	213
Explication des planches.	228
Table des matières.	230

Angers, Imp. A. Burdin et C^{ie}, 4, rue Garnier.